

Anne Pitt

1778 ---

ŒUVRES DRAMATIQUES

Louis Sébastien

DE M. MERCIER.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM;
Chez CHANGUION & HARREVELT, Libraires.
A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXVI.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.

JENNEVAL, ou le Barnevelt François, Page 1

LE DÉSERTEUR, 153

OLINDE & SOPHRONIE, 279

JENNEVAL

OU LE

BARNEVELT FRANÇOIS,

DRAME.

PRÉFACE.

LORSQUE M. Saurin donna Beverley, le Public parut déſirer qu'on traitât le fameux ſujet de Barnevelt, ou le Marchand de Londres, qui eſt comme le pendant du Joueur. La Piece Angloiſe de Lillo jouit d'une grande réputation ; elle le mérite. Il y regne cette vérité, ce pathétique attendriſſant, l'ame du genre Dramatique. Les adieux de Truman & de ſon ami ſont admirables ; mais la confuſion des Scènes, l'intérêt coupé & diviſé, le bizarre à côté du ſublime, toutes les fautes enfin du Théâtre Anglois empêcheront qu'elle ſoit jamais repréſentée ſur le nôtre dans la forme où elle ſe trouve.

Échauffé par le deſir de donner un Drame utile, j'ai voulu peindre les ſuites funeſtes d'une liaiſon vicieuſe, rendre la paſſion redoutable autant

qu'elle eſt dangereuſe, inſpirer de l'éloignement pour ces femmes charmantes & mépriſables, qui font un métier de ſéduire, montrer à une jeuneſſe fougueuſe & imprudente que le crime ſouvent n'eſt pas loin du libertinage, & que dans l'ivreſſe enfin, on ignore juſqu'à quel point peut monter la fureur. J'ai tâché de ſurmonter les obſtacles, & d'accommoder ce ſujet à notre Théâtre, c'eſt-à-dire, à nos mœurs.

Le plan du Joueur Anglois étoit ſimple & aſſez régulier ; le plan du Marchand de Londres eſt un véritable cahos, où il eſt impoſſible de faire entrer l'ordre & l'unité. Tous les gens de lettres ont conçu l'extrême difficulté qu'offroit un pareil ſujet. Il falloit néceſſairement mettre ſur la Scène une courtiſane, la faire parler, la faire agir, montrer un jeune homme livré à ſes charmes, abandonné à ſon génie corrupteur, & l'idolâtrant avec le tranſport & la bonne foi de ſon âge. Il falloit en même-tems écarter des

images capables de flétrir l'ame, & qui l'obsédent sans cesse a cause du lieu de la Scéne. Plus le pinceau devoit être naturel, plus il demandoit à être manié avec art.

C'étoit assez pour moi d'avoir ces conditions à remplir. Je n'ai pas osé aller plus loin. Barnevelt, assassin de son oncle, revenant les mains teintes de sang, montant sur l'échaffaut pour expier un parricide, auroit à coup-sûr révolté les spectateurs. Nous compâtissons aux foiblesses, aux infortunes, aux désordres mêmes des passions; mais nous n'avons point de larmes à donner à un meurtrier. Sa cause nous devient étrangere. Il n'est plus compté dans la société. Son crime pese à notre ame & l'accable; rien ne le justifie, rien ne l'excuse à nos yeux, & le Théâtre à Paris n'a pas un pont de communication avec la grêve.

Mais comment aussi conserver toute la force théâtrale, & ménager la délicatesse Françoise qui, dans ce point, me paroît juste & respectable? Com-

ment exposer la passion dans toute son énergie, & ne point perdre le but moral, faire frémir & ne point faire horreur ? J'ai conduit le jeune homme sur le bord de l'abîme. Je lui en ai fait mesurer toute la profondeur. Il m'eut été facile de l'y précipiter. Mais j'en appelle à la nation. Auroit-elle vû sans pâlir un forcené guidé par la soif de l'or, & par celle de la volupté qui court plonger le poignard dans le sein d'un homme vertueux ? Non, elle eut repoussé le tableau, parce qu'il n'est pas fait pour elle, & qu'elle ne suppose point un parricide au milieu des ames sensibles qui viennent s'attendrir & pleurer à son spectacle. On peut être ému, effrayé, sans que le Poëte serre le cœur d'une maniere triste & désagréable. Faut-il blesser pour guérir ? Ne suffit-il pas d'environner l'ame du doux sentiment de la pitié, de ce sentiment vainqueur qui nous replie sur nous-mêmes, & qui triomphe d'une maniere aussi douce qu'intime ? Croira-

t-on que le jeune homme foible & trompé, ne pourra ouvrir les yeux, & sortir de l'enchantement, sans qu'on lui montre dans l'enfoncement du Théâtre la corde, la potence & le bourreau ? Et pourquoi dans cette situation attendrissante & terrible, où la voix d'une femme commande un assassinat, ne pas laisser au jeune homme interdit & déchiré un retour à la vertu ? Ce retour n'est-il pas naturel, & le nouveau but moral qu'il offre en donnant une idée noble des forces victorieuses que nous recelons en nous-mêmes, n'est-il pas fait pour satisfaire autant le Public que le Philosophe ?

J'ai donc été obligé d'abandonner la Piece Angloise, & de faire, pour ainsi dire, un Drame nouveau. J'ai conservé le fond de deux caracteres ; & j'ai marché seul pour le reste. J'ai regretté de n'avoir pu faire entrer dans ma Piece plusieurs beautés de l'Anglois ; mais ayant suivi un plan tout différent, ces beautés n'ont pu trou-

ver leur place. Enfin, travaillant pour ma nation, je n'ai pas dû lui présenter des mœurs atroces.

Je pourrois donner ici mes idées sur ce genre utile, qui met dans un jour si frappant les malheurs & les devoirs de la vie civile ; qui, plus que l'orgueilleuse Tragédie, parle à cette multitude, où repose une foule d'ames neuves & sensibles, qui n'attendent, pour s'émouvoir, que le cri de la nature. Je pourrois faire voir que la plûpart des Auteurs Dramatiques n'ont malheureusement travaillé jusqu'ici que pour un très-petit nombre d'hommes, que les succès qu'ils devoient attendre, & placer dans l'amélioration des mœurs n'ont pas répondu à leurs efforts, parce qu'ils ont employé leur génie à tracer des tableaux superbes, mais le plus souvent de pure fantaisie. Quelques beaux qu'ils pussent être, ils ne frappent point le gros de la nation, parce qu'ils n'ont pas un rapport nécessaire avec l'instruction générale. Les écrivains comme les grands,

ont ſemblé dédaigner l'oreille du peuple.

Chez les Grecs le but de la Tragédie étoit ſenſible. Elle devoit nourrir le génie républicain, & rendre la Monarchie odieuſe. J'entends fort bien Corneille ; mais il faut l'avouer, il eſt devenu pour nous un Auteur preſque étranger, & nous avons perdu juſqu'au droit de l'admirer. Nous aimons le poli, & la maſſue d'Hercule eſt noueuſe. Corneille enfin devoit naître en Angleterre. Que nous reſte-t-il préſentement à faire, ſi ce n'eſt de combattre les vices qui troublent l'ordre ſocial ? Voilà tout notre emploi ; & puiſqu'il ne s'agît plus de ces grands intérêts, à jamais ſéparés des nôtres, ce ſont mes ſemblables que je cherche, ce ſont eux qui doivent m'intéreſſer, & je ne veux plus m'attendrir qu'avec eux.

Il eſt donc ſingulier que parmi tant d'Auteurs que leur goût portoit à la recherche & à la peinture des caractères, preſque tous ayent dédaigné le

commerce des habitans de la campagne, ou n'ayent vu en eux que leur groſſiereté apparente. Quel tréſor pour un Poëte moral, que la nature dans ſa ſimplicité ! que de choſes à peindre, à réveler à l'oreille des Princes ! ſi je ne me trompe, vû nos progrès dans la Philoſophie, ce ſeroit aujourd'hui au Monarque à deſcendre au rang des auditeurs, & ce ſeroit au Pâtre à monter ſur la Scène. L'inverſe du Théâtre deviendroit peut-être la forme la plus heureuſe, comme la plus inſtructive. Le payſan du Danube paroît un inſtant au milieu du Sénat de Rome, & devient le plus éloquent des Orateurs.

Avouons que l'art Dramatique n'a pas reçu tout ſon effet, qu'on l'a reſſerré dans des bornes étroites, que nous n'avons preſque point de Piéces vraiment nationales, que le goût imitateur a proſcrit la vérité précieuſe, que ces Tragédies où il ne s'agît point des crimes des Têtes couronnées, de ces crimes ſtériles dont nous ſommes

las, mais des infortunes réelles & préſentes de nos ſemblables ſont, ſans doute, les plus difficiles à tracer, parce que tout le monde eſt juge de la reſſemblance, & qu'il faut qu'elle ſoit exacte, ou l'effet eſt abſolument nul. Le Poëte qui me peindroit l'indigent laborieux, environné de ſa femme & de ſes enfans, & malgré un travail commencé avec l'aurore, & continué bien avant dans la nuit, ne pouvant ſortir des horreurs de la miſere qui le preſſe, m'offriroit un tableau vrai & que j'ai ſous les yeux. Ce tableau offert à la patrie, pourroit l'éclairer par ſentiment, lui donner des idées plus ſaines de politique & de légiſlation, démontrer leurs vices actuels, & par conſéquent il ſeroit plus utile à tracer que ces lointaines révolutions arrivées dans des états qui ne peuvent nous toucher en rien.

Je pourrois m'étendre davantage; mais il eſt trop aiſé & trop dangereux de s'ériger en légiſlateur. L'amour-propre, d'une maniere inſenſible & preſ-

que naturelle, vous perſuade que l'art & vous, ne faites qu'un. Il faut échapper à ce piége où tombe facilement la vanité. Cependant le critique qui n'a qu'un goût étroit, qu'une ame séche & ſtérile, s'imaginera que l'art eſt détruit, parce qu'il eſt modifié. Il ne ſentira pas que l'art n'a fait qu'augmenter ſes richeſſes, & reculer ſes bornes. Triſte envieux, froid diſſertateur, ne ſachant pas même prévoir qu'il riſque de rougir le lendemain de ce qu'il a écrit la veille, il oſera appeller ce genre le refuge de la mediocrité. Comme ſi ce n'étoit rien que de peindre avec ſentiment & avec vérité, comme ſi le génie étoit attaché au vêtement Grec, Perſe, ou Romain; & dépendoit ſervilement de tel ou tel perſonnage!

Quelle comparaiſon, dit l'Auteur de la Poëtique Françoiſe, de Barnevelt avec Athalie, du côté de la pompe & de la majeſté du Théâtre! mais auſſi quelle comparaiſon du côté du pathétique & de la moralité!

Le vœu général de la nation, je l'oſerai dire, eſt de voir enfin des Drames qui nous appartiennent, & dont le but moral ſoit plus effectif, comme plus près de nous. Les premiers eſſais ont été reçus avec tranſport. Voyez dans toutes nos provinces les ſuccès qu'ont eu le *Père de Famille*, le *Philoſophe ſans le ſavoir*, *Beverley*, &c. Chaque citoyen a dit : voilà ce qu'il faut offrir à nos enfans, à nos ſœurs, à nos femmes. Voici enfin des leçons qui pourront fructifier dans leurs cœurs. Plus la fable approche des évenemens ordinaires, plus elle ouvre dans l'ame une entrée libre aux maximes qu'elle renferme, dit Gravina.

L'homme de génie qui a fait le *Père de Famille* pourroit en cette partie enlever tous nos hommages. Ah! s'il prenoit les pinceaux de cette même main qui a parcouru le vaſte champ des arts, comme tous les états de la vie civile qu'il a vus & fréquentés recevroient de ſon ame féconde & brulante la leçon d'une morale applicable à leurs diver-

ſes conditions ! & que deviendroient alors devant lui ces Auteurs qui vont chercher hors de leur ſiécle & de leur patrie une nature énergique qu'ils ont ſous les yeux, & qu'ils ſont impuiſſants à peindre.

A meſure que les lumieres s'étendent, ſe fortifient, naiſſent dans les arts de nouvelles combinaiſons. Elles ſont le fruit du tems, de l'expérience & de la réflexion. Il eſt réſervé, ſans doute au ſiécle de la philoſophie de donner au peuple un genre dont il puiſſe entendre & reconnoître les perſonnages. Le ſyſtême dramatique a viſiblement changé depuis Corneille juſqu'à la Chauſſée, encore quelques nuances de plus, un nouveau degré de vérité & de vie, & la nation bénira ſes Poëtes. On doit des éloges, par exemple, à M. D'ARNAUD ; il vient de déterminer un nouveau genre de Drame, touchant & lugubre ; il a préſenté les grands combats de la Religion & de l'Amour, ces deux puiſſances du cœur humain. Il l'a vu tel

qu'il eſt, tel qu'il gémit dans les cloîtres, & combien de cœurs infortunés ſe ſont reconnus dans ſes tableaux! combien d'autres éviteront d'oppoſer ainſi leur foibleſſe à la plus tirannique des paſſions! Quelle force, quelle influence les écrivains n'auroient-ils pas ſur les eſprits, s'ils ne perdoient jamais de vue que les talens ne ſont rien, s'ils ne ſe tournent vers un objet utile! Quelle énergie, quel triomphe aſſuré n'auroit pas en même-tems notre Théâtre, ſi au lieu de le regarder comme l'aſile des hommes oiſifs, on le conſidéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen! Quel art que celui qui, concentrant toutes les volontés, de tous les cœurs peut ne faire qu'un ſeul & même cœur! Que de tableaux éloquens nous pourrions enfin expoſer en partant de l'heureux point de vue où nous ſommes!



PERSONNAGES.

MR. DABELLE, *Chef de Bureau.*

LUCILE, *Fille de M. Dabelle.*

JENNEVAL, *jeune-homme faiſant ſon Droit, demeurant chez M. Dabelle.*

BONNEMER, *Caiſſier de M. Dabelle, ami de Jenneval.*

DUCRONE, *Oncle de Jenneval.*

ORPHISE, *Couſine de Lucile, nouvellement mariée.*

ROSALIE.

JUSTINE, *ſuivante de Roſalie.*

BRIGARD, *Eſcroc, Brétailleur, &c.*

UN COMMIS.

UN DOMESTIQUE.

La Scène eſt à Paris.



JENNEVAL OU LE BARNEVELT FRANÇOIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DABELLE *ſeul, aſſis devant une table couverte de papiers. Il écrit.*

(Un Commis entre & apporte pluſieurs lettres , M. Dabelle les ouvre , & à meſure qu'il les lit , il les rend & dit :)

RÉPONDEZ tout de ſuite à ces trois Lettres... Faites expédier le Congé à ces Soldats , qui ont rempli le tems de leur engagement. Rendons des Agriculteurs aux

Provinces, & ne violons jamais la ſoi publique. Elle eſt encore plus ſacrée que celle des particuliers. Preſſez cette autre expédition : elle eſt importante, elle intéreſſe pluſieurs malheureux...

(Il a retenu une lettre qui le concerne particuliérement. Il la lit & la tient décachetée à la main. Le Commis ſe retire.)

Ce jour eſt donc fait pour me ſurprendre... (*En élevant la voix.*) Non, non, l'ambition de m'allier avec un homme plus puiſſant & plus riche que moi ne m'aveuglera point. Je veux que ſa main ſe donne avec ſon cœur. Malheur au pere aſſez dur pour faire, du ſaint nœud de l'Himen, un lien tiſſu par l'intérêt. Comte ! votre lettre me fait beaucoup d'honneur ; mais ſi ma fille ne vous nomme point, ma réponſe eſt toute faite.



SCÈNE II.

M. DABELLE, LUCILE.

LUCILE *allant à son pere, & lui baisant les mains avec respect.*

MON Pere !

M. DABELLE.

Bon jour mon enfant. Je t'attendois ce matin avec plus d'impatience encore que les autres jours. Nous devons avoir un assez long entretien ensemble. J'ai bien des choses à te dire, & je désire que Lucile y réponde avec sa franchise accoutumée.

LUCILE.

Vous me parlez toujours avec tant de bonté. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que je crains de ne pouvoir mériter vos éloges . . . Vous sçavez le plaisir que j'ai à vous entendre . . . Je ne me suis jamais trouvé embarrassée avec vous ; mais combien de fois vous m'avez émue !

M. DABELLE.

Je suis trop loin de me reprocher la douceur dont j'ai usé envers toi pour devoir l'abandonner. Eh comment peut-on se ré-

ſoudre à ne pas traiter ſon enfant comme ſoi-même ? Ce n'eſt qu'aux ſoins paternels qu'il doit reconnoître celui dont il tient la vie... Aſſeyez-vous, ma fille... Je ſçais vous rendre juſtice... (*En s'animant*). Lorſque l'épouſe chérie dont tu me retraces tous les traits, ainſi que les vertus, lorſque ta mere, orgueilleuſe de remplir les devoirs qu'impoſe ce nom ſacré, t'allaitoit ſur ſes genoux, ma Lucile étoit encore au berceau, & dans nos doux entretiens nous parlions déja de la marier. Au milieu de la joie dont nos cœurs étoient pénétrés, nous jettions pour elle nos regards dans l'avenir... (*D'un ton non moins touchant, mais plus ſérieux*) Votre mere eſt morte, Lucile : elle m'a laiſſé ſeul au milieu du travail de votre éducation ; mais l'ouvrage commencé par ſes mains, formé ſur le plus noble modele s'eſt achevé de lui-même ; vous me tenez lieu d'elle... Mais il eſt une fin pour laquelle vous étes née. Chaque âge a ſa deſtination, & quiconque ne la remplit pas, ſe prépare des malheurs plus grands que ceux qu'il croit éviter... Je ſens qu'il vous ſera dur de vous ſéparer d'un pere ; c'eſt à moi de vous preſſer de choiſir un époux... Il faut que je vous quitte un jour, la tombe où repoſe votre mere m'attend. Alors ne m'ayant plus, ſans protecteur, ſans amis,

vous resteriez seule. (*Lucile peinée, se leve & voudroit parler; M. Dabelle lui prenant les mains*). Non, ma fille, il n'y a point de réponse à cela. Retenez vos larmes, je mourrai content, mais ce sera après avoir assuré votre bonheur.

Pesons donc ici nos intérêts : vous vous étonnez tous les jours de voir des maisons, où, sous une apparente tranquillité, règne la discorde; des Maîtres durs ou gouvernés par leurs valets; des femmes dissipées & sans tendresse; des chefs de famille dont l'enfance se perpétue jusques dans la vieillesse. O ma fille, voici l'origine du mal, c'est que les meilleures qualités le cédent à une triste opulence. On court après la fortune, on néglige les vertus sociales. Sous le brillant de la richesse, le cœur de l'homme se trouve souvent bien pauvre. On se voit trompé lorsqu'il n'est plus tems de revenir sur ses pas. Je vous ai accoutumée de bonne heure à distinguer le mérite réel de celui qui n'en a que les dehors. Elevée dans la maison paternelle, vous y avez vu le vrai, le beau, l'honnête. Le vice ne s'est offert à votre imagination que comme ces fantômes qui se perdent dans l'ombre. Voici l'âge où la raison se joint chez vous au sentiment. Voici l'instant où je dois être récompensé de mes peines . . . Je vous l'ai déja dit, ma fille, plus des trois quarts

de mes jours ſont écoulés... Répondez-moi, aurai-je la conſolation de vous laiſſer entre les bras d'un époux? J'ai toujours attendu que votre cœur parlât : je l'avourai j'ai épié avec une ſecrette impatience juſqu'à ſes moindres mouvemens. Digne de choiſir, je lui en ai laiſſé la liberté. Ma maiſon s'eſt ouverte à tous ceux qui pouvoient aſpirer à votre main. Tous ſe ſont déclarés, & vous qui jouiſſez de ma confiance & de mon eſtime, Lucile vous ne me dites rien.

LUCILE.

Oſer me décider ſur un choix qu'il n'appartient qu'à vous de faire, mon pere, trop de regrets ſuivroient mon imprudence. Cette liberté m'eſt à charge. Je m'égare, je me perds dans l'examen des hommes répandus dans la ſociété, & jugeant trop ſévérement les perſonnes que vous adoptez peut-être, je préfére l'obéiſſance. C'eſt la vertu de mon ſexe; & elle convient parfaitement à ma ſituation. Comment votre fille ne pourroit-elle pas aimer celui que vous aurez choiſi pour fils? nommez-le ſeulement, je lui trouverai des vertus.

M. DABELLE.

Aucun n'eſt adopté; non, crois-en ton pere. Si j'écoutois mon cœur, tremblant, irréſolu, je n'oſerois jamais prononcer ſon

nom. Je ſerois plus ſévére que toi-même, & la tendreſſe d'un pere ſurpaſſeroit encore ta délicateſſe. Je ne vois que trop combien les mœurs, de jour en jour plus corrompues, rendent le plus heureux des liens, le plus difficile à former; mais enfin il eſt un terme pour ſe décider. Ne point trouver d'hommes avec qui tu cruſſes pouvoir paſſer ta vie, ce ſeroit faire un outrage à la ſociété. Le jeune homme que tu aimeras, fut-il ſans vertus, ne vivra pas long-tems avec toi ſans les connoître.

LUCILE.

Mon pere, épargnez votre fille; vos louanges l'ont fait rougir.

M. DABELLE.

C'eſt par elle que je t'encourage à t'en rendre encore plus digne. Lucile, quand je te loue d'avance de faire le bonheur d'un honnête homme, c'eſt que je ſuis ſûr que tu le feras. Le rang & les richeſſes ſont à tes yeux comme aux miens de futiles chimeres. Tu n'écouteras que la voix de ton cœur. Parle, j'attends ton aveu.

LUCILE *avec embarras.*

Eh bien je dompte ma timidité. Nommez-moi donc ceux qui ſe ſont déclarés. Si quelqu'un d'entr'eux peut me décider, je...

M. DABELLE

Mais perſonne n'ignore ce qui attire ici Dorimon, le jeune Voclair. Madame Deſmare vient tous les jours pour ſon fils; M. Verſal & le Conſeiller ſe ſuivent d'aſſez près. Ils t'ont donné tout le loiſir de les connoître, & chacun demande la préférence.

LUCILE.

Puis-je parler hardiment ſur leur compte?

M. DABELLE.

Il le faut, ma fille.

LUCILE.

Eh bien, je ne vois dans aucun d'eux celui que je nommerai mon époux. M. Dorimon ſe déguiſe trop à mes yeux. On voit qu'il tremble de ſe montrer tel qu'il eſt. Il me ſemble appercevoir en lui un caractère qu'il n'eſt pas facile d'approfondir, & je redoute un homme impénétrable. Pour le jeune Voclair, il eſt tout ſuperficiel. Il ne m'a pas encore dit un mot qui ſerve à me prouver qu'il puiſſe penſer. Le fils de Madame Deſmare eſt un homme trop indécis pour que je penche jamais en ſa faveur. Je l'ai vu dans une heure changer trente fois d'avis au gré de ceux qui ſe jouoient de ſa volonté. Le Conſeiller a eu le malheur de ſe voir trop jeune en place; il n'a rien appris; il tranche, décide, & ſe croit juge né de l'Univers;

l'Univers : je l'ai trouvé trop grave pour de petites choſes, & trop inconſéquent pour des affaires où l'intérêt général ſe trouvoit compromis. Quant à M. Verſal, il ne m'a fait juſqu'ici la cour qn'en paroiſſant ſous un habit plus élégant que celui de la veille ; il ſemble n'exiſter que par ſes belles dentelles & par les fleurs de ſa veſte. Enfin j'ai beau vouloir trouver un mérite qui m'attache, je ne vois autour de moi qu'un éclat emprunté. Eſt-ce ma faute ſi vous m'avez rendue ſi difficile. Celui qui vous appellera ſon pere ne doit-il pas poſſéder quelqu'une de vos qualités.

M. DABELLE.

Peut-être y ſuis-je, le Comte de Stal ; qu'en penſes-tu ?

LUCILE *avec étonnement.*

Le Comte, mon pere !

M. DABELLE *en ſouriant.*

Voici ſa lettre, vous me dicterez la réponſe. (*Lucile reçoit la lettre & la lit.*) Mais dis-moi tout de ſuite ſi c'eſt lui. Devenir Comteſſe eſt un appas à faire tourner une tête !

LUCILE, *avec nobleſſe.*

Heureuſement, tout ce clinquant ne m'éblouit pas. Je me repréſente le Comte dé-

pouillé de ſes titres & de ſes biens. Je ne vois pas qu'il mérite de l'emporter ſur ſes rivaux. Je ne l'aime point.

M. DABELLE.

Et tu n'aimerois perſonne ?

LUCILE, *héſitant.*

Non, mon pere.

M. DABELLE, *d'un ton affectueux & ferme.*

Lucile ! me parlez-vous vrai ?

LUCILE.

Vous me preſſez... Vous m'arrachez un ſecret... Mais comment réſiſter à l'aſcendant de vos bontés ? . . Comment vous taire ... Il faut vous obéïr.

M. DABELLE.

S'il eſt des ſecrets que tu ne puiſſes épancher dans le ſein d'un pere qui te traite en ami, je ne demande plus rien.

LUCILE, *avec tendreſſe.*

Je n'aurai jamais d'autre confident que vous. Vous me guiderez, vous me conſolerez... Je crains d'aimer... Je crois que j'aime... Je fais un effort ſur moi-même, c'eſt le plus grand, ſans doute... Mais du moins n'oubliez pas...

M. DABELLE.

Eh ! ma fille, méconnoîtrois-tu ton pere ?

LUCILE.

Le cœur me bat : pourquoi donc ſuis-je ſi tremblante.

SCÈNE III.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

(Bonnemer eſt entré à pas lents, le front baiſſé, les bras croiſés.)

M. DABELLE.

VOICI Bonnemer. (*A part.*) Il paroît affligé. (*Haut.*) Qu'avez-vous mon ami ?.. Vous me paroiſſez tout troublé. Puis-je ſavoir quel chagrin ?..

BONNEMER, *d'un ton triſte.*

Ah ! Monſieur, on eſt bien trompé dans ce monde. Il faut renoncer déſormais au doux plaiſir de la confiance. Tel qui porte une phiſionomie honnête porte une phiſionomie menteuſe. Dans ce ſiécle la jeuneſſe eſt impénétrable. Cette Ville malheureuſe

eſt ſi propre à favoriſer, à entretenir ſes déſordres. Qui l'eut dit ?.. Jenneval... Malheureux jeune-homme !

M. DABELLE, *ſurpris.*

Eh bien Jenneval ? (*A ſa fille qui fait un mouvement pour ſe retirer.*) Demeurez ma fille, nous devons reprendre notre entretien.

BONNEMER.

Monſieur, j'ai connu ſon pere. Nous fûmes amis trente ans. Il mourut dans mes bras. Il m'a recommandé ſon fils en expirant. Veillés ſur lui, me dit-il, guidez ſa jeuneſſe ; il ſera ſuſceptible de grandes paſſions ; préſervez-le des malheurs qu'elles enfantent. Se pourroit-il qu'une ſource auſſi pure ſe fut corrompue, qu'il eut dégénéré de ce ſang vertueux !.. Il paroiſſoit ſi ſage, ſi rangé !.. Non, c'eſt une choſe qui me paſſe encore ... Malheureux Jenneval !

LUCILE, *à part.*

O ciel ! Que va-t-il annoncer ?

M. DABELLE.

Eh bien ; qu'a-t-il fait Jenneval ? Poſſedez-vous.

BONNEMER.

Ah ! vous allez être pénétré de douleur. Ce jeune homme dont vous m'avez vu l'ami

ſi zélé, n'eſt plus digne de mon amitié. Il m'a trahi.

M. DABELLE.

Comment ?

BONNEMER.

Je l'avois chargé d'aller recevoir cette lettre de change que je dois rembourſer demain en votre nom. Eh bien, Monſieur, j'ai des nouvelles poſitives qu'il a reçu l'argent, & que depuis ce jour je ne l'ai point revu.

LUCILE, *à part.*

Malheureuſe ! cache ton trouble.

M. DABELLE, *froidement.*

Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit à la campagne, chez ſon oncle, depuis quatre jours ?

BONNEMER.

Et voilà ma faute. J'ai voulu cacher quelque tems la ſienne. J'ai déguiſé la triſte vérité pour lui donner le tems du repentir. C'eſt moi qui ai introduit Jenneval dans cette reſpectable maiſon, l'aſyle des vertus. Il obtint votre eſtime, je voulois la lui conſerver ; mais hélas ! c'eſt un jeune homme perdu. Qu'il me cauſe de chagrin ! J'ai cru que la ſeule idée de mes inquiétudes le rameneroit vers moi ; mais on l'a vu prome-

ner ſes pas dans une de ces maiſons écartées, où la débauche ſans doute entretient ſes triſtes victimes. Jugez ſi je dois encore l'adopter pour mon ami, & ſi je n'ai pas des larmes à verſer ſur cette ame honnête qu'un moment a corrompue. Je reculois toujours, enfin il a bien fallu vous tout avouer.

M. DABELLE.

Ce que vous venez de m'apprendre m'étonne & m'afflige. Je lui ai connu de la droiture, des mœurs ; cette action eſt bien contraire à ſon penchant naturel ; mais la fougue, l'emportement, la jeuneſſe, l'exemple... On l'aura ſéduit, mon cher Bonnemer, on l'aura ſéduit. Vous avez beſoin de courage & de vigilance. Agiſſez, mais prudemment ; taiſés cette avanture. Un mot prononcé dans la premiere chaleur du reſſentiment a fait quelque fois un tort irréparable ; deux mille écus ne ſont rien, mais perdre un cœur ſenſible & bien né, voilà ce qu'il eſt important de prévenir. Souvent une imprudence a reçu dans la bouche de la malignité tous les caracteres du crime, & l'on a flétri pour le reſte de ſes jours un homme vertueux, mais faible. Tout en l'obſervant, ayez l'air de vous repoſer de ſa conduite ſur lui-même, marquez-lui encore de l'eſtime ; s'il revient re-

pentant, il aura toujours les mêmes droits ſur mon cœur... Courez, arrachez-le au vice, il reconnoîtra votre voix, il ſentira le remords & nous le retrouverons tel que je l'ai connu.

BONNEMER, *en regardant Lucile.*

Ah ! Mademoiſelle, quel pere, & pour moi quel ami ! (*A M. Dabelle*) Votre générosité reveille la mienne. La pitié ſuccede à mon indignation. Comment ne ſerois-je point indulgent ; c'eſt vous qui m'en donnez l'exemple?

M. DABELLE.

Les momens ſont chers. Prévenez les progrès rapides de la corruption ; mais couvrez ſa faute du voile le plus ſecret. Faites-lui même entendre que je n'ai rien appris. Que la honte s'éveille dans ſon ame ſans qu'il connoiſſe l'affront ; car quiconque ſe voit une fois avili n'a plus le courage de rentrer dans le ſentier de la vertu.

BONNEMER.

Ah ! Que ne peut-il vous entendre !

SCÈNE IV.

M. DABELLE, LUCILE.

M. DABELLE.

MA fille, cet honnête-homme nous a troublés, .. Mais tù pleures, tu t'attendris ſur cet infortuné qui s'égare ... Va, il peut ſe relever de ſa chute & tirer un plus grand éclat de ſa faute même ... J'ai vu tes larmes, embraſſe-moi, & ſurtout ne me déguiſe plus rien.

LUCILE.

J'étois prête à céder à vos inſtances, mon pere. Imprudente ! j'aurois prononcé peut-être un nom qui, l'inſtant d'après, m'eut fait rougir ... Non, ſouffrez que je vous rende le droit qui vous appartient; eſt-ce à moi de choiſir, quand vous-même êtes embarraſſé... Que d'exemples effrayans pour une fille craintive ! ... Vous le voyez, Jenneval & tant d'autres dont la conduite paroiſſoit exempte de blâme .... La jeuneſſe ſe corrompt de plus en plus; & comme vous le diſiez il y a un inſtant, le mariage, dans ce ſiécle, eſt un nœud trop dangereux à former.... Laiſſez-moi toujours vivre auprès de vous.

Je vous en conjure au nom de vos bontés.... Croyez que le plaisir de vivre avec un pere peut balancer celui d'avoir un époux. Pourquoi tant craindre d'un avenir dont le ciel prendra soin ?

M. DABELLE.

J'interprête ton silence, ma chere fille, il m'intéresse, il me touche... Va, mon enfant, je sçai qu'il est un âge, qu'il est des passions ... Mais elles ne seront pas plus fortes que l'amitié, que les principes d'honneur, que la vertu ... Calme-toi.

LUCILE.

Pardonnez à votre fille ...

UN DOMESTIQUE, *entre.*

Monsieur, M. Jenneval demande à vous parler en particulier.

LUCILE, *à part.*

Je ne supporterai jamais sa vue ... Ah! mon pere, souffrez que je me retire.

M. DABELLE.

Allez, ma fille.

LUCILE, *fait deux ou trois pas, & revenant, elle dit.*

Cependant si vous étiez faché contre moi, j'aimerois mieux vous dire tout.

M. DABELLE.

Va, mon enfant, ton cœur ne peut être long-tems à mes yeux une énigme difficile. (*seul*). En croirai-je mes soupçons ! Ciel ! change son cœur, ou du moins rends digne du sien le cœur qui s'est égaré.

SCÈNE V.

M. DABELLE, JENNEVAL.

JENNEVAL *entre en regardant s'ils sont seuls.*

MONSIEUR, j'ai long-tems balancé la démarche que je viens faire .... Je marche en tremblant, je parcours avec effroi cette maison qui m'est si connue ... Coupable, je n'ose lever les yeux vers vous ... Ah! Dieu, qu'il est cruel de porter la confusion sur le front & le remords dans le cœur ... J'ai été un ingrat, j'ai trahi la confiance d'un bienfaiteur, j'ai mis votre ami, le mien, dans le plus cruel embarras. Plaignez-moi, plaignez un malheureux jeune homme qui chérit l'honneur & qui a fait une action deshonorante. Mais quelque étonnante que vous paroisse ma conduite, je ne puis accuser ici l'emploi

que j'ai fait de cette ſomme, je la dois, c'eſt une dette ſacrée; c'eſt la premiere ſans doute que j'acquitterai . . . permettez qu'à l'inſtant même je vous offre des engagemens . . . .

M. DABELLE.

Quels ſont ces engagemens, Monſieur?

JENNEVAL.

De vous ſigner une obligation dont vous me dicterez la forme, je ſuis encore en tutelle, mais bientôt j'eſpere . . . .

M. DABELLE.

Jenneval, répondez-moi, & oſez me regarder. Quelque affaire ſecrette; quelque accident imprévu vous auroit-il forcé à détourner le dépôt qui vous étoit confié.

JENNEVAL.

Rougirois-je devant vous ſi je n'étois que malheureux? Viendrois-je le front baiſſé ſubir l'affront? . . . . Vous me pardonneriez, Monſieur, que je ne me pardonnerois pas à moi-même. Je pourrois inventer ici quelque excuſe pour colorer ma baſſeſſe; mais ma bouche ne ſçait point proférer un menſonge... N'attendez de moi aucun autre aveu. Dans un trouble inexprimable & nouveau pour mon cœur, je me trouve emporté malgré moi; voilà tout ce que je puis vous dire.

M. DABELLE.

Emporté malgré vous, foible jeune-homme ! Vous le croyez... Ajoutez un pas de plus à la démarche que vous venez de faire, & je vous réponds de l'eſtime univerſelle. Votre ſenſibilité a beſoin d'un frein puiſſant qui la réprime. Si les paſſions nous égarent, la voix d'un ami peut nous remettre dans le ſentier que notre aveuglement abandonnoit. Il peut nous guérir, nous conſoler ... Ma maiſon eſt toujours à vous, cher Jenneval, demeurez-y, & puiſſe l'air qu'on y reſpire, faire rentrer dans votre ame le calme & la tranquillité de la raiſon.

JENNEVAL, *du ton le plus touché.*

Je me ſens indigne de l'habiter déſormais. Je ne ſuis pas né pour ce paiſible azile. Son ſouvenir ne me quittera point, mais il ſera toujours comme un poids accablant qui péſera ſur mon cœur... Par pitié oubliez-moi... Ne me laiſſez pas voir tant de bontés, faites plutôt éclater votre indignation ... Abandonnez un homme qui s'eſt avili, & ne ſongez qu'à ce qu'il vous doit.

M. DABELLE.

Ce que vous me devez n'eſt rien en comparaiſon de ce que vous vous devez à vous-même ... Vous parlez d'engagemens ... Si

vous ignorés ceux que vous avez contractés avec moi, malheur à vous ; votre dette ne s'acquitera jamais ; vous avez de la grandeur d'ame, ne la pouſſez point juſqu'à l'orgueil. La vertu n'eſt pas bornée à ne commettre aucune faute, mais a réparer celles qu'on a commiſes. Conſultez l'honneur & vos devoirs, & venez me parler enſuite... Vous ne m'avez vu ni chagrin ni ſevere ; ſi votre cœur s'obſtine à vouloir conſerver des ſecrets auſſi miſtérieux que les vôtres... Vous les garderez, Monſieur. (*Il fait quelques pas pour s'en aller & revient en diſant.*) Jenneval, écoutez. Vous n'avez rien perdu de mon eſtime & de mon amitié ; je vous le répete. Attendez ici Bonnemer ; vous avez beſoin d'un ami ſage & prudent & je me plais à penſer que vous mérités encore d'avoir un tel ami.

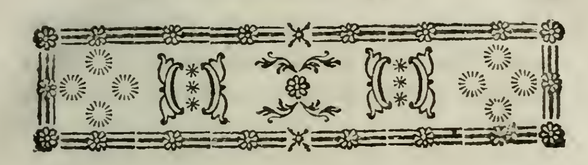
SCÈNE VI.

JENNEVAL, *ſeul.*

J'ÉTOIS prêt de tomber à ſes pieds. Qui m'arrétoit ? .. Roſalie, Roſalie, laiſſe-moi reſpirer. Tu maîtriſes tout mon être. Tout ce qui n'eſt pas toi n'a plus d'empire ſur mon ame... Cruelle ! tu ſemblois me

promette le bonheur ... Hélas ! au lieu de te rendre heureuſe, je me perds avec toi ; c'eſt pour toi ſeule que j'aſpire à des biens dont je ſçavois me paſſer... Que le ſéjour de cette maiſon me paroit tranquille !.. Où eſt le tems que je pouvois l'habiter ſans rougir ?.. Où retrouver ce calme délicieux qui m'accompagnoit près de Lucile ?.. Quel doux ſentiment me faiſoit tréſſaillir à l'aſpect de ſon pere ?.. Je le regardois déja comme le mien... Sa candeur, ſes vertus... Ai-je oublié juſqu'à ſa tendreſſe ? Roſalie, Roſalie, ah, pourquoi l'amour que tu m'inſpire m'emporte-t-il tout-à-coup ſi loin de mes devoirs ?.. Lucile ne m'a jamais rendu coupable... Fuyons ces lieux où chaque objet me fait un reproche... Souveraine de mon cœur, l'aſcendant de tes charmes m'entraîne... Je ne puis te réſiſter... diſpoſe de mes jours... Heureux ou malheureux mon ſort eſt de vivre à tes genoux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

La Scène repréſente l'appartement de Roſalie. L'ameublement eſt neuf. Une toillette eſt toute dreſſée : Roſalie eſt dans un deshabillé élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE, *en ſe regardant dans le miroir.*

COMMENT me trouves-tu ce matin? J'ai peu dormi, mes yeux ont, je crois, perdu quelque choſe de leur vivacité.

JUSTINE.

Oh, je vous conſeille de vous plaindre. Jamais vos grands yeux noirs n'ont été plus doux & plus brillans, & je ne ſais quel air de tendreſſe répandu ſur votre phiſionomie

la rend charmante, & votre ſourire... Vos yeux font tout ce qu'ils veulent faire... Hier encore, Jenneval les contemploit avec un tranſport ſi vrai & toujours ſi nouveau que je prenois du plaiſir à le conſiderer dans l'extaſe de l'amour.

ROSALIE.

De ſorte que Jenneval te paroît toujours beaucoup amoureux de moi ?

JUSTINE.

A meſure qu'ils jouiſſoient, ſes regards devenoient plus avides : ce jeune-homme brûle d'une flamme bien ſincere.

ROSALIE.

Il eſt aimable, je l'avoue ; mais il a un défaut.

JUSTINE.

Lequel, s'il vous plaît ?

ROSALIE.

Mais c'eſt de n'avoir pas ſeulement dix mille écus de rente. Il a le cœur tout neuf, & l'eſprit romaneſque. J'ai ſoin d'entretenir cette ardeur reſpectueuſe. Il eſt homme à grands ſentimens, & rien n'eſt aſſurément plus étrange dans le ſiécle où nous vivons. Il ne manque point d'eſprit, mais il eſt ombrageux, timide, indécis, quoique d'un ca-

ractère sensible. Cependant il est héritier d'une assez grosse fortune, il est docile à ma voix, il m'idolâtre. Allons, toute réflexion faite, je dois vivre avec lui.

JUSTINE.

Vous avez raison. Avec votre esprit & votre beauté que chacun admire, profités de vos jours brillans pour vous assurer un jeune-homme libéral & passionné. Que mon exemple vous serve de leçon. Une maladie de six mois m'a volé tous mes attraits & avec eux mes plaisirs & ma fortune. Autrefois l'on me servoit, & ce m'est un bonheur aujourd'hui de vous servir.

ROSALIE.

Va, les hommes sont nos plus grands ennemis. Leurs soins sont intéressés & barbares, ils sont tous ingrats, & ils osent encore nous mépriser; une guerre secrette regne entre nos deux sexes, ce sont des tyrans qui veulent nous ployer sous leur joug, mais plus foibles nous devons avoir recours à l'artifice, & paroître le contraire de ce que nous sommes; ainsi nous nous vengeons... Puisque je maîtrise Jenneval, je puis espérer qu'enfin... Oui, de la réserve sans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais sans foiblesse; voilà tout ce

qu'il faut pour le ſoumettre... Mais il y a une heure que je devrois être en état de paroître... Quand Jenneval viendra, qu'on l'annonce... Enfin, voici Brigard .. Allez...

(Juſtine ſort.)

SCÈNE II.

ROSALIE, BRIGARD.

(Il doit avoir l'air d'un homme qui a paſſé la nuit.)

BRIGARD.

J'AUROIS donné cette nuit ma vie pour une obole. J'ai joué d'un malheur effroyable ; j'ai perdu tout ce qu'on pouvoit perdre... J'ai du noir dans l'ame.

ROSALIE, *avec familiarité.*

Libertin ! Tu n'es donc pas trop ſatisfait de ta journée ? Et depuis, as-tu été aux informations ?

BRIGARD.

Oh, je n'y ai point manqué. Jenneval n'eſt point riche par lui-même comme tu l'as fort bien deviné ; mais il a un oncle opulent dont il eſt l'unique héritier. Le jeune-homme eſt encore ſous la tutelle de cet on-

cle qui vit à la campagne à quatre lieues d'ici. On me l'a peint comme un homme fort bizarre, dur. . .

ROSALIE.

Cet oncle eſt donc bien riche ?

BRIGARD.

Oui ; de plus, avare.

ROSALIE.

Et combien de tems peut-il vivre encore?

BRIGARD.

Mais dix à douze années. Il peut pouſſer juſques-là.

ROSALIE.

Dix à douze années ! ô ciel !

SCÈNE III.

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE.

MONSIEUR Jenneval, Mademoiſelle.

ROSALIE, *à Brigard.*

Vîte, paſſe de l'autre côté.

BRIGARD, *en s'en allant.*

Au revoir.

SCÈNE IV.

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

(*Rosalie prend un air riant & agréable. Jenneval la salue, la regarde tendrement, & lui baise la main.*)

JENNEVAL.

AH ! chere Rosalie, je ne trouve qu'ici le bonheur & la joie .... Non, jamais je n'ai eu plus de besoin de me trouver auprès de vous.

ROSALIE.

Mon cher Jenneval, qu'avez-vous ? Et que vous seroit-il arrivé ?

JENNEVAL.

Rien que je n'eusse dû prévenir .... Rosalie, je voudrois être seul un moment avec vous.

(*Rosalie fait un signe à Justine qui sort, & fait asseoir Jenneval à côté d'elle. Jenneval continue.*)

Me croirez-vous, chere Rosalie. Je vous répete que je vous aime, je vous le dis du fond de l'ame, & je venois dans le dessein de rompre avec vous pour jamais.

ROSALIE.

Avec moi, ciel ! Comment ?

JENNEVAL.

Mon cœur eſt ſur mes lévres. Chere Roſalie, retenez vos larmes.... Ecoutez-moi... Je ne puis parler.

ROSALIE.

Vous m'étonnez, vous m'inquiétez....: Jenneval que voulez-vous dire?

JENNEVAL.

Que je ſuis un malheureux indigne de vous & de l'eſtime des hommes..... Vous allez rougir de m'entendre.... Mais avant que l'aveu échappe de ma bouche, dites, m'aimez-vous, Roſalie? Si vous ne m'aimez pas avec paſſion, je ſuis perdu.

ROSALIE.

Pouvez-vous inſulter à ma tendreſſe par un ſemblable doute? Ah! Jenneval, ſi j'ai évité quelque fois vos regards, vos tranſports, c'eſt qu'un cœur tendre a beſoin du ſecours d'une vertu fiére. Le ciel en me donnant la ſenſibilité, m'a fait là un préſent bien dangereux... Oui, vous êtes un ingrat, ſi vous penſez ce que vous dites.

JENNEVAL.

Je ne doute plus de votre amour, mais puiſque ce cœur eſt à moi, il me pardonnera.... Je ne dois plus héſiter.... Lorſ-

que je vous vis pour la premiere fois, Rosalie, ce fut de ce moment que je sentis la douleur de n'être pas né riche. Cependant n'écoutant que cet amour dont vous daignez m'assurer encore, vous vites en moi seul l'heureux mortel à qui vous accordates votre confiance. Mon bonheur eut été parfait, si ma fortune présente eut répondu à mes desirs. Je n'eus jamais la force de vous avouer que mes moyens étoient au-dessous de ce que vous pouviez attendre ; mais ne pouvant en même tems vous voir former d'inutiles souhaits, j'ai tout tenté pour vous prouver mon amour ; je suis loin de vanter mon zèle ; que dis-je ? C'est à vos pieds que je viens rougir de m'être deshonoré ; je vais perdre votre estime, mais souvenez-vous que sans l'amour le plus extrême, je serois encore innocent.

ROSALIE.

Et de quel crime êtes-vous donc coupable ?

JENNEVAL

J'ai trahi la confiance d'un homme respectable que je n'ose plus nommer mon ami... Ces deux mille écus que je remis entre vos mains, il y a huit jours, tant pour fournir à cet ameublement, qu'à notre dépense ; cet argent n'étoit point à moi, ... J'ai tâché de

dérober jufqu'ici à vos yeux les remords qui me tourmentoient..., J'ai des efpérances; mais pour le moment je me trouve fous la loi d'un tuteur.... Eft-ce affez m'humilier à vos yeux?... A préfent, ofez me répondre, m'aimez-vous encore?

ROSALIE.

Vous croyez donc que c'étoient ces richeffes qui m'attachoient à vous.... Vous me faifiez cette injure, vous Jenneval! Ah! reprenez vos dons. Si je les ai acceptés, c'eft parce que c'étoit votre main qui me les offroit. Je n'ai point eu cette fauffe délicateffe qui tient à l'orgueil ou à l'indifférence. Je n'ai point rougi de tout partager avec celui à qui j'avois donné mon cœur.... Oui, je fuis piquée, mais c'eft de votre défiance. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé avant de commettre une telle imprudence, je vous l'aurois épargnée?... Je vous aime toujours, Jenneval, ouvrez-moi votre cœur: quels font aujourd'hui vos deffeins?

JENNEVAL.

Sans cet aveu qui me charme & qui me rend pour toujours à vous, j'allois fuir pour ne reparoître jamais à votre vue. Pardonnez, je vois que vous ne m'aimez que pour moi... Je fors de chez ce digne homme

que j'ai trompé. Guidé par le repentir, je me ſuis offert à toute l'indignation que je méritois. Il m'a parlé avec bonté, & j'ai mieux apperçu toute la honte qui m'environnoit. Je ne puis la ſupporter plus longtems. (*Avec feu*). Je ſuis ſûr de toute ta tendreſſe, chere Roſalie... Eh bien, ayons ce courage que l'amour inſpire. Que l'amour nous tienne lieu de richeſſes coupables.... Eſt-il de plus doux plaiſir que la paix de l'ame? Allons habiter un ſimple réduit où nous goûterons le bonheur ſans remords. Qu'importe un ſéjour moins brillant à deux cœurs qui s'aiment!.. Je vendrai ces meubles qui me reprochent ma honte... Je reſtituerai la ſomme que j'ai détournée. Un jour viendra, Roſalie, que le ciel couronnera notre conſtance. Pour vivre obſcurs, nous n'en vivrons pas moins heureux. Que dis-je? Rentré en grace avec cet ami qui m'aime & que j'eſtime, je n'aurai plus de remords, & tous nos jours couleront paiſibles & fortunés.

ROSALIE.

Mon ami, vous parlez de remords, comme ſi vous étiez un grand criminel. Je vous ai écouté patiemment. J'eſtime la nobleſſe de votre ame, mais ſon exceſſive ſenſibilité vous abuſe. Pour avoir commis une faute, au fond très réparable, faut-il connoître

noître le désespoir ? Vous poussez toujours les choses à l'extrême. Cela est dans votre caractère, & c'est un défaut. Songeons paisiblement aux moyens d'accorder ce que vous devez à l'honneur : mais en même-tems ce que vous devez à vous-même pour votre propre félicité. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un oncle assez riche de qui vous attendiez un jour ? ..

JENNEVAL.

Ah ! De qui me parlez-vous ? Son nom seul m'inspire l'effroi. Si jamais il découvroit notre liaison, je ne saurois comment me dérober à son ressentiment. Homme sévere, infléxible... Non, Rosalie, jamais je n'aurai recours à lui ; & ce qui doit hâter encore plus une juste restitution, c'est la crainte trop bien fondée que ma faute ne parvienne bientôt à son oreille.

ROSALIE.

Vous ne m'avez point entendue, Jenneval. De grace, n'outrez rien. Point de déclamation. Répondez-moi : a-t-on paru bien furieux contre vous chez M. Dabelle ?

JENNEVAL.

Je vous l'ai dit : on m'a reçu avec trop d'indulgence, & c'est ce qui me déchire le cœur.

ROSALIE.

Eh bien, on ne vous voit donc pas ſi coupable que vous vous imaginés l'être. En homme habile, profités de cette bienveillance. Ne ſçauriez-vous prendre des arrangemens avec ces perſonnes qui vous connoiſſent & vous eſtiment ? Elles n'ignorent pas que l'héritage de votre oncle ne ſauroit vous manquer. Il n'eſt pas immortel. Un emprunt légitime n'eſt défendu, ni par les loix, ni par l'honneur. Ce conſeil que je vous donne, au moins, Jenneval, vous le verrez par la ſuite, eſt parfaitement déſintéreſſé. Jeune, & dans l'âge où vous devez paroître, laiſſerez-vous échaper ce tems heureux qui fuit & ne revient plus. Vous ne me ferez pas l'injure de penſer que j'aye ici quelque vue d'intérêt... (*Du ton le plus tendre.*) Va mon cher Jenneval, un réduit obſcur, une vie ſolitaire, une chaumiere dans un village, tout me ſera égal, pourvu que je la partage avec toi... Je veux ton bonheur, & je t'aime trop pour y renoncer ; mais toi, Jenneval, tu n'es pas aſſez décidé.

JENNEVAL.

Parlez, & je vous jure de l'être.

ROSALIE.

Garde-toi donc de former le projet de

vivre dans cette médiocrité honteuſe, qui attire à coup ſûr le ſourire du mépris. Crois-moi, je connois le monde. Il pardonne tout hors les ridicules, & la pauvreté eſt le plus grand à ſes yeux. Si tu ne t'y préſente pas avec un certain éclat, mieux vaudroit n'y jamais paroître. Le monde juge l'habit, la demeure, la dépenſe : tout cela tient à l'homme. Le monde peut juger fauſſement, mais il juge ainſi. Uſe de toutes les reſſources que tu peux avoir. Quelque argent anticipé ſur tes revenus futurs, au lieu de renverſer ta fortune ne peut que l'établir plus ſurement. Les gens riches ou ceux qui paroiſſent l'être, s'attirent les uns les autres & forment un corps ſéparé. Un étranger n'y eſt point admis, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs. Il faut ſemer l'argent pour le recueillir enſuite. Sans un coup déciſif, Jenneval, vous ne ferez que languir, & vous perdrez avec vos plus belles années juſqu'à l'eſpoir de vous faire un état. C'eſt donc une ſageſſe, une prudence ; je dirai plus, une économie de forcer le crédit en cas de beſoin. Mon bon ami, il n'y a donc qu'une terreur enfantine, ou une inexpérience abſolue qui ait pu vous empêcher juſqu'ici d'avoir recours à ces moyens utiles. Je ne vous preſcris point la prodigalité. Je déſire ſeulement que vous vous méttiez en état de

vous faire honneur de ce qui vous appartient. Si vous avez des amis, leur bourſe doit vous être ouverte. On s'intrigue, on s'arrange. On trouve un peu d'un côté, un peu de l'autre. Un jour vient qui paye le tout. Que dis-je ? Le jour où vous ſortirez de tutelle n'eſt pas ſi éloigné. La nation eſt partagée en deux portions. En gens qui prêtent & en gens qui empruntent. Pourquoi rougiriez-vous de faire ce que fait la moitié du monde ?

JENNEVAL.

Je ſens la force de vos raiſons. Mais, ſoit ignorance, ſoit timidité, ſoit répugnance ſecrette, mon cœur a toujours héſité.

ROSALIE.

Si vous m'euſſiez parlé plutôt, au lieu de commettre une telle étourderie, j'aurois pu vous indiquer, . .

JENNEVAL.

Se peut-il ? J'oſerois eſpérer . . .

ROSALIE.

Je veux vous laiſſer un peu de regret d'avoir manqué de confiance envers moi, de ne m'avoir pas ouvert votre ame, d'avoir pu faire un ſeul pas, ſans en faire part à celle qui vous aime, à celle qui ne refléchit que pour vous rendre libre & heureux.

JENNEVAL.

Ah ! divine Roſalie ! . . Pardonnez. . .

SCÈNE V.

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

MADEMOISELLE, une perſonne demande M. Jenneval, & s'obſtine à vouloir lui parler.

ROSALIE.

Mais avez-vous dit qu'il n'étoit point ici?.. Ne laiſſez point entrer.

JENNEVAL, *ſurpris.*

Qui viendroit? Et d'où pourroit-on ſavoir?.. Mais j'entends ſa voix... O ciel! c'eſt Bonnemer, c'eſt mon ami... Non, je ne puis... Il faut que je l'entende...

ROSALIE, *d'un ton artificieux.*

Il eſt trop juſte... Nous nous reverrons, mon cher Jenneval.

(Roſalie ſe retire dans un cabinet voiſin.)



SCÈNE VI.

BONNEMER, JENNEVAL.

BONNEMER, *derriere le Théâtre.*

Il eſt ici, vous dis-je... Je le ſçais... Je veux lui parler... J'entrerai... (*avec exclamation.*) Ah ! cruel ami, que vous me donnez de peine !.. Etes vous bien réſolu à déſoler tous ceux qui vous connoiſſent ?.. Jenneval, cher Jenneval ; pourquoi n'êtes-vous pas déjà dans mes bras ?

JENNEVAL.

C'eſt que je me rends juſtice... Mes peines ſont pour moi... Laiſſez-moi, de grace... Votre préſence me fait trop ſouffrir... Un jour nous pourrons nous revoir... Mais pour aujourd'hui, je vous le dis ſans détour, je ne veux entendre ni reproche ni conſeil.

BONNEMER.

Ami aveugle, mon amitié t'importune ! tremble à la vue du précipice, lorſque ma main vient t'arrêter ſur le bord. Voilà donc pour qui tu t'égares, pour qui tu abandonnes ceux qui te furent ſi chers ! c'eſt pour une femme mépriſable...

JENNEVAL.

Arrêtez, Bonnemer; n'insultez pas à l'objet que j'aime. Si vous venez ici pour l'outrager, je consens plutôt à ne plus vous voir.

BONNEMER.

Je sortirai, jeune insensé. J'abandonnerai mon ami, puisqu'il le veut. Je retournerai sans lui chez le généreux Dabelle, chez ce pere respectable qui t'aime, qui te plaint, qui t'attend; qui, à l'exemple de sa fille, versera plus d'une larme, en apprenant que tu rejettes jusqu'aux soins de l'amitié. Adieu, embrasse-moi du moins pour la derniere fois.

JENNEVAL *ému, & lui prenant la main.*

Non... Demeurez un instant.

BONNEMER, *avec le cri de l'âme.*

Eh! j'ai perdu ton cœur, ta confiance. Tu t'es caché de moi, & ce fut-là l'origine de tes désordres. Ta folle passion t'expose à de plus grandes fautes encore que celles que tu as commises. Je suis toujours le même; & toi, Jenneval, qu'es-tu devenu? Pourquoi ton cœur est-il changé? Dis-moi donc qu'est devenu mon ami?

JENNEVAL.

Ah! si tu l'es, dépose donc cette âpre

auſtérité, qui condamne toujours, & qui ne veut rien ſentir. Tu ne connois pas celle que j'adore ; ſi tu l'avois vue . . . Tu ſais que dans cette honorable maiſon, où l'on ne m'a que trop bien reçu à ta recommandation, je pouvois être le plus heureux des hommes. Les graces, les vertus, les charmes de Lucile, m'attacherent à tous ſes pas. Je croyois l'aimer... Mais que depuis un mois j'ai ſenti la différence de ce tendre intérêt qu'inſpire la douceur, & de ce feu tumultueux qu'allume la beauté ! as tu connu cet aſcendant impérieux ? Dès l'inſtant que j'apperçus Roſalie, je reçus un nouvel être . . . Il falloit mourir ou tomber à ſes genoux, j'y tombai, & je ne vis plus qu'elle dans l'univers, & la vie ne me parut un bienfait des cieux, que parce que déſormais je pouvois en conſacrer tous les inſtans ſous ſes yeux . . . Je t'ai fui dans ces momens, craignant d'être guéri, redoutant tes conſeils . . . Je les redoute encore . . . Ne me force pas à devenir plus coupable... Furieux que je ſuis, je ſacrifierois l'amitié même à l'amour. Pardonne, je t'ouvre mon cœur. Il eſt en proie aux tranſports les plus violents . . . Cher Bonnemer, je crois cependant que je ſerois fortuné ſi je jouiſſois des biens que la providence m'a accordés. Je les partagerois avec l'objet qui me fait ché-

rir l'exiſtence, mais un oncle en me refuſant ce que j'avois droit d'attendre a été le premier auteur de ma faute... Tu connois ſon humeur intraitable... Je ne lui expoſerai point des beſoins qu'il ne comprendroit pas. Les plus chers ſentimens de mon cœur ſont oppreſſés ſous ſa tirannie... O mon ami, j'ai voulu être libre en aimant, & je ſens que la main de la néceſſité m'a chargé de chaînes encore plus peſantes.

BONNEMER.

Cette paſſion, fondée ſur les ſens, ne te cauſera que du trouble & du déſeſpoir. Crois-mois, Jenneval, il ne tient qu'à toi de briſer tes liens; le veux-tu?

JENNEVAL.

Que tu connois peu l'amour, ſi tu penſes qu'on puiſſe ainſi l'aſſujettir! Moi! que je renonce au plaiſir d'être aimé... Ah!.. Il eſt trop fait pour ce cœur tendre & qui le goute pour la premiere fois... Un orage violent s'eſt élevé dans mon ame, & malgré mes combats, ma honte & ta douleur, jamais je n'ai ſenti ſi vivement l'avantage d'être né ſenſible. Crois-moi, il eſt affreux de vivre ſans aimer, & lorſque notre cœur rencontre l'objet heureux qui le captive, ami, c'eſt le Ciel qui l'amene ſous nos re-

gards pour achever notre bonheur. Nous y refuser, n'est plus alors en notre pouvoir.

BONNEMER.

Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel, c'est l'objet que tu as choisi... Ah! Si Lucile avoit fixé ton choix, tous les cœurs y auroient applaudis. Ta félicité seroit pure, aucun nuage ne la troubleroit. Au plaisir que donne l'amour, se joindroit celui de l'approbation publique.

JENNEVAL.

Je n'écouterai que la voix qui commande au fond de mon cœur; elle me parle, elle me rassure; elle me dicte de nouveaux devoirs.... J'aime..... Si je pouvois disposer de ma main, j'irois de ce pas la lui assurer solemnellement aux pieds des Autels... Il faut que des nœuds éternels nous enchaînent l'un à l'autre... Je ne serai heureux que lorsque je pourrai l'avouer & la montrer à tous les yeux, portant mon nom & possédant mon cœur. Mais tu sais que la mort d'un pere m'a donné un maître despotique. Il me reste un àmi, l'aurai-je encore longtems?

BONNEMER.

Il te restera malgré toi, infortuné Jenneval. Pourrois-je t'abandonner dans l'éga-

rement où ton inexpérience t'entraîne ? Ton cœur eſt encore honnête , quoique livré au déſordre ; mais prends garde , la contagion du vice t'approche de près , elle flétrira bientôt tes mœurs aimables. Alors tu deviendras vil , alors tu ne ſeras plus mon ami . . . Ah , crédule jeune-homme ! ce n'eſt point ici où demeure celle avec qui tu dois paſſer ta vie . . . Élevé dans les bras d'une facile confiance , tu ignores les artifices d'une femme perdue , tu n'apperçois point les piéges qu'elle multiplie ſous tes pas.

JENNEVAL.

Tu n'imagines pas , Bonnemer , à quel point tu m'affliges. Je ne t'avois jamais vû injuſte. . . Va , crois-moi , ſans ſa vertu. . .

BONNEMER.

Sa vertu !

JENNEVAL.

Oui , ſon ame eſt remplie de délicateſſe... C'eſt ſa vertu qui me rend malheureux... Ses graces & ſa franchiſe temperent ſeules la ſévérité de ſa réſerve . . . (*avec chaleur.*) Mais il n'y a perſonne au monde qui puiſſe ſavoir cela mieux que moi...

BONNEMER.

Ne nous emportons point ſur les termes...

Ami Jenneval, c'eſt donc une fille honnête, ſincère, vertueuſe, qui s'eſt jettée dans tes bras, qui t'a fait violer tous tes devoirs, à qui tu as donné un bel ameublement, qui l'a accepté ... Où eſt ta raiſon ?

JENNEVAL.

Que tu me fais ſouffrir! .. Change de langage ... Qui de nous deux doit juger de l'état où ce cœur doit être heureux ? ..

BONNEMER.

Tes yeux ſont faſcinés, & de nouveaux remords t'attendent. C'eſt une femme mépriſable, te dis-je. Périſſent ces infâmes courtiſanes, la honte de leur ſexe !

JENNEVAL, *avec le cri de la douleur.*

Elle? .. Roſalie! .. Tu l'outrages! Adieu, je me retire.

BONNEMER, *d'un ton ferme & tendre.*

Si tu ne m'étois pas auſſi cher, je me ſerois déjà retiré, ou plutôt je ne ſerois pas venu te chercher ici. Oſe me répondre. Eſt-ce ma cauſe ou la tienne que je ſoutiens en ce moment? T'ai-je jamais trompé? Reviens, lis en mon ame le motif qui me fait agir; vois toute ma tendreſſe, & ſois enſuite aſſez inſenſible pour refuſer la main que je te préſente.

JENNEGAL *la saisissant avec transport.*

Je l'accepte comme celle d'un bienfaiteur, d'un ami. C'en est fait, je n'aurai plus rien de caché pour toi, mais respecte l'innocent objet d'un amour malheureux. Je lui avois juré un secret inviolable, tout m'échappe en ta présence... Tu vas devenir mon juge... Sans doute un de ses regards la justifiera plus que toutes mes paroles. (*en courant vers le cabinet voisin, & prenant Rosalie par la main.*) Venez, Rosalie, joignez-vous à moi; c'est un ami inflexible qu'il nous faut gagner.

SCÈNE VII.

BONNEMER, JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE.

JE tremble... A quoi m'exposez-vous?

BONNEMER *à part.*

Dans quel étonnement!...

JENNEVAL *à Rosalie.*

A tout ce qui peut vous rendre chere aux yeux d'un autre, comme aux miens.

ROSALIE *à Bonnemer.*

Monsieur, dans la solitude où mes mal-

heurs m'ont forcée à me cacher, je ne puis m'empêcher de rougir à l'aſpect d'un nouveau témoin de l'état où je ſuis; mais malgré les apparences, mon cœur vous eſt ſans doute connu. Jenneval m'eſt cher, vous êtes ami de Jenneval, & ce titre ſeul calme un peu le trouble dont je ne pouvois me défendre. Croyez que la plus pure tendreſſe m'unit à Jenneval. Si vous trouvez que je faſſe ſon malheur, entraînez-le loin de moi. Puniſſez-moi de l'avoir aimé; mais j'en atteſte le Ciel qui nous entend, dans la douleur où mon ame ſera plongée, & en quelque lieu où mon ſort me conduiſe, mon cœur ne ſera jamais qu'à lui.

JENNEVAL *à Bonnemer.*

Mon ami! mon ami! La voyez-vous, l'entendez-vous?

BONNEMER.

Très bien, ma foi; elle fait à merveille...

JENNEVAL.

Quoi?

BONNEMER.

Son Rôle.

JENNENAL.

Que dites-vous?

BONNEMER *à Roſalie.*

Mademoiſelle, Jenneval eſt mon ami; juſ-

qu'ici il s'eſt montré vertueux. S'il vous eſt cher, comme vous le prétendez, ne l'écartez point du ſentier de ſes devoirs. C'eſt ce qu'il doit avoir de plus ſacré dans le monde. Il eſt jeune, & vos charmes le ſubjuguent. N'abuſez point de ce dangereux pouvoir. J'ignore vos malheurs; mais ſi les apparences ſont contre vous, avouez que jamais elles ne furent mieux fondées...

ROSALIE *en l'interrompant.*

Vous prenez avec moi, Monſieur, un ton qui m'étonne, m'humilie. . Votre ami a du vous dire... Mon cœur eſt oppreſſé... (*elle s'appuie ſur Jenneval, & dit en pleurant,*) Jenneval, Jenneval, vous ſçavez qui je ſuis, & vous m'expoſez à cet affront!.... Eſt-il poſſible; non, je n'en reviendrai jamais...

JENNEVAL.

Bonnemer!

BONNEMER.

Mademoiſelle, allez, on ne m'abuſe point; Croyez-moi, donnez-vous pour ce que vous êtes....

ROSALIE, *en ſanglotant.*

O Ciel! infortunée que je ſuis!

JENNEVAL *d'une voix altérée;*

Bonnemer!

BONNEMER *à Jenneval.*

Jeune imprudent ! ces larmes que tu vois couler ſont fauſſes & perfides comme elles.

JENNEVAL *d'un ton emporté.*

Vous auriez dû reſpecter ... Cruel .... Allez, vous n'êtes plus mon ami ... Retirez-vous ...

BONNEMER, *avec force.*

Ingrat ! je le ſuis encore, & quoi que tu faſſes, je le ſerai toujours : que dis-je ? tu me deviens plus cher dans ton délire, & je t'en donnerai la preuve en t'arrachant, malgré toi, au piége où cette Sirene artificieuſe voudroit te conduire. Mon active tendreſſe employera juſqu'à l'autorité publique, ſi tu n'écoutes pas la voix de ton ami ... Adieu.

(Il ſort).

SCÈNE VIII.

JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE, *feignant de s'évanouir.*

DIEU ! je me ſens mourir.

JENNEVAL *ſoutenant Roſalie.*

O Ciel ! ... Reprenez vos eſprits ... Je

ne pourrai donc faire que votre malheur...
Je ſuis déſeſperé. (*Il conduit Roſalie ſur un fauteuil, & courant vers la porte*). Homme terrible, qu'es-tu venu faire ici? Va, va te ranger au nombre de ceux qui me perſécutent.... Je les braverai tous. (*aux genoux de Roſalie*) Pardonne, Roſalie, ſeroit-il poſſible que tu m'aimaſſes encore?

ROSALIE.

Ah! ce ſeul mot me rend à la vie... Si je t'aime encore! jamais tu ne me fus plus cher. Je ne ſçais pas te rendre reſponſable de l'injuſtice d'autrui. L'idée de te perdre, de te voir arracher loin de moi, voilà ce qui a bouleverſé tous mes ſens. Apprends de moi comme il faut aimer. Ah! que l'empire que je devrois avoir ſur ton cœur n'eſt-il égal à celui que tu as ſur le mien!

JENNEVAL.

En pourrois-tu douter?

ROSALIE.

Non... mais faiſons ici le ſerment de ne point nous ſéparer. Livre-moi déſormais toutes tes volontés, je te réponds des miennes. Uniſſons-nous contre nos perſécuteurs; créons nos reſſources, & que notre courage nous rende à la fois indépendans des événemens & des hommes.

JENNEVAL *pressant la main de Rosalie.*

Je m'abandonne à toi, ô ma chere Rosalie.

ROSALIE *du ton du reproche.*

Jenneval . . . Pourquoi ta main tremble-t-elle dans la mienne ?

JENNEVAL *avec vérité.*

Tu es loin de connoître tous les combats qui se passent en mon ame . . . Tu l'emportes . . . . Je t'adore . . . . Ne m'en demandes pas davantage.

ROSALIE.

Mon cœur ne te déguise rien . . . . Je me livre à toi.

JENNEVAL *avec feu.*

Tu ne seras point trompée !

ROSALIE.

Je le souhaite, mais il est de ces momens orageux, où, séduit par une voix imposante, tu redeviendras foible . . . Où tu ne m'écouteras plus.

JENNEVAL.

Ne crains rien.

ROSALIE.

Me promets-tu de t'en rapporter toujours à moi seule? . . . à moi? . . .

JENNEVAL.

Je te le promets.

ROSALIE.

Quel eſt donc cet homme que tu nommes ſi facilement ton ami?

JENNEVAL.

C'eſt... Je te l'ai ſacrifié. Il fut dans tous les tems mon protecteur. C'eſt de lui que je tenois cette lettre de change... Il m'aima toujours; il en eſt bien récompenſé!

ROSALIE.

Quoi! il demeureroit chez M. Dabelle?

JENNEVAL.

C'eſt ſon caiſſier, ſon ami.

ROSALIE.

Écoutez, Jenneval.... Vous avez commis une imprudence très grave en m'expoſant à ſes regards. Vous avez cru pouvoir le fléchir; mais il eſt un de ces hommes froids qui ſont loin de ſentir ou d'excuſer la plus auguſte, la plus tendre des paſſions. L'amour n'eſt pour eux qu'un ſentiment étranger... Il m'a outragée... Vous avez beſoin de lui, c'eſt votre ami, dites vous?.. Je lui pardonne l'offenſe qu'il m'a faite.

JENNEVAL, *en lui baiſant les mains.*

Ah! votre cœur eſt auſſi noble que ſenſible.

ROSALIE.

Vous ſentez-vous, en même-tems, capable de ſuivre mes conſeils?

JENNEVAL.

Des conſeils ! . . Ordonnez ; je ne veux qu'obéïr.

ROSALIE.

Il faut aller retrouver votre ami, lui parler d'un ton repentant, l'appaiſer, employer juſqu'à la ſoumiſſion s'il eſt néceſſaire ; l'aſſurer, non pas que vous m'avez abandonnée (ta bouche ni la mienne, cher Jenneval, ne prononceront jamais un mot ſi crüel) mais lui faire entendre que tu n'es point eſclave de mes charmes, que je ne gouverne point tes volontés, que rien ne te tiraniſe. Surtout laiſſe-lui dire tout ce qu'il voudra de ma perſonne. Que m'importent les diſcours de l'Univers. De toi ſeul dépend ma renommée, mon bonheur. J'apprendrai à tout ſouffrir, dès que ton intérêt paroitra l'exiger.

JENNEVAL.

Quoi ! tu veux que je m'aviliſſe à feindre !

ROSALIE.

Voilà donc cette obéiſſance que tu m'avois promiſe ? Sais-tu à quoi tu m'as expoſée ? A tout l'effet de ſon reſſentiment, il peut devenir terrible. Mon deshonneur va voler de bouche en bouche Tu as entendu quel nom Bonnemer étoit ſur le point de donner ; attends encore & tu reverras ici ce même homme irrité...

JENNEVAL.

Si tu ſavois ce qu'il m'en coute pour diſſimuler ! . . Qui, moi ! dire une fois ſeulement que je ne t'aime pas avec idolatrie, proférer ce menſonge dont mon cœur eſt ſi loin ; c'eſt un moment affreux & je préférerois . . .

ROSALIE.

Sans doute, de me perdre pour toujours?

JENNEVAL *avec douleur.*

Que dis-tu? . . J'obéïrai . . .

ROSALIE.

Cours le rejoindre, & tremble de le trouver rebelle à tes prieres. Souvent un ſeul mot qu'on a héſité de prononcer, lorſqu'il le falloit, a cauſé des malheurs irréparables. Allez, mon cher Jenneval, & ne tardèz point à me rendre compte du ſuccès . . . Appaiſez Bonnemer, & revenez toujours plus digne d'être aimé.

JENNEVAL, *dans un tranſport rapide.*

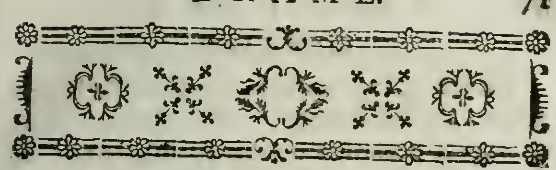
Adorable Roſalie, tu poſſédes toutes les vertus ; tu oublies une offenſe, tu me rends un ami, tu veux confirmer ma félicité. Ton ame héroïque & tendre, me dictera tout ce que je dois lui dire, & ſoudain je revôle à tes genoux pour m'ennivrer des pures délices que ta voix & tes regards me font goûter.

SCÈNE IX.

ROSALIE *ſeule.*

IL falloit prévenir la tempête qui auroit pû s'élever... Que ce caractère ardent eſt difficile à manier ! Que de fois il m'échappe ! Comme ſa vertu naïve vient à tout moment rompre mes projets... Mais je les ai conçus, il faut qu'ils s'accompliſſent... Je ne ſubjuguerois pas un cœur amoureux !.. Sa fortune ne demeureroit pas captive entre mes mains ! .... Plutôt mourir que d'en perdre l'eſpoir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ORPHISE, LUCILE.

ORPHISE.

AH ! cousine, vous ne m'échapperez pas ! Je vous y prends... On se cache donc comme cela pour pleurer toute seule ?

LUCILE.

Moi !

ORPHISE, *la contrefaisant avec tendresse.* Moi !.. Mais non, ce sont ces yeux là qui voudroient mentir, qui, mouillés encore de larmes, s'éforcent de dire : nous n'avons point pleurés.

LUCILE.

Oh pour cela ... Mais, ma cousine, je n'aime pas non plus qu'on me poursuive de si près.

ORPHISE.

Eh ! ma chere enfant, rend-toi de bonne grace . . . Je ſais tout . . . Tu ne te ſouviens donc plus combien de fois tu m'as parlé de Jenneval ?

LUCILE.

Je ne vous en parlerai plus , je vous en aſſure . . .

ORPHISE.

Qu'en pleurant. Allons , pauvre amie ; mets-toi à ton aiſe. Un petit ſourire pour moi ; cela ne ſe peut . . . Eh bien , ſoulage ton cœur. Paſſe tes bras autour de mon col. Cache ta tête dans mon ſein. Soupire , mon enfant , ſoupire. Répete-moi cent fois que tu es malheureuſe. Mes larmes ſe mêleront aux tiennes. Je ſais tout ce que tu ſouffres. Jenneval fait des fautes que mon cœur ne peut excuſer.

LUCILE, *en l'embraſſant avec affection.*

Ai-je tort de pleurer ? Il va perdre ſes mœurs , ſes vertus . . . Vous ſavez comme il paroiſſoit honnête , & s'il méritoit la préférence ſur tant d'autres que nous avons jugés enſemble . . . Vous-même , couſine, étiez prévenue en ſa faveur . . . Nous trompoit-il alors ? . . Ah ! croyons plutôt qu'il s'eſt laiſſé ſéduire ; mais l'eſt-il pour jamais . . .

Voilà

Voilà ce qui déchire mon cœur... La crainte, la douleur, l'eſpoir s'y ſuccedent... Je n'ai jamais éprouvé une ſi violente agitation... Que de combats je me ſuis déjà livrée... Combien de pleurs j'ai déjà verſés... Ah, qu'il eſt cruel celui qui me les fait répandre... Et ce dernier événement... Cette indigne rivale... Je rougis de ma foibleſſe.

(*Elle cache ſon viſage dans le ſein de ſon amie.*)

ORPHISE.

Je ſuis ſi pénétrée, que je ne ſais plus que te dire; & cet oncle, ce cruel oncle, dis-moi, il arrive à point nommé pour faire feu. Qui l'a fait venir? Qui a pu l'informer?..

LUCILE.

Ce n'eſt aſſurément ni mon pere, ni M. Bonnemer.

ORPHISE.

Que je ſouffrois pour toi! comme nous n'attendions que le moment de nous échaper de table. Quel homme terrible que ce M. Ducrône! Il ſort des forêts. Quel ton! J'ai manqué vingt fois de m'emporter contre lui; & ton pere, ton pere! Ah! ma couſine, je ne ſais pas comment je ne me ſuis point jettée à ſon col. Il plaidoit pour le neveu, & ſembloit deviner nos cœurs pour y nourrir l'eſpérance.

LUCILE.

Chere coufine fi vous faviez combien j'appréhende fes bontés ! à quel état je fuis réduite ! je crains mon pere, moi qui n'avois fait jufqu'ici que l'aimer ; mais je fuis donc coupable, puifque je le crains ... Tant que je crus Jenneval vertueux, le penchant que je me fentois pour lui ne pouvoit m'être un fujet de reproche, mais aujourd'hui tout eft contre moi ... Et j'ofe y penfer encore, & je n'ai point fait le défaveu de ma flamme dans les bras de l'auteur de mes jours ... Je fuis toute troublée ; je crois que d'aujourd'hui je n'aime plus rien. Les deux perfonnes que je chériffois le plus, s'offrent à mes yeux fous un jour nouveau... L'afpect de mon pere m'eft redoutable, & Jenneval, l'ingrat Jenneval ... Crois-tu bien qu'il m'aimat avant ce malheureux évenement. Pour moi je penfe que c'eft une chofe impoffible.

ORPHISE.

Impoffible de s'attacher à une autre perfonne après t'avoir connue, cela devroit être ma bonne & tendre amie. Jenneval avoit conçu pour toi les fentimens les plus tendres. J'ai vu plufieurs fois fes yeux le trahir malgré lui en ta préfence ; tout exprimoit un amour retenu par cette crainte

respectueuse qui nous donnoit une idée avantageuse de ses mœurs ; mais il n'aura fallu qu'un malheureux moment pour égarer ce jeune homme dans une ville où le vice triomphe & va le front levé.

LUCILE *l'interrompant.*

Ne seroit-il plus possible qu'il revint à lui même. Quelques jours d'égaremens causeroient-ils la perte de sa vie entiére ? Jenneval pourroit-il chérir l'infamie ! Ah ! cousine quand je l'ai vu rentrer ce matin avec cet air confus, humilié, tous mes sens ont tressailli. Pourquoi faut-il qu'il se soit encore échapé & plus coupable que jamais!.. Comme son ami est chagrin ! Quoi, l'amitié, ce dernier sentiment qui s'éteint dans une ame noble, l'amitié n'a pu toucher son cœur ! Je me flatte trop peut-être, mais si je lui eusse parlé, je serois plus tranquille. Je me rappelle un tems où il sembloit prévoir jusqu'à mes moindres pensées ; mais plus je le vis me donner des preuves d'un attachement qui croissoit de jour en jour, plus je me crus obligée d'en réprimer les marques trop visibles en affectant une froideur d'autant plus necéssaire que mon cœur en étoit loin. Peut-être se sera-t-il cru rebuté... Cette erreur aura été la cause de sa perte... Mais tu vois quel détour mon cœur prend pour se

flatter. Coufine je m'égare. Aide moi à bannir pour jamais une pitié trop dangereufe, & qui peut-être n'eft que l'interprête d'un fentiment qui feroit le malheur de ma vie fi je ne m'empreffois à l'étouffer.

ORPHISE.

J'entends fon oncle avec ton pere.

LUCILE.

Ah ! Je me fouviens de mille chofes que j'avois à te dire ...

ORPHISE.

Je me fauve, je ne puis fouffrir la févérité de cet homme, & fa vertu me fait trembler.

(Lucile refte.)

SCÈNE II.

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE.

M. DUCRONE

MONSIEUR, vous voyez en moi un homme qui dans toutes les circonftances poffibles a agi avec fermeté & qui dans une telle conjoncture fait par conféquent ce qui

lui reſte à faire. (*Il tire ſa montre.*) Je n'ai point perdu de tems dieu merci. Dans une heure & demie j'ai fait quatre grandes lieues. Vous me trompiés tous. Vous me cachiez ſes déportemens, vous attendiés ſans doute pour m'en inſtruire que ſa honte fut publiée ſur les toits. Bien m'a pris d'avoir eu un ſurveillant fidele & qui a ſu m'avertir à point nommé... Ah ! ah ! Monſieur mon neveu vous me faites quitter la campagne, mais patience, vous me payerés mes peines.

M. DABELLE.

Le mal n'étoit point à ſon comble & d'ailleurs nous eſpérions le guérir. Chaque faute doit être appreciée d'après l'age, le caractere. De grace ne dérangés rien au plan que nous ſommes convenus de tenir à ſon égard. Abandonnés-nous cette affaire ; cher oncle nous répondons du ſuccès.

M. DUCRONE

Je ne prends jamais conſeil que de ma tête, Monſieur, & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. Je ſuis ſon oncle & vous ſentirés bientôt que je dois penſer tout autrement que vous. Ce n'eſt pas votre neveu qui vous a volé ; c'eſt le mien, c'eſt mon ſang qui s'eſt avili, dégradé ; ce ſang juſqu'alors pur & ſans tache dans toute notre

famille. Et peut-être ici n'affecte-t-on tant d'indulgence que par une pitié assez deshonorante.

M. DABELLE.

Vous ne rendez point justice aux vrais sentimens qui me sont agir. Si je m'intéresse au sort de ce jeune homme, croyez que je connois à fond son caractère & que j'ai mes raisons pour plaider en sa faveur. Il vaut mieux éclairer le coupable que de le punir. N'aggravons point ses fautes, lorsqu'il est encore facile de les réparer...

M. DUCRONE.

Vons vous trompez très-fort si vous le pensés. Tant de bontés, tant de zele m'étonne, mais ne m'entraîne pas. Chacun a ses principes. Les vôtres peuvent être fort bons envers (*en regardant Lucile*) une fille dont le caractere est naturellement porté à la vertu. Je donnerois la moitié de mon bien pour avoir un enfant comme celle là. Mais je connois un peu comme il faut mener cette jeunesse extravagante, indisciplinable. Celui qui a osé une fois manquer au devoir que l'honneur lui imposoit, ne mérite plus aucun ménagement. Il faut presser sur lui tout le châtiment qu'il s'est attiré; c'est des suites de sa faute que doit naître son

repentir. Enfin, je ſuis très-éloigné de cette complaiſance dont vous me parlés. Je ne connois qu'un chemin, Monſieur, celui de l'exacte probité. C'eſt un ſentier dont un honnête homme ne peut s'écarter ſans mériter un nom infâme. Tout ce qui va de biais n'eſt plus ſur la ligne droite, & pour peu qu'on ſe fourvoye ... Tenez ce ſont de ces pas qui demeurent imprimés dans l'opprobre, & qui ne s'effacent jamais.

LUCILE, *à part.*

Je n'y ſaurois plus tenir, mon cœur ſouffre trop ... (*Elle ſort.*)

M. DABELLE.

Vous ne croyez donc pas que pluſieurs après s'être égarés, ſont rentrés dans le droit chemin, & ont marché plus avant dans cette nouvelle carriere. J'honore votre façon de penſer, mais entre nous je la crois trop auſtere. Il faut meſurer la chûte d'après les dangers qui environnent la jeuneſſe. Elle eſt bien expoſée dans ce ſiécle malheureux. Un cœur neuf & ſenſible ſe trouve ſéduit avant que de s'en douter. L'expérience de ſes ayeux eſt en pure perte pour lui. Ce n'eſt pas la ſévérité qui réuſſit, c'eſt l'indulgence; & ſous ſa main douce & généreuſe, tel homme qu'on croit abandonné,

échauffe souvent en lui-même les germes renaissans qui tout-à-coup font refleurir les vertus.

M. DUCRONE.

Oh ! Vous ne me persuaderez jamais que c'est un homme de vingt-deux ans qui se releve d'une pareille chute. Sa conduite a tous les caractères de la mauvaise foi & du libertinage. Si vous réfléchissez qu'il a commis cette sottise en faisant son Droit, en se disposant à embrasser l'honorable profession d'Avocat... Je rougis de honte & de fureur... Ah ! mon fils fut bien moins coupable, il commit une faute moins grave, & je le punis bien plus séverement. Il s'échappa de la maison paternelle. J'appris qu'il étoit en garnison à cent lieues de moi. Savez vous ce que je fis. Je le laissai servir le Roi. Il m'écrivoit des lettres plaintives. Mon pere je n'ai point mes aises, je manque de tout, eh mon fils tu l'as voulu, tu y resteras, bonne école ! Je lui achetai néanmoins une sous-Lieutenance ; l'année suivante son régiment fut taillé en piéces & lui tué ! Sa perte ne laissa pas que de m'affliger. Présentement qu'il est mort je puis dire que je l'aimois... Et tenez ce malheureux Jenneval ne sait pas que dans le fond de mon cœur... Mais je me garderai bien de le lui laisser jamais pa-

roitre. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'il s'en douta ſeulement. Rien n'eſt plus dangereux que cette molle indulgence dont vous me parlés, que cette foibleſſe du ſang...

[*Ici paroit Bonnemer conduiſant Jenneval par la main.*]

SCÈNE III.

M. DABELLE, M. DUCRONE, JENNEVAL, BONNEMER.

M. DUCRONE, *continue.*

MAIS aſſûrément il eſt bien effronté! Avoir l'audace de paroitre en ma préſence, de remettre encore ici le pied!.. Que vient-il chercher?

BONNEMER, *allant à Ducrône & d'un ton ſuppliant.*

Cher Monſieur!... Votre ſurveillant a été égaré par ſon zéle. Il a chargé Jenneval de trop noires couleurs. Il a annoncé la faute, mais il a tû le remord. Jenneval eſt repentant, Jenneval abjure le paſſé. Son front s'eſt couvert de cette rougeur ſalutaire, qui annonce un parfait retour à la vertu. Nous répondons tous de lui...

M. DABELLE.

Cher Jenneval, approchez, que je lise dans vos yeux cet heureux retour dont notre ami se félicite.

JENNEVAL, *d'une voix basse qui prouve son embarras & sa confusion.*

Monsieur, puissé-je me rendre digne de toute vos bontés. (*à part.*) Quel supplice!

BONNEMER, *à Jenneval.*

Je te l'ai dit. Mets bas cette fausse honte; tout est réparé, tu ne dois plus rougir. Un seul mot de ta bouche nous a désarmés. Tout le monde te connoît sincère. (*Il l'embrasse.*) (*à M. Ducrone.*) Allons, cher oncle, le traité de paix est conclu, & je le garantis.

(*Il fait signe à Jenneval de parler. Pendant tout ce tems l'oncle présente un front courroucé, & frappe le plancher de sa canne.*

JENNEVAL, *s'avançant.*

Mon oncle, si j'osois esperer de vous autant d'indulgence, vous adouciriés les peines que je rencontre à chaque pas de ma vie. Consentez à me vouloir heureux. Dites une parole & je le serai. Ces amis généreux m'ont enhardi à paroitre en votre présence; mais un mot de votre bouche, un seul témoignage de bienveillance va me rende à moi-même.

M. DUCRONE, *d'un ton ferme.*

Monſieur, voulez-vous bien entendre quelles ſont mes volontés ?

JENNEVAL, *avec reſpect.*

Mon oncle !

M. DUCRONE.

Elles ſeront irrévocables je vous en avertis. Je devine que ce prompt retour eſt l'ouvrage de la néceſſité, mais ce n'eſt pas moi qui ſe laiſſe endormir. J'exige d'abord que l'on m'informe & dans le plus grand détail de l'emploi qu'on a fait de cet argent volé Je veux ſavoir enſuite quelle eſt cette fille, depuis quand, où, & comment vous l'avez connue ?

BONNEMER, *l'interrompant.*

Eh cher Ducrône, tirons le rideau là-deſſus. Il a avoué s'être laiſſé ſéduire. La ſéduction a donc perdu tout ſon effet. Que demandez-vous de plus ?

M. DABELLE.

Monſieur, ſoyons généreux. Son cœur ſe rend à nous. Accordons-lui les honneurs de la guerre. Jenneval, jettez-vous au col de votre oncle, & que tout ſoit oublié.

(Jenneval s'avance pour embraſſer ſon Oncle.

M. DUCRONE, *reculant.*

Non, Meſſieurs, non ... Je vous ſuis fort obligé, ne me preſſez plus comme cela, je vous en prie. Je vous l'ai déjà dit, on ne me gagne point par de fauſſes careſſes. Vous ne le connoiſſez pas comme moi. Voyez cette modeſtie contrefaite & cet air de douceur hypocrite; elle n'eſt occaſionnée en ce moment que par l'intérêt qui l'aſſujettit à moi....

JENNEVAL, *d'un ton étouffé.*

Moi! hypocrite, Monſieur! ... (*à part*). Puis-je encore diſſimuler!

M. DUCRONE.

Je veux de meilleures preuves d'un vrai repentir. Le ſeul moyen de me faire connoitre que c'eſt plutôt à mon cœur qu'à ma bourſe qu'on en veut, c'eſt de fléchir à l'inſtant même ſous mes ordres. Oh! je ne ſuis point dupe d'une grimace paſſagere. Avant que de me convaincre, il faut par pluſieurs années d'une conduite irréprochable, effacer les taches de celle-ci. D'abord cette ſomme dérobée que je vais reſtituer, ſera priſe ſur ta penſion, & par conſéquent les quartiers, à commencer d'aujourd'hui, ſeront retranchés en parties égales juſqu'à entiere ſatisfaction. Il eſt bon de te faire ſentir ce que vaut la perte d'un argent auſſi follement prodigué.

J'en ai assez fait pour vous, Monsieur. Il est tems que vous fassiez quelque chose pour vous même. Nous verrons ce que vous sçaurez faire. L'oisiveté a été le piége de ta jeunesse, & le travail deviendra un sûr préservatif.

Or donc, voici, les conditions auxquelles je puis encore pardonner. Choisis de les mettre à exécution ou à ne me revoir jamais. J'entends que tu partes dès demain pour la Province, en telle ville & telle maison que je t'indiquerai, afin d'y achever ce droit qui, dans ce maudit Paris, traîne tant en longueur. Je prétends que tu t'éloignes de cette funeste Capitale, où tu acheverois de perdre tes mœurs, & cela sans y entretenir aucune correspondance directe ni indirecte. Paris est plein de ces filles qui révoltent la jeunesse contre leurs parents; mais je n'aurai point amassé mon bien pour servir de proye à la débauche. Ta brillante Déesse, ta Rosalie, ce soir même je la fais enfermer. Ma plainte est déjà portée, & le sage Magistrat qui veille autant à la conservation des bonnes mœurs qu'à la sureté des Citoyens, sçaura la placer en lieu sûr. Elle sera ma foi claquemurée pour le reste de ses jours.

JENNEVAL, *élevant la voix.*

Et de quel droit, Monsieur, la persécutez-vous? Comment osez-vous attenter à la li-

berté d'une perſonne que vous ne connoiſſez pas. Surprendre un tel ordre à l'aide d'une baſſe calomnie, c'eſt commettre une lâcheté d'autant plus cruelle, qu'on la colore d'un air de juſtice. Gardez-vous d'aller plus loin, car j'oſe ici vous aſſurer ...

M. DUCRONE.

Ah ! tu fais le Don Quichotte. Va, va, tu me remercieras un jour, quand le tems de tes folles amours ſera paſſé. Tu donnerois alors la moitié de ta vie pour racheter la premiere. Crois-moi, abandonnes-la à ſa baſſeſſe ; laiſſes-la retomber dans la miſere d'où ton imbécilité l'a fai t ſortir .... Une vile créature ....

JENNEVAL

Si elle étoit auſſi vile que vous e prétendez, votre injuſtice, votre dureté, la confirmeroient dans le déſeſpoir du vice ; car vous lui donneriez l'affreux droit de haïr, vous, & tous les hommes ... Mais moi, je ne ſerai point aſſez lâche.

M. DUCRONE.

Quoi, tu pouſſes l'extravagance .... J'y mangerai la moitié de mon bien, vois tu, & de ce pas ... Elle ſera enfermée te dis-je, & ſi étroitement ...

JENNEVAL, *éclatant avec fureur.*

Je la défendrai contre tous ... fut-ce con-

tre vous-même . . . Il y va de ma vie . . . Si vous troublez ſon repos, barbare vous m'en répondrez.

M DUCRONE, *levant ſa canne & arrêté par Bonnemer.*

Inſolent !

M. DABELLE.

Jenneval, ſeroit-il poſſible ! . . . . Je ſuis auſſi ſurpris qu'affligé.

BONNEMER.

Eſt-ce là ce que tu m'avois promis? . . . Pour l'amour de moi . . .

JENNEVAL *avec véhémence.*

Abandonnez-moi tous, mais du moins ne me tourmentez plus (*en s'attendriſſant*). Pardonnez ! ah ! ſi mon ame vous étoit développée toute entiere. Non, je ne puis plus diſſimuler. Forcé de feindre un inſtant, mon rôle étoit trop dangereux, & j'ai manqué en effet d'y ſuccomber. Voyez-moi donc tel que je ſuis. J'aime, & c'eſt à celle qu'on outrage, à celle dont on révoque en doute les vertus connues de moi ſeul, que je dois la modération dont j'ai uſée juſqu'ici. Ma raiſon juſtifie tout l'excès de ma tendreſſe. Je remplirai les engagemens chers & ſacrés avoués de mon cœur. Que ne puis-je, dès ce moment même, pour effacer des ſoupçons injurieux,

la conduire aux pieds des Autels. Là, on verroit combien je la refpecte. Elle eft pauvre, dira-t-on, eh oui ; tel eft le gage de fes vertus. Quoi, l'indigence fera regardée du même œil que le crime. Et parce qu'une fille ne vivra point dans l'opulence, elle ceffera d'être honnête ! miférables préjugés, c'eft moi qui le premier vous braverai.

M. DUCRONE.

Si elle étoit vertueufe, fi l'honneur parloit à fon ame, fi elle t'aimoit enfin, elle te rameneroit à des fentimens délicats, elle ne t'auroit point expofé au repentir, au danger, à l'affront qu'entraîne une friponnerie flétriffante ; n'a-t elle pas partagé les fruits de ta baffeffe ... Va, je fçaurai te réduire. Je te ferai connoître comme on fait rentrer un jeune libertin dans le devoir. Tu n'es pas encore où tu crois en être. Suis ton beau chemin ; je te fuivrai à mon tour, non par amour pour toi, mais par refpect pour la mémoire de ton pere. J'empêcherai bien que, conduit par une femme débauchée, tu ne faffe un jour & publiquement le deshonneur de ta famille.

JENNEVAL.

Ah ! fi je me fuis rendu coupable d'une baffeffe que vous me reprochez tant de fois

& avec tant d'amertume, ſçachez que je ne ſuis pas ſeul criminel. Je vous ai pardonné la ſituation extrême où vous m'avez réduit, Pardonnez-moi du moins une faute dont vous êtes la premiere cauſe.

M. DUCRONE.

Moi !

JENNEVAL.

Oui, vous... La loi vous a nommé dépoſitaire de mon bien ; mais avez-vous rempli ſon eſprit & ſon intention ? Vous en avez agi avec moi avec une rigueur inflexible. Vous m'avez refuſé non pas cet abſolu néceſſaire, qui auroit élevé contre vous d'éternelles clameurs, mais vous m'avez ôté les moyens de ſatisfaire à ces autres beſoins, enfans de l'honneur, non moins preſſans & plus chers à une ame noble. C'étoient-là des dépenſes indiſpenſables dans un monde où par état je devois me préſenter honorablement. Mais vous n'avez jamais voulu concevoir cet eſprit du ſiécle qui maîtriſe nos volontés. Que de fois ce cœur fier a été humilié ! Si vous m'euſſiez accordé ce que j'avois droit d'attendre & même d'exiger, je ne ſerois pas aujourd'hui diffamé. Le dernier artiſan, concentré dans le cercle obſcur où le ſort l'avoit placé, étoit cent fois plus heureux que moi, obligé de paroître & forcé de me cacher.

M. DUCRONE.

J'ai donné ce qu'il falloit donner. Si le ſiécle extravague, je ne ſuis point fait pour obéir à ſes caprices. L'eſprit de la loi eſt-il qu'un tuteur favoriſe les débauches de ſon pupile. L'or ſeroit devenu dans tes mains un poiſon dangereux. D'ailleurs ton compte eſt en regle. Au jour de ta majorité on te le préſentera, & en bonne forme. Si tu n'es point content, attaque moi en juſtice; ma réponſe eſt toute prête.

JENNEVAL.

Non ... Je n'attendrai pas des tribunaux ce que votre cœur me refuſe. Si vous ne ſavez pas vous juger vous-même, ce n'eſt point à moi à rougir

M. DUCRONE.

Oublies-tu à qui tu parles?

JENNEVAL.

Je m'en ſouviendrois ſi vous n'étiez pas inhumain. Un oncle qui aime ſon neveu, le plaint, s'il s'égare, & ne l'inſulte pas.

M. DUCRONE.

Puis-je t'inſulter, toi qui ne mérites plus que le mépris ...

BONNEMER *s'avançant, l'œil humide de larmes.*

Cher Ducrône, c'eſt aſſez... Eh! moderez-vous, au nom de l'amitié.

(Pendant ce tems M. Dabelle ſe tait & ſoupire.)

M. DUCRONE.

Que je me modere! Ah le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt point le couroux qui m'agite. C'eſt ſon propre intérêt que je cherche plutôt que le mien... Meſſieurs, dans tout ce qui ſera honnête, juſte, raiſonnable, il me verra toujours prêt à le ſeconder, & quoiqu'il en diſe, à prévenir même ſes déſirs; mais auſſi qu'il voye en moi, s'il réſiſte au devoir, une fermeté que rien ne pourra vaincre... Nous verrons; ſi demain, à l'heure où je vous parle, il n'eſt pas à vingt lieues d'ici; je fais ſerment...

JENNEVAL, *avec fierté.*

Épargnez-vous d'inutiles menaces. Je ne recevrai plus de loix que de ce cœur qu'on voudroit anéantir & qui ſe ſent aſſez grand pour prendre une juſte confiance en lui-même. Je ſerai libre, indépendant, maître de diſpoſer de ma perſonne. Pourquoi vous inquiéter ſi fort à tourmenter ma vie? Si vous renoncez à me faire du bien, du moins ne me rendez pas plus malheureux.

Seriez-vous plus jaloux de votre autorité que de mon bonheur ?

M. DUCRONE.

Je le voulois, ingrat, ce bonheur que tu rejettes ; mais tu braves une bonté qui tient trop à la foibleſſe. Tu m'as trop manqué pour que je te pardonne jamais. Si tu m'avois obéï, j'aurois pu oublier encore le paſſé, mais tout eſt dit... Vois juſqu'où alloient mes bontés pour toi. J'avois mis en réſerve une ſomme de cent mille livres pour t'acheter une charge, dès que ton droit ſeroit achevé ; mais Dieu m'en garde. Cet argent eſt à moi, & je ſaurai en jouir. Voici une nouvelle création de rentes viagères qui vient fort à propos pour te punir & doubler mon revenu. Eh ! quoi, je m'en priverois, pour qui, s'il vous plaît ? Pour un libertin, avide, intéreſſé, pour un neveu ingrat, dénaturé, dont les vœux ſecrets me pouſſent dans le cercueil, & qui n'attend que l'inſtant de ma mort pour venir avec ſon abominable créature rire & danſer ſur ma tombe !

JENNEVAL.

Ces vils ſentimens que vous me prêtez, vous ſeul avez pu les concevoir. Gardez votre bien, & faites-en l'uſage qu'il vous plaira. Je ne demande point qu'on ſoit généreux à

mon égard, je désirerois seulement qu'on fut juste.

M. DUCRONE.

Je le ferai enfin en te deshéritant... Tu as trop mérité mon indignation.

M. DABELLE, *à Ducrône, d'un ton noble & pathétique.*

Ah, cher oncle, n'écoutez pas ce premier instant de chaleur. Il vous laissera reprendre les mêmes sentimens qui vous ont toujous animé. Je suis pere , ie connois le plaisir d'avoir un bien être pour l'assurer en paix à ses descendans. Cependant croyez que si je n'avois pas ma fille & que j'eusse plusieurs héritiers, jamais je ne trouverois de prétextes pour en priver aucun de son droit de succession. Ce droit est inaliénable & sacré; car, ce n'est point en les privant de notre héritage, que nous les rendrons plus honnêtes gens. Toute action qui n'a pas un but utile est bien prête d'être blamable. Si l'état autorise la rupture des liens les plus étroits, laissons les cœurs insensibles céder à cette amorce fatale. Le vrai citoyen n'est pas un être solitaire. Gardons-nous surtout de réserver pour ce moment où nous paroîtront devant l'Être suprême tout ce qui pourroit ressembler à la haine ou à la ven-

geance ... De grace laiſſez-moi être médiateur en cette affaire. Concluons un nouveau traité. Relâchés un peu de cette ſévérité extrême ... Jenneval eſt ſenſible, & ce caractere précieux doit être ménagé.

M. DUCRONE, *en ôtant ſon chapeau.*

Encore un coup, Mr, ce n'eſt point votre neveu. Je ne conſulte jamais que moi, & je ſais très-bien ce que je fais. Permettez donc que je ne change rien à mes premieres diſpoſitions ; ce ſeroit avoir une tendreſſe ridicule que de la conſerver à un neveu rébelle qui fait ma honte & ma douleur ... Cependant pour me diſculper de toute animoſité ; je veux bien lui laiſſer encore le choix. Soyez donc ici témoin de mes dernieres bontés. (*à Jenneval.*) Allons, réſous-toi à partir ſur le champ, ou ſi tu balances, tiens ... prends-garde ... Tu t'aſſures de mon inimitié éternelle.

JENNEVAL, *d'un ton tranquille.*

Faites tomber les traits de votre vengeance ſur l'objet infortuné à qui j'ai attaché le bonheur de ma vie, vous le pouvez, Monſieur ; mais il m'eſt impoſſible de me ſéparer d'elle... Je vous en dirois davantage, mais vous me traitez trop deſpotiquement pour obtenir une confidence que je refuſe-

rois peut-être à un ami. Laiſſez-moi à moi-même, à la malheureuſe deſtinée qui m'attend ; aſſez de tourmens me ſont réſervés. (*en regardant M. Dabelle avec douleur & tendreſſe.*) Si j'avois pu me rendre, je me ſerois déjà rendu.

M. DUCRONE, *avec colere.*

Tu me réſiſtes, eh bien, il n'y a plus de retour ; j'en jure par l'honneur que tu as trahi. Je rougis d'avoir eu tant d'indulgence pour toi. Je t'avois mal connu, & je me repens même d'avoir veillé ſi tendrement ſur tes premieres années. Il vaudroit mieux pour toi que tu fuſſes mort au berceau. Si ton pere vivoit, tu le ferois expirer de chagrin. Va, je vois d'un œil ſec tes déportemens ; j'étois trop bon de m'échauffer pour tes intérêts. Péris, puiſque tu veux périr. Avance dans la carriere du libertinage & du vice. Tu en recueilleras les triſtes fruits. Tous les maux qu'ils enfantent, réunis bientôt ſur ta tête, vengeront mon autorité outragée, & mes leçons miſes en oubli... Je te défends de me nommer jamais ton parent. Pour moi... je n'ai plus de neveu.

(*Il ſort.*)

JENNEVAL, *avec vivacité.*

Et moi, je n'ai jamais eu d'oncle.

SCÈNE IV.

M. DABELLE, JENNEVAL, BONNEMER.

M. DABELLE.

ABJUREZ ces dernieres paroles, jeune-homme infortuné. Il vous reſtera, croyez-moi. Tout inexorable qu'il eſt, vous devez le reſpecter. Sa rigueur tient à ſon caractère. C'eſt l'emportement de la vertu, & peut-être même celui de la tendreſſe. S'il vous aimoit moins, il n'auroit pas pouſſé les choſes à l'extrême.

JENNEVAL.

Monſieur, je connois votre ame... Je vous aime ... Je vous reſpecte ... Je donnerois mon ſang pour vous; ſi j'avois pu me moderer, je l'euſſe fait; ce que je dois à vos ſoins ... Plaignez-moi; ne condamnez point un penchant invincible... Ah! Il fut un tems... N'en parlons plus. Si quelqu'un avoit pu m'aider à vaincre, c'étoit vous ſans doute...

M. DABELLE, *en le ſerrant dans ſes bras.*

Calmez-vous ... (*montrant Bonnemer.*) Remettez-

Remettez vous entre les bras de cet ami... Ouvrez-lui votre cœur. Eſt-il quelque bleſſure que l'amitié n'adouciſſe ! je vous plains, mais du moins que l'orage des paſſions ne vous faſſe point oublier les devoirs les plus ſacrés. Ils doivent l'emporter dans une ame bien née, & l'emporter ſur tout.

(Il ſort. Jenneval demeure immobile & penſif.)

SCÈNE V.

JENNEVAL, BONNEMER.

BONNEMER.

AH ! ſi tu pouvois renoncer à cette funeſte paſſion ! ſi tu voulois combattre pour l'amour de nous. Si par un ſacrifice héroïque & généreux... C'eſt-là être homme que de remporter la victoire... Je t'afflige, pardonne...

JENNEVAL.

Cher Bonnemer, je mérite la pitié des ames ſenſibles & indulgentes, la compaſſion que l'on a pour les malheureux.

BONNEMER.

Et les inſenſés !

JENNEVAL.

Eh ! j'en ſuis plus à plaindre. L'indulgence

alors devient justice. Laisse-moi, je crains plus de céder à tes larmes que je n'ai de douleur d'y résister. On menace la liberté de Rosalie ; je vole ... Que de coups réunis sur ce cœur sensible ! & que je me sens oppressé !.. Ciel, voici le dernier, Lucile !..

SCÈNE VI.

LUCILE, JENNEVAL, BONNEMER.

LUCILE, *avec une verité noble.*

NON, Monsieur, vous ne sortirez point. Souffrez que je vous représente ce que l'amitié me dicte en ce moment. Quoi ! vous en coûteroit-il donc tant pour vous soumettre à un oncle que vous devez connoître dès votre enfance. Ne pouvez-vous céder à mon pere, à votre ami ... Moi-même je me trouve forcée de me joindre à eux ... Je viens de le rencontrer. Je lui ai dit tout ce que mon cœur a pu m'inspirer. Je l'ai vu ébranlé : peut-être seroit-il encore tems de le fléchir ... Vous ne répondez rien ... M'envierez-vous la part que je prends à vos douleurs ?..

JENNEVAL.

Mademoiselle, il ne manquoit aux tours

mens que j'endure que de vous y voir ſenſible. Quoi ! vous daignez vous intéreſſer aux deſtins d'un homme qui ne mérite plus vos regards. Je ſuis trop indigne de votre pitié. Je fuis... Déſeſperé, emportant dans mon cœur le repentir de n'oſer lever les yeux devant vous ; permettez que je cache ma honte, ma douleur ... & mes regrets.

BONNEMER, *courant après Jenneval.*

Jenneval !

JENNEVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Eh ! que veux-tu encore de moi, lorſque j'ai pu forcer mon ame juſqu'à lui réſiſter ?

SCÈNE VII.

LUCILE, BONNEMER.

LUCILE, *avec feu.*

NE l'abandonnez point. Sa raiſon eſt troublée. Suivez ſes pas. Ramenez-le malgré lui. Il faut pour le ſauver, mettre tout en uſage. Je ne puis voir qu'un jeune homme qui ſembloit né pour le bien ; qui, le jour d'hier, jouiſſoit encore de l'eſtime générale, ſoit ſur le point de perdre & ſes mœurs &

cette même estime qui lui assuroit la mienne... Si... Je ne puis achever.

BONNEMER.

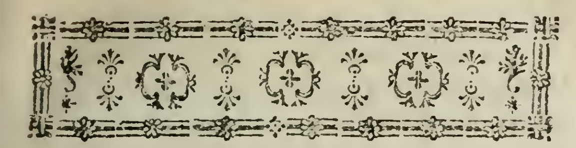
Ah ! si mon zele avoit besoin d'être excité, votre généreuse pitié m'enflammeroit d'un feu nouveau. Je ne le quitterai point, & dut ma présence le fatiguer, il entendra toujours la voix attendrissante & sévere de son ami.

SCÈNE VIII.

LUCILE, *seule.*

IL se perd d'amour pour une autre, & je peux encore y être sensible ! Trop cher Jenneval ! si du moins les peines qui me consument pouvoient te rendre le repos ; mais non, ta vie est aussi agitée que la mienne.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

Le théâtre repréſente une chambre où il n'y a que les quatre murailles, & quelques chaiſes. Un homme apporte un coffre & le dépoſe. Roſalie arrive précipitamment & en déſordre. La nuit commence & ce triſte ſéjour n'eſt éclairé que d'une lumiere ſombre.

SCÈNE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

QUOI toujours pourſuivie par la fureur des hommes ! (*Regardant le coffre.*) Voilà donc tout ce qu'on a pu ſauver ! O vengeance ! Donnons quelque eſſor à ce feu terrible qui fermente dans mon ſein... Un inſtant plus tard où ſerois-je ? Dans une horrible priſon.... Je vous reconnois lâches

perſécuteurs ; vous écraſez le foible ſans pitié, vous êtes auſſi cruels que vous pouvez l'être, mais vous n'y aurez rien gagné ; votre deſpotiſme aura pour vous des ſuites funeſtes. Je ſurpaſſerai vos fureurs... Tremblés ! (*A Juſtine.*) Penſes-tu que nous ſoyons en ſureté dans ce miſérable lieu, car il ſemble depuis un tems que les murs ſoient devenus tranſparens. Un bras infatigable conduit de tout côté une armée d'argus, & il n'y a plus d'azile contre cet œil vigilant & terrible.

JUSTINE.

Soyez ſans crainte... Dès que nous ſommes cachées ici Brigard répond...

ROSALIE, *avec une fureur impatiente.*

Va-t-il venir ?

JUSTINE

Il ne doit pas tarder. Il nous a averties à tems & ſans ſes ſoins...

ROSALIE.

Ah ! ſur qui doit retomber tout le poids des tourmens que j'endure ! .. Je me ſens là un beſoin de vengeance : hate-toi moment qui dois le ſatisfaire... Le ciel eſt de fer pour moi, les hommes ſont acharnés à ma ruine... Eh bien, tyrans de mon exiſtence, avez-

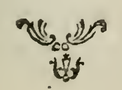
vous quelques fléaux en reserve, lancés tous vos traits, je brave votre double colere. Je pousserai jusqu'au bout ma destinée ; favorable ou terrible, il est tems qu'elle se décide.

JUSTINE.

Tout n'est pas désespéré...

ROSALIE.

Je ne veux rien entendre te dis-je... (*à voix basse tandis que Justine est dans le fond.*) L'abime m'environne ; j'y tombe ou j'y précipite mon ennemi. Je l'épargnois, ma cruauté devient justice. Balançons le pouvoir de l'homme injuste. O nuit epaissis tes voiles ! O vengeance active & ténébreuse, toi qui veilles & qui frappes dans l'ombre, cache ton poignard jusqu'au moment où je l'aye appuyé sur le cœur de ma victime ; qu'elle tombe, & que mon destin l'emporte... (*à Justine.*) Va voir si quelqu'un paroit.



SCÈNE II.

ROSALIE, *seule.*

ME faudroit-il abandonner cette Capitale le seul endroit sur la terre où je puisse marcher tête levée & rencontrer le bonheur que tant d'autres possedent ? Ah ! si je ne trouve aucune ressource ici, il n'en est plus pour moi dans l'Univers... Détestable vieillard, c'est toi qui es venu rompre le plan heureux que j'avois formé ; je peux t'anéantir, mais je n'ai rien fait si ton neveu n'est le premier complice. Jenneval me reste & mon ame entiere n'a point passé dans la sienne, & je ne lui ai pas inspiré ma rage ! Qu'est devenu mon génie ? Mais sa vertu... Sa vertu doit céder à mon ascendant... Il est foible... Il a commencé par le vol, il finira par le meurtre... Son ame est dans mes mains... enyvrons-le d'amour, qu'il en soit furieux, qu'égaré par mes séductions il vole à ma voix, percer le sein que j'abhorre & que tout sanglant il se rejette dans les bras qui doivent appaiser le cri de ses remords.

SCÈNE III.

ROSALIE, BRIGARD.

ROSALIE.

OU eſt Jenneval? L'as-tu trouvé? viendra-t-il?

BRIGARD.

Oui; j'ai fait d'avantage; j'ai obſervé tous ſes pas. J'ai eſpionné enſuite l'oncle (c'eſt mon ancien métier.) Il va ſecrettement ſouper au marais chez un homme qui fait ſes affaires, & qui s'eſt chargé de lui trouver à placer ſon argent à fond perdu, mais le plus avantageuſement poſſible: d'ailleurs ce vieillard, qui ne ménage rien contre nous, a été imprudent. Il a bleſſé le cœur de ſon neveu. Je l'ai rencontré dans la premiere chaleur de ſon reſſentiment; il etoit furieux, il m'a tout confié. Je lui ai dit que je préviendrois les coups que cette tête opiniâtre vouloit nous porter, que je te mettrois à couvert de ſes pourſuites. Il m'a embraſſé, il m'a appellé ſon protecteur, ſon ami. Tu dieu! Placer ſon bien à fond perdu! Si cette ſucceſſion ne tombe à ſon neveu, adieu nos eſpérances, mais j'ai cette affaire trop

à cœur pour l'abandonner. Avec ſa petite épée d'argent maſſif qu'il porte à la vieille mode, il a tout l'air d'un de ces tapageurs du tems paſſé. O ſi je lui ſuſcitois une querelle d'Allemand. Il eſt vif, colere ; il tireroit l'épée, & moi, (*il pouſſe une boite*) & moi, jadis prévôt de ſalle, je ne tarderois pas à le coucher ſur le carreau. Qu'il ſeroit bien là ! C'eſt un inſecte qui veut mordre & qu'il faut écraſer.

ROSALIE.

Cours & m'amene Jenneval ; il faut que je ſois ſure de lui, tu m'entends. S'il ſe livre à moi, comme je n'en doute point... Frappe... Ses coups ſuivront les tiens ? Il eſt furieux, dis-tu... Sois attentif à tous ſes mouvemens, aux miens... Lorſque nous ſerons enſemble, entre à propos, ſors de même... Tu interpreteras mon geſte & juſqu'à mon ſilence... mais après ſonge à tout ; & mets à profit les inſtants ; que la prudence s'uniſſe à l'audace...

BRIGARD.

A qui dis-tu cela ? Je dérouterai tous les limiers de la Police ; je connois toute leur allure. J'ai quatre recoins ténébreux dans cette grande ville où je défie... Puis un homme mort ne parle point... C'eſt un fait...

ROSALIE, *avec intrépidité.*

Tu perds le tems en paroles. Je devrois à cette heure même recevoir la nouvelle de ſon trépas... L'attente me conſume & je ne vis plus...

SCÈNE IV.

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE, *accourant.*

MADEMOISELLE, Jenneval monte...

ROSALIE, *à Brigard.*

Ne perds pas un ſeul de mes regards...

(Brigard fait un ſigne d'aprobation & ſort. Roſalie ſe jette ſur une chaiſe le mouchoir ſur les yeux, uu bras en l'air & paroit plongée dans le plus grand déſeſpoir.)



SCÈNE V.

ROSALIE, JENNEVAL.

JENNEVAL, *appercevant Rosalie en pleurs.*

O Ciel ! Voilà donc les tourmens que je te cause ! A toi !.. Ah ! je mourrai de ta douleur, si ce n'est de la mienne... Adorable Rosalie, pardonne. Ne me vois pas en coupable. J'ai souffert plus que toi... Rassure mon cœur déchiré... Dis que tu ne rejettes pas sur moi l'indigne traitement où mon malheureux sort t'a exposée ; dis que rien ne peut altérer ton amour, cet amour précieux qui fait aujourd'hui mon unique espoir... Non, ce n'est qu'à tes genoux que je rencontre encore quelque ombre de bonheur.

ROSALIE.

Il n'en est plus pour moi, Jenneval ; l'indigence n'est rien, mais l'infamie dont on a voulu me couvrir, le mépris... L'éclat scandaleux des insultes qu'on m'a faites m'humilie & me déchire le cœur... Heureuse avant que de vous connoître, je regarde le premier jour où je vous ai vu comme la funeste époque du malheur de ma vie...

Que venez-vous chercher encore ici ?.. Il faut nous ſéparer ... Laiſſez-moi à mon ſort ... Tout horrible qu'il eſt, je crains que vous ne l'agraviez encore ... Ne nous revoyons jamais ; je n'ai rien à vous dire de plus.

JENNEVAL.

Jamais ! Quel mot ! L'as-tu pu prononcer ?

ROSALIE.

Oui, je vais fuir loin de vous. Mes yeux noyés dans les pleurs, ne vous verront plus que quelques inſtans. Je voudrois dompter ces indignes larmes ... Puiſſiez-vous m'oublier !

JENNEVAL.

Non, chere & tendre amie. Non, je n'écoute point l'injuſte accent de votre douleur. Vous n'acheverez point de me déſeſpérer. C'eſt de vous ſeule que mon cœur ſe promet quelque ſoulagement. C'eſt à vous qu'il vient s'abandonner tout entier. Ne me préſentez point l'image de vos maux, ils ſont gravés dans mon ame en traits ineffaçables ; mais lorſqu'un même coup nous frappe tous deux, ne ſongerons-nous qu'à nous affliger au lieu de nous ſecourir mutuellement ... Je ſuis la premiere cauſe du malheur qui t'opprime ; mais quand mon

cœur l'avoue, le tient, chere Rosalie, qui doit compâtir à mes maux, le tien, ne plaide-t il point en ma faveur contre toi-même? Tout ce que tu endures est présent à mon ame, mais ce que je souffre tu l'ignores... Non, tu ne le sauras jamais.

ROSALIE, *en sanglottant.*

Qu'ai-je fait à cet homme barbare pour me poursuivre? De quel droit attente-t-il à ma liberté & à mon repos? Que d'outrages il m'a faits! Il m'a traitée comme la plus vile créature; & Jenneval, vous savez si je méritois cet affreux traitement... C'en est fait, ne me revoyez plus; n'exigez plus que je vous revoye. L'état horrible où il m'a réduite ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte.

JENNEVAL.

Que me dis-tu? Toi mourir, toi!.. Au nom de ma tendresse ne te laisse point accabler... Calme-toi... Je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.

ROSALIE.

Je te l'avoue, j'aurai plutôt le courage de mourir que celui de languir dans l'opprobre. L'opprobre est un poison lent qui tue une ame sensible, & la mienne l'est mille fois plus que tu ne l'imagines. Quelle

amertume répandue ſur tes jours & ſur les miens ! Ah ! ſi je ne puis me relever, réſous-toi à me perdre. J'y ſuis décidée. Si tu ne m'aimois pas, je ne vivrois déjà plus.

JENNEVAL, *en ſe frappant les mains.*

Malheureux que je ſuis ! Ah Roſalie, au nom de l'amour, ſauve-moi du déſeſpoir. Quoi, j'entendrois mon cœur me crier, c'eſt toi qui es ſon aſſaſſin ! elle meurt pour t'avoir aimé. C'eſt ta main qui la pouſſe au tombeau. Ah, périſſe plutôt tout ce qui n'eſt pas toi...

ROSALIE.

Il n'y a qu'un ſeul homme acharné à nous perdre ; & je n'ai point trouvé un défenſeur qui ſoutint ma cauſe avec la même fermeté que celui-ci met dans ſa perſécution.

JENNEVAL.

Tu n'es pas la ſeule victime de ſa fureur. Il m'a maudit, desherité ; va, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à lui... J'aurois dû peut-être... Mais cet homme eſt mon oncle.

ROSALIE.

Dis plutôt ton bourreau. C'eſt lui qui a toujours empoiſonné ta vie d'un fiel amer. Vois quelle eſt ſa violence. Combien elle eſt

terrible, inexorable. Tu m'aimes, c'eſt aſſez, je deviens l'objet de ſa haine. Il me calomnie, il ſouleve contre moi une force aveugle, & je ſerai ſacrifiée ; car l'innocente foibleſſe l'eſt toujours ; mais mon cœur ſaignera encore plus de tes bleſſures que des miennes. Sous un tel tyran, cher Jenneval, quel avenir t'eſt réſervé !

JENNEVAL.

Mon deſtin eſt horrible ; mais il ne doit pas toujours durer.

ROSALIE.

Tant qu'il vivra, n'en attend point un autre.

JENNEVAL.

J'implorerai le ſecours des loix pour diſpoſer à mon gré de ma liberté & de ma fortune. Je ne parle point de te défendre, de t'arracher à tes vils perſécuteurs. De pareils ſermens offenſeroient l'amour & toi. Je ſerai libre, te dis-je, & malgré tous ceux qui pourroient s'y oppoſer.

ROSALIE.

Cher Jenneval, quand on a recours aux loix, ces ſimulacres inſenſibles, l'iſſue eſt bien douteuſe, & par quel labyrinthe long, difficultueux, pénible, te faudra-t-il paſ-

ſer ? On t'a ravi ton bien : eſt-ce dans le deſſein de te le reſtituer ? On t'aura ôté juſqu'aux moyens de produire tes premieres demandes. Eſt-ce un vain tribunal qui donnera quelque force à tes foibles droits.

JENNEVAL, *après un moment de ſilence*

A quoi m'a-t-il réduit cet homme infléxible ? J'aurois pu l'aimer malgré ſes rigueurs & je ſens trop combien ma haine de moment en moment s'allume contre lui. Me préſerve le ciel de hâter ſon trépas par mes vœux ; mais ſi la mort deſcendoit ſur ſa tête... il fut injuſte, il fut dur & barbare, je porte un cœur vrai, je ne ſais point feindre ; s'il mouroit, non, je ne répandrois point des larmes ſur ſa tombe. (*en s'attendriſſant.*) Cependant autrefois j'ai vu des momens où j'aurois donné tout mon ſang pour lui.

ROSALIE.

S'il n'étoit plus, dis Jenneval, quel changement de fortune !



SCÈNE VI.

ROSALIE, JENNEVAL; BRIGARD.

BRIGARD, *dans le fond du Théatre à part.*

ALLONS, il eſt tems ; jouons notre rôle. (*Haut.*) Votre très-humble M. Jenneval. Toujours prêt à vous ſervir, entendez-vous. Diſpoſez de moi ; vous le ſavez, je ſuis tout à vous.

JENNEVAL, *avec exclamation.*

Ah ! voilà celui à qui je dois plus que je ne puis exprimer. Sans lui, ſans ſes avis, ſans ſes ſoins généreux, chere Roſalie, je ne jouirois pas en ce moment du bonheur de te revoir... A qui demander, où te trouver?..

ROSALIE.

Il a fait plus, il m'a indiqué cet azile ſecret & caché. Il a oppoſé ce rempart à l'ardente fureur de nos ennemis. Sans lui je gémirois dans la profondeur des cachots, en proie au déſeſpoir, mourante... Tu lui dois tout.

BRIGARD, *en regardant derriere lui.*

Ah, le péril n'eſt point encore paſſé.

JENNEVAL, *troublé.*

Comment ?

BRIGARD.

Ah, Monſieur ; on agit bien indignement envers vous, je ſuis accouru pour vous prévenir. Tout nous menace ; ce vieil oncle qui veut vous enlever Roſalie pour jamais, a obtenu de nouveaux ordres. Des eſpions ſont répandus de tous côtés, & je tremble pour demain.

JENNEVAL, *ſaiſiſſant Roſalie par le bras, & la main ſur ſon épée.*

Ah, le premier qui oſera contre elle ... Quel que ſoit le nombre, ce fer ... Ou du moins j'expirerai en embraſſant tes genoux !

ROSALIE.

Je ne doute point de ton courage ; mais vois combien il feroit inutile. Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Eſt-ce là le ſeul parti que l'amour te dicte pour ſauver une infortunée que tu as expoſée au plus cruel affront ? Toi ſeul connois mon innocence ; mais les autres ſéduits ou trompés, me traiteront avec ignominie. Le deshonneur & la mort feront le prix de ma fidélité.

JENNEVAL.

Quelle affreuſe idée ! comme elle boule-

verſe mon ame ! je vois couler tes pleurs ... Ah, tu m'épargnes encore, tu ne me parles pas de cette indigence qui te preſſe & t'environne. Ce barbare qui ſe dit mon oncle, m'a ôté l'eſpoir de te préſenter la moitié de ma fortune. Ciel ! inſpire-moi ce que je dois tenter ...

ROSALIE, *en s'aſſeyant & ſe couvrant les yeux d'un mouchoir.*

Ah, penſe pour moi, car le trouble qui m'agite m'ôte la faculté de penſer.

(*Jenneval ſe promene à grands pas.*)

BRIGARD, *ſur le devant de la Scène, & comme dans un monologue.*

Maudit vieillard ! ſi tu pouvois nous faire la grace de décéder ſubitement, nous te pardonnerions tout le reſte... Le ſang me bout dans les veines. Il jouit de vos biens tandis qu'il vous brave & qu'il vous inſulte. C'eſt une choſe inouie que cette injuſtice-là... La nuit eſt commencée... S'il ſe rencontroit ce ſoir devant moi, je crois que l'indignation m'emporteroit ... (*Ici Jenneval le regarde.*) (*en adouciſſant ſa voix.*) Vous ne ſavez pas tout, Monſieur ; ce vieillard importun qui ne reſpire que pour votre ruine, à cette heure même fait dreſſer un contrat de rente viagere, où il comprend

tous ses biens, afin de vous ravir un héritage qui vous est si légitimement dû...

JENNEVAL.

Oncle cruel ! Vous pousseriez jusques-là votre vengeance... Je ne l'aurois jamais cru.

BRIGARD.

Hélas ! il n'est que trop vrai. Mon zéle pour vous m'a fait découvrir l'impossible. Il soupe ce soir au marais, chez l'homme chargé de conduire secrettement cette affaire. Si vous en doutez encore, suivez-moi ce soir vers les onze heures au détour de la fontaine..

JENNEVAL, *avec fierté.*

Eh, qu'il garde ses biens, ces biens vils que je méprise, & auxquels il me croit si fort attaché, pourvu que tu me restes, chere Rosalie. Je ne les desirois que pour toi. Mais tu dédaigneras comme moi ces richesses : prends mon courage. L'adversité m'a rendu fort, imite-moi. Nous irons, s'il le faut, vivre dans un désert, pour y jouir de nous mêmes. Je me sens secrettement flatté de n'espérer plus rien de lui. Ses biens me deviennent odieux comme sa personne. Mes amis ! qu'on ne prononce plus son nom devant moi. Il viendroit, soumis & suppliant,

pour réparer ſes torts, que je ne lui pardonnerois pas. Il m'a trop fait ſouffrir en faiſant couler tes larmes. Pardonne, daigne encore m'aimer, me revoir. J'oublierai juſqu'au nom de cet oncle inhumain. Eh, que peut-il pour mon bonheur ?

ROSALIE, *ſoulevant ſon mouchoir, & d'un ton froid.*

Il peut mourir... (*puis elle ſe couvre le viſage comme abandonnée à une douleur muette.*)

BRIGARD.

Demain, Monſieur, demain (j'en frémis d'avance) mais je vois que vous ſerez tous deux ſacrifiés. Le pouvoir, le terrible pouvoir eſt entre ſes mains. Comment prévenir... Il faudroit de ces coups déſeſpérés. Ah, ſi par un acte de vigueur je pouvois...

ROSALIE.

Non, non, qu'il me laiſſe périr en conſentant à tout, en m'abandonnant...

JENNEVAL.

Qu'oſes-tu dire ?

ROSALIE.

Que tu n'as pas une ame aſſez forte, aſſez décidée, & que ton irréſolution enchaîne après toi le malheur.

JENNEVAL.

Eh quoi donc décider ? Ose résoudre. Dans ces extrémités quel parti dois-je prendre?..

ROSALIE, *en se levant.*

T'abandonner entierement à moi, jurer de ne pas rejetter le moyen que je vais t'offrir ; c'est le seul qui nous reste...

JENNEVAL, *avec emportement.*

Je te le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré... Mon ame souffre dans la tienne, je ne veux plus voir tes douleurs... Prononce... Le regard des hommes n'est plus rien pour moi. Je ne vis plus que pour te servir...

(Rosalie, en se détournant pendant ce morceau, a fait à Brigard un geste homicide, signal terrible du meurtre. Brigard a répondu à ce signal affreux, & est sorti. Tout ceci a du s'exécuter dans un instant.)



SCÈNE VII.

ROSALIE, JENNEVAL.

ROSALIE *s'avance, & ſaiſit la main de Jenneval.*

JENNEVAL, m'aimes-tu ?

JENNEVAL.

Quel langage ; ô ciel !

ROSALIE, *en ſouriant, avec une joie cruelle.*

Eh bien, cette nuit même n'achevera point ſon cours ſans amener le terme de notre adverſité. La fortune, tu le ſais, ne tient ſouvent qu'à un moment de courage...

JENNEVAL.

Quoi ! ſeroit-il poſſible ! Que vois-je? Tous tes traits ſont changés. Quelle joie extraordinaire brille ſur ton viſage ! .. Tu pourrois entrevoir ...

ROSALIE.

Va ; tout eſt vû.

JENNEVAL.

Tu eſperes ?..

ROSALIE, *du ton le plus tendre.*

Tous nos malheurs vont finir ; viens eſſuyer

essuyer mes larmes. Viens rendre la paix à mon cœur. Viens me dire que tu m'aimes, afin que je perde toute idée de me donner la mort. Jenneval, répéte-moi que ma volonté sera l'arbitre de tes destins.

JENNEVAL, *avec impatience.*

Rosalie, méconnois-tu ton amant?

ROSALIE, *en le serrant contre son sein.*

Tu l'es, mon cher Jenneval; c'en est fait... Tu deviens en ce moment la plus chere moitié de moi-même... Va, ma tendresse sera désormais sans bornes. Ecoute ce cœur qui t'est si bien connu, qui se livre à toi sans réserve. Ton amante à cette heure brule de plus de feux que tu n'en eus jamais pour elle. Elle te préfereroit aux mortels les plus opulents. Elle te choisiroit dans le monde entier pour ne suivre, ne voir, n'adorer que toi; enfin elle va te donner la plus grande preuve de son amour, en osant tout entreprendre pour que rien ne nous sépare.

JENNEVAL, *ému.*

Prends garde, chere Rosalie; je n'ai point assez de force pour supporter des marques si vives de ton amour... Modere une joie trop précipitée... Tu t'abuses peut-être...

Je t'idolâtre, je ſuis le plus heureux des hommes ... mais ... explique-moi enfin ... je dois ſavoir ...

ROSALIE.

Ingrat ! j'aurois voulu que tu l'euſſes deviné. Écoute, la haine ne proſcrit-elle perſonne dans ton ame ? Sens-tu cette fureur ardente qui conſume la mienne ? Ta Roſalie ne vit-elle plus en toi ? Ne t'inſpire-t-elle pas ſon projet ? .. Il eſt terrible, mais ſi tu la cheris, tu ſais ou plutôt tu ſens, ce que demande une femme outragée ...

JENNEVAL.

Arrête. Ne ſens-tu pas toi-même combien tu me fais ſouffrir ... Je tremble ... Eh ! que veux-tu ?

ROSALIE.

Ton bonheur & le mien. Voici l'inſtant de me prouver que tu m'aimes. La rage de cette ame de fer, de cet odieux tyran qui ſe dit ton oncle, vient d'allumer ma juſte vengeance. Il nous pourſuit ... Si je ne l'arrête, nous périſſons ... C'eſt ſa mort que je te demande.

JENNEVAL.

Sa mort !

ROSALIE.

Crains de balancer.

JENNEVAL.

Le frere de mon pere ! Dieu !

ROSALIE.

Lui ! ce deſpote farouche.

JENNEVAL.

Tout mon être frémit ; cruelle ; qu'oſes-tu prononcer ? Demande ma vie, c'eſt l'unique choſe qui me reſte à te ſacrifier. (*changeant rapidement de ton.*) Ah ! l'infortune t'égare & te fait oublier ... Non, ce n'eſt pas toi qui parle ... Dis-moi, quel noir démon trouble ton ame ?

ROSALIE.

Homme foible & lâche, qui ne fais rien oſer pour ton propre bonheur ! demain tu rendras grace au coup hardi qui nous aura délivrés. Demain, nous n'aurons plus rien à craindre ; tu feras libre, riche, & maître de ta Roſalie.

JENNEVAL.

De quelle horreur es-tu poſſédée ? J'en atteſte ici le ciel ... Je n'acheterois pas même un trône au prix du ſang de ce vieillard.

ROSALIE.

Qu'as-tu tant à frémir ? Eſt-ce la vie que

tu lui raviras ? Ce ſont à peine quelques jours fragiles & languiſſans ? Leur flambeau pâlit, acheve de l'éteindre. Seroit-ce un vain titre d'oncle qui retiendroit ton bras. Va, les chimériques liens du ſang ſont trop équivoques pour en impoſer. Ceux qui nous aiment & qui nous ſont du bien, voilà nos parens ; mais celui qui ſe rend notre perſécuteur, qui nous hait ; cet homme, quel qu'il ſoit, n'eſt plus qu'un mortel ennemi que la nature elle-même nous enſeigne à détruire.

JENNEVAL.

Eh ! quel droit ai-je ſur ſes jours ? .. Le vil aſſaſſin frappe dans l'ombre, mais depuis quand prétend-il juſtifier au grand jour, ſa lâche & obſcure fureur ?.. Roſalie ! comment ton ame eſt-elle devenue ſanguinaire ? .. Ah ! reprends, reprends cette douce ſenſibilité qui honore ton ſexe, & qui faiſoit tous tes charmes. Autrefois tu m'as montré des vertus, ne les démens pas. Reviens, reviens à toi-même, & tu déſavoueras bientôt un langage ſi contraire à ton cœur & au mien.

ROSALIE.

Eh bien, fais-lui grace, pour qu'il me tue ; attends que ce monſtre, que tu épargnes,

m'ait arrachée d'ici pour me plonger vivante dans les cachots. Déteſte ton amante, & chéris ſon tyran féroce... Si tu n'as pas le courage de prévenir ſes coups, ſoulage-moi avec ton épée... Tu ſeras moins cruel.

(Elle ſe jette ſur l'épée de Jenneval.)

JENNEVAL, *la repouſſant.*

Malheureuſe ! ô ciel !

ROSALIE, *dans l'attitude du déſeſpoir.*

La mort n'eſt qu'un inſtant. L'indigence & l'opprobre ſont éternels. Accorde-moi ſa mort, ou tremble... Je me perce à ta vue.

JENNEVAL.

Tu veux mourir. Meurs du moins innocente... Dans quel égarement te jette un déſeſpoir que ma douleur partage ! Roſalie ! Eſt-ce là ce que tu m'avois fait eſpérer ? Quoi, tu connois l'amour, & tu peux être barbare !

ROSALIE.

Qui de nous deux l'eſt davantage ?.. Tu pleureras ma mort, puiſque tu chéris ſa vie aux dépens de la mienne.

JENNEVAL.

Tu m'aſſaſſine à coups redoublés... Ta rage ſemble paſſer dans mon cœur. Laiſſe-

moi respirer ... Je ne me connois plus ... Le désordre de mon ame ... Je ne sais ce que je hazarderois dans ces momens, pour te sauver de l'affreux état où je te vois.

ROSALIE, *d'un ton suppliant.*

Rends-moi ce jour que la tyrannie veut m'ôter & ma vie entiere, je la consacre à jamais sous tes loix. Vole, cher Jenneval, la nuit & la mort obscurciront tous les objets. Les ténebres sont d'insensibles témoins. Elles enseveliront cet événement dans une ombre éternelle. Rien ne transpire de la nuit des tombeaux, & leurs secrets périssent avec ce qu'ils enferment. Nuls vestiges, point d'indices. Les soupçons ne s'éleveront pas même jusqu'à toi... Crois-en ton amante, elle a tout disposé & tout est prévu.

JENNEVAL.

Eh quand j'échaperois à tous les regards, à l'œil même du vengeur éternel des crimes, je le saurois toujours moi ! la voix de cette conscience que rien n'étouffe, me reprocheroit mon forfait : que m'importe le jugement de l'Univers, si cette voix terrible qui m'accuse tonne à jamais dans mon cœur... Barbare ! Est-ce ainsi que tu reconnois ma tendresse, est-ce en me rendant coupable & malheureux que tu veux signaler le pouvoir

de tes charmes. Quoi ! le chef-d'œuvre de la nature voudroit en devenir l'horreur ?.. Mon ame eſt épuiſée... Que j'ai beſoin de me fortifier contre tes attraits dangereux !.. Mais, que dis-je ? En voulant frapper, le poignard me tomberoit des mains ; ce vieillard !.. Il porte ſur ſon front les traits chéris d'un pere ... Il m'a careſſé dès le berceau, il a élevé mon enfance, il fut mon bienfaiteur, & à travers toutes ſes rigueurs, je ſens, oui je ſens trop qu'il m'aime... Ah, ſon ombre en montant au ſéjour éternel, ſon ombre ſanglante iroit m'accuſer devant un pere ; & lui diroit : *Vois cette bleſſure ouverte, ce flanc déchiré... C'eſt la main de ton fils !..* La foudre alors s'échaperoit ſur ma tête, ou, ſi la terre portoit encore un parricide, ſeul avec mon crime je n'oſerois plus regarder le ſoleil ; une image enſanglantée me pourſuivroit juſqu'en tes bras... Écoute, ne ſens-tu pas déjà des remords ; toujours plus dévorans, ils corromproient nos jours ? Plus d'amour pour nos cœurs. La diſcorde qui ſuit les forfaits viendroit s'aſſeoir entre nous, & nous armeroit bientôt l'un contre l'autre. Echapés aux bourreaux, nous n'échaperions pas à nous mêmes... Ah...

ROSALIE, *d'un ton terrible.*

Je rejette ton indigne pitié, tes prieres ;

tes vœux, tes remords, apprends qu'ils deviennent inutiles. J'avois prévu ta foiblesse, je me suis chargée de ta destinée. Tu l'avois remise entre mes mains. Il n'est plus en ton pouvoir que d'ordonner mon trépas... L'arrêt en est porté... Tu entreras malgré toi dans mon complot... Au moment où je te parle, c'en est fait, Ducrône, notre tyran expire.

JENNEVAL *courant désespéré.*

Ah perfide! je t'avois mal connue. (*en pleurant.*) Bonnemer, cher Bonnemer, tu me l'avois prédit... Où es-tu? Viens, vôle à mon secours.

ROSALIE, *froidement.*

Cesse de vaines clameurs, & choisis maintenant d'être ou mon accusateur ou mon complice. Traîne sur l'échaffaut une femme qui t'aime, qui a tout osé pour toi, ou laisse tomber un sinistre vieillard dont tu recueilliras l'immense héritage, & qui entraînera avec lui dans sa tombe le secret impénétrable de sa mort. Il n'a aucun droit de me toucher lui!.. Je ne demande point que tu prennes un poignard, que tu ensanglantes tes foibles mains... Ferme les yeux; laisse agir Brigard; il nous sert avec zèle. D'ailleurs, n'espere pas pouvoir le fléchir.

Il fait qu'il faut te servir malgré toi & que demain tu baiseras la main qui nous aura délivrés.

JENNEVAL *rapidement.*

Le barbare se trompe... Je cours deffendre & sauver ce vieillard malheureux. Je l'aime depuis que ses jours sont en danger, & toi, je crois que je commence à te haïr, je crois... [*Il va pour sortir.*] Laisse-moi, j'abjure l'amour, je déteste la vie....

ROSALIE, *l'arrêtant*

Arrête, cher Jenneval....

JENNEVAL *furieux.*

Eh que veux-tu de moi, furie implacable?... tremble!

ROSALIE.

Dieu quel nom! quel regard! (*tombant à ses genoux.*) Immole ta Rosalie, & ne l'outrages pas. Elle redoute plus ton mépris que la mort. Elle est prête à sacrifier sa vie à tes pieds. Accuse le sort, maudis notre destinée. J'ai, comme toi, le meurtre en horreur, mais une fatalité terrible nous écrase & je veux te sauver. Comment renoncer à la vie, à la liberté, à l'amour? Je t'idolâtre. Crime ou vertu, l'amour l'emporte sur tout & ne connoît point d'autre loi....

Dans un pareil état, eſt-ce à nous de réfléchir?.. Cher & foible Jenneval, affermis ton ame; il n'eſt plus tems de reculer... Écarte les fantômes qui obſédent ta crédule imagination. Vole où ton amante te conduit... Serois-tu inſenſible au prix unique qu'elle garde à ton obéïſſance... Preſſé dans les bras qui s'ouvriront pour te recevoir & payer ton courage; tout entiers à nous-mêmes... libres, heureux, vengés...

JENNEVAL.

Leve-toi, barbare, je ne veux plus t'entendre... Mes cheveux ſe dreſſent d'horreur. Que ton génie eſt terrible! que ta tendreſſe eſt perfide! par quel détour m'as-tu conduit dans l'abîme!.. Fatale béauté! tu vois le délire de mes ſens, tu ſais que tu régnes impérieuſement ſur ce cœur dechiré, & tu le pouſſes au meurtre... Tes cris, tes gémiſſemens, tes pleurs m'accablent. Ils ont ébranlé mon ame, & en ont chaſſé la vertu... Triomphe! l'échaffaut nous attend tous deux... Juſtice du Ciel, qu'avez-vous réſolu de moi?.. Ah, quels combats! quels tourmens!.. je chancelle... Je friſſonne... Par où ſortir?.. (*S'appuyant contre la muraille.*) Je me meurs... (*Ranimant ſes forces.*) Laiſſe-moi aller... Cruelle! Ne demandes-tu pas ſa mort.

ROSALIE.

Oui.

JENNEVAL, *éperdu.*

Eh bien je répandrai...

ROSALIE.

Tu répandras ſon ſang !

(*Ici la déclamation muette de Jenneval eſt dans ſon plus haut dégré d'énergie ; Roſalie le tient, le preſſe, le fixe ; Il s'arrache de ſes bras.*)

JENNEVAL.

Oui, je le répandrai... Laiſſe-moi... Laiſſe-moi, te dis-je.

(*Il ſort.*)

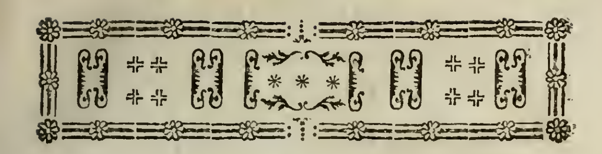
SCÈNE VIII.

ROSALIE, *ſeule, & marchant à grands pas.*

ENFIN, j'ai reçu ſon aveu... Que de fois il m'a fait frémir ! mais c'en eſt fait... Ce ſecret terrible eſt un nœud qui l'enchaîne à mes deſtins... Il reviendra ; je m'attend à ſes cris plaintifs, à ſes remords... Ils s'abimeront bientôt dans les feux de la vo-

lupté ; c'eſt la divinité puiſſante qui fait taire tout ce qui contredit ſa voix : elle régnera profondément ſur l'impétueux Jenneval, & ſouveraine abſolue, je triompherai par elle.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

La Scène est dans la maison de M. Dabelle. Il est nuit.

SCÈNE PREMIERE.

LUCILE, BONNEMER.

LUCILE *suit Bonnemer, qui a l'air inquiet.*

MONSIEUR Bonnemer, non, vous ne paroissez pas assez tranquille pour me rassurer. Je lis sur votre front que votre cœur est en secret violemment agité. Je suis dans un effroi mortel. Qui vous fait répéter sans cesse le nom de mon pere & celui de M. Ducrône.

BONNEMER.

Il sont sortis ensemble, Mademoiselle?

LUCILE.

Oui, & ils devroient être rentrés.

BONEMER.

Ils ſont ſortis ſans domeſtique ?

LUCILE.

Eh mon dieu oui.

BONNEMER.

Et vous ne pourriez me dire à peu près dans quel quartier ils ſont allés ?

LUCILE.

Non, Monſieur. (*Regardant à ſa montre.*) Ciel ! onze heures & demie.

(*Elle donne toutes les marques de la plus vive inquiétude.*)

BONNEMER, *à voix baſſe.*

Où irai-je ? Comment le rencontrer ?... Je ne puis étouffer un fatal preſſentiment...

LUCILE, *prête à pleurer.*

Monſieur ; au nom de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi, diſſipez le trouble affreux où je ſuis plongée... Vous vous trahiſſez malgrez vous. Je ne vous quitte pas. Je donnerois tout au monde pour voir paroître à l'inſtant mon pere & M. Ducrône. Comme je volerois dans leurs bras ! Tout ce que j'ai dans l'eſprit ne ſeroit plus alors qu'un mauvais rêve bientôt oublié.

BONNEMER.

Quoi, votre eſprit s'allarmeroit-il?.. Qu'imaginez-vous donc Mademoiſelle?

LUCILE.

Mais vous-même, c'eſt envain que vous diſſimulez. On a tout employé pour reconcilier l'oncle & le neveu. L'un eſt trop rigoureux, l'autre trop emporté... Dites-moi, qu'a fait depuis Jenneval?

BONNEMER.

Ne me le demandez point, ah... *(Il veut ſe retirer.)*

LUCILE, *l'arrêtant & rapidement.*

Bonnemer, parlez-moi; parlez-moi, ne me quittez pas je vous en conjure, vous ne ſentez pas que vous me faites cent fois plus ſouffrir que ſi vous m'annonciez les plus triſtes nouvelles. Achevez...

BONNEMER.

Mademoiſelle ... Je frémis de vous le dire. Je l'ai rencontré, ce malheureux Jenneval, mais dans un déſordre extrême. J'ai voulu l'arrêter, le ramener ici; furieux, il m'a méconnu, il s'eſt arraché de mes bras. Le nom de ſon oncle a échappé de ſa bouche. Il m'a demandé pluſieurs fois d'un ton

fourd & terrible où l'on pouvoit le rencontrer fur l'heure même. Je n'ai pu réussir à appaifer le trouble extraordinaire de fes fens. J'ai cru que c'étoit un refte d'émotion de la Scène vive qu'il avoit eue avec fon oncle ; lorfqu'en rentrant ici un exempt m'a fait appréhender un noir complot. Il m'a demandé fi M. Ducrône étoit de retour ; il m'a bien recommandé qu'on l'avertit d'être fur fes gardes, de ne point fe hazarder le foir. Il s'eft informé des maifons qu'il fréquentoit, & il eft parti précipitamment.

LUCILE, *jettant un cri.*

Ciel ! fe pourroit-il ! .. Courez, vôlez ; laiffez-moi.

BONNEMER.

Ah ! reprenez vos fens ; vous changez de couleur ; je ne puis vous laiffer en cet état. Je vais appeller ... Mais j'entends quelqu'un.

(*M. Dabelle entre lorfque Bonnemer foutient Lucile dans fes bras.*)



SCÈNE II.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

M. DABELLE.

QU'EST-CE donc ? Ma fille prête à s'évanouir ?

LUCILE, *d'une voix étouffée.*

Ah ! mon pere ! .. Quoi, seul ? ..

BONNEMER.

Mon cher Monsieur Dabelle, vous revenez seul ...

M. DABELLE, *soutenant sa fille.*

Mon ami, mon cher ami ... Lucile ; qu'a t-elle donc ? Qu'est-il arrivé ?

BONNEMER.

Et M. Ducrône, où est-il ?

M. DABELLE, *conduisant sa fille sur un fauteuil.*

Il n'est pas rentré ! .. Qu'est-ce à dire ? .. Chere enfant ... Bonnemer ... D'où nait votre effroi mutuel ? Dites-moi donc ...

BONNEMER.

Ah ! Monſieur !

M. DABELLE.

Vous m'inquietés d'une maniere étrange...

BONNEMER.

Où l'avez-vous laiſſé ? . . Etes-vous toujours demeurés enſemble ?

M. DABELLE.

Non ; depuis quatre heures, nous nous ſommes ſéparés. En me quittant il m'a dit : je ne tarderai point à vous rejoindre (*allant à ſa fille.*) Eh bien, ma fille, tu pleures . . .

BONNEMER.

Hélas, Monſieur ; nous vous revoyons . . . Pourquoi avez-vous abandonné Ducrône . . . Ses jours ſont en danger . . . Juſte ciel ! Le malheureux l'auroit-il aſſaſſiné !

M. DABELLE.

Vous me glacez d'effroi . . . Comment, aſſaſſiné ! Que voulez-vous dire ?

BONNEMER.

On croit que Jenneval veut attenter aux jours de ſon oncle . . . Cette femme criminelle & perfide qui l'a corrompu . . . On

ſoupçone le plus affreux deſſein . . . Hélas ! ſon œil troublé évitoit mes regards.

LUCILE, *en reprenant ſes ſens.*

Jenneval n'eſt point un barbare. Mon cœur me ſoutient le contraire. Il me ſemble encore l'entendre converſer ſur le précieux ſentiment de l'humanité ; mais il eſt foible, il eſt livré à des ſcélérats qui peuvent ſans lui . . .

M. DABELLE.

Ma fille, calme-toi . . . Si tu ne peux jamais te repréſenter Jenneval aſſaſſin, je ne puis non plus me faire à cette idée révoltante . . . Cependant je ſuis hors de moi. (*appellant un domeſtique.*) Qu'on mette tout de ſuite les chevaux aux deux voitures . . . Je me doute de deux ou trois endroits . . . On m'a arrêté ſi tard auſſi . . . Il me ſembloit que quelque choſe me rappelloit ici. (*à Bonnemer.*) Mon ami, vous irez d'un d'un côté, moi de l'autre. Nous le rencontrerons ſurement . . . Ma fille, vous trouvez-vous mieux . . . Un moment de patience.

(*Il ſort.*)



SCENE III.

LUCILE, BONNEMER.

(*Pendant cette Scène Lucile erre dans le fond du Théâtre.*)

BONNEMER, *ſur le devant ſeul.*

CIEL ! veille ſur lui ! fais que je le revoye... ne permets pas qu'un crime s'accompliſſe ; ſauve à la fois deux ames honnêtes ; & faites pour s'aimer.

LUCILE.

J'entends pluſieurs voix confuſes... On vient... Permettez... (*elle ſort & rentre en s'écriant.*) Ah mon cher Monſieur Bonnemer, c'eſt le cher Monſieur Ducrône avec Monſieur Jenneval !

BONNEMER, *avec le cri de l'ame.*

Le ciel ſoit loué ! Soit beni mille fois !

SCÈNE IV, *& dernière.*

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE, JENNEVAL, BONNEMER.

(*Ducrône & Jenneval se tiennent par la main; Jenneval a l'épée nue sous le bras. Ils sont tous deux sans chapeau.*)

BONNEMER, *à Lucile.*

C'EST lui, c'est lui, embrassons-les tous deux. (*Il embrasse Ducrône & Jenneval.*)

JENNEVAL, *saluant Lucile, puis reprenant la main de son oncle.*

Ah mon cher oncle !

M. DABELLE.

A quel danger êtes-vous échapé ?

M. DUCRONE.

Au plus grand de tous. (*montrant Jenneval.*) Voici mon libérateur... Je suis encore tout ému... Eh qu'est devenue ma canne?.. Nous sommes tous deux sans chapeau... Jour cruel ! Ce soir j'ai soupé & demeuré fort tard chez un homme d'affaires & cela pour deshériter ce Jenneval qui vient

de me ſauver la vie... écoutez bien : au détour d'une rue, vers le coin d'une fontaine, un déterminé eſt venu a ma rencontre l'épée nue à la main. J'ai apperçu ſon fer qui brilloit dans l'obſcurité. Surpris, j'ai tiré mon épée, mais la lame & le fourreau ſont venus tout enſemble... C'étoit fait de moi... Voici que ſoudain un inconnu vole à ma défenſe ; le combat ſe livre, il renverſe l'aſſaſſin à mes pieds... Je vois, je reconnois mon neveu. Il avoit ſuivi ſecrettement mes pas. Il me prend, me guide par la main... C'eſt lui, Meſſieurs, qui a expoſé ſa vie pour conſerver la mienne.

BONNEMER.

Généreux défenſeur !

M. DABELLE.

Brave jeune-homme !

JENNEVAL, *en ſe couvrant le front des deux mains.*

Arrêtez... Suſpendez ces cris de joie... Frémiſſés tous de m'entendre... Je rejette vos louanges, je ne les mérite point. Frémiſſés vous dis-je d'horreur & de pitié, ſachez qu'une larme de plus, j'étois un parricide... Ah mon oncle ! Cette main qui preſſe la vôtre avec tendreſſe, cette même main qui a ſauvé vos jours étoit prête à ſe

plonger dans votre ſang... Vous vous étonnés... Ah Dieu ! Vous n'avez pas vu cette femme en pleurs, proſternée à mes genoux, vous n'avez pas entendu ſes accens. Vous ne concevez pas de quels traits elle a frappé mon cœur... Échauffé par ſes cris, excité par ſes larmes, plein du poiſon dont elle m'avoit enivré j'allois...

M. DUCRONE.

Mon neveu , ne t'éxagere point à toimeme ta propre foibleſſe.

JENNEVAL.

Non, Je dois tout révéler... Mon ame hors d'elle même alloit embraſſer le crime. J'adorois Roſalie vous l'aviez perſécutée. Homme imprudent & cruel vous ignoriez donc cet aſcendant terrible, cette fiévre des paſſions, ce délire d'un cœur réduit au déſeſpoir & ce qu'il peut entreprendre à la voix d'une femme... Ah ! Souvenez-vous de mon pere, il ne fut jamais inexorable, il eut cédé aux larmes de ſon fils, il l'eut plaint dans ſa funeſte paſſion, il eut connu la pitié, il eut adouci ſes maux. Pardonnez-moi ces reproches, j'ai combattu, j'ai triomphé, j'ai été plus tendre, plus humain, plus ſenſible que vous : mais du moins ſentez un remord ſalutaire, tremblés en écou-

tant un formidable aveu... Apprenez qu'il a été un moment où ne voyant plus en vous qu'un inflexible ennemi, j'allois vous aſſaſſiner !.. Le ciel...

M. DUCRONE.

Mon cher neveu, nous ne nous ſommes point encore embraſſés. (*Ils ſe précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

JENNEVAL.

O joie ! ô doux momens ! Eſt-ce bien vous que je ſerre ſur mon ſein ... Ah ! Dieu, laiſſez-moi pleurer ..... Encore vertueux & étonné de l'être, je n'oſe en cet inſtant même m'avouer ni me croire innocent ... Femme artificieuſe & cruelle ! .... Eh ! ſi tu n'avois point révolté mon ame, ſi le ciel en m'éclairant tout-à-coup ne m'eut point fait lire ſur ton front l'empreinte du crime ..... (*avec énergie*). Mon cher oncle, couvert de votre ſang, chargé d'opprobres, en exécration à moi-même, je mourois de la mort des ſcélérats, peut-être avec leur cœur endurci. Je n'ai point commis le forfait, & j'en éprouve tous les tourmens. Que ſeroit-ce donc, ſi j'étois coupable ! (*étendant les bras vers le ciel & dans une attitude ſuppliante*). Grand dieu qui m'a prêté ta force victorieuſe, je te rends graces, ma vertu eſt ton ouvrage ! Si ta miſéricorde

miséricorde n'est pas épuisée; frappe le cœur de Rosalie, accorde-moi ses remords... Ta bonté surpasse son crime... Dieu puissant, ce nouveau miracle appartient à ta clemence! (*à Bonnemer*). Soutiens-moi, mes forces s'épuisent.

(*Bonnemer le conduit sur un fauteuil. Jenneval assis, continue après une courte pause.*)

Et vous, mon oncle, puisque le ciel a détourné les coups qui vous menaçoient, laissez tomber cet événement dans un éternel oubli, ne poursuivez point cette malheureuse & ses jours infortunés.

M. DUCRONE.

Jenneval, écoute; tu m'as sauvé la vie, je n'en disconviens pas; mais vois-tu, j'aimerois mieux être cent pieds dessous terre, que d'autoriser même indirectement le moindre désordre. Oui, je te pardonnerois plutôt ma mort que ton libertinage. Laisse les assassins attenter à ma vie, je les crains moins que la perte douloureuse de tes mœurs, & je te le dis ici en oncle reconnoissant & sevère, si tu osois renouer avec ta Rosalie...

JENNEVAL, *d'un ton froid.*

Homme extrême, épargnez ce nom à mon oreille. Vous ne m'entendez point. Ah!... quand je l'adorois, je la croyois vertueuse.

J'idolatrois le fantôme qu'avoit paré mon imagination. J'ai été détrompé .... Je ſuis affermi pour jamais contre ſes coupables appas ; ſi je ſuis généreux envers elle, c'eſt que je puis l'être ſans danger ... Imitez-moi.

M. DABELLE, *s'avançant.*

Cher oncle, j'ai tout vû, tout obſervé, & le cœur de ce digne jeune-homme a paru tout entier à mes regards. C'eſt moi qui veux lui préſenter une fille vertueuſe : j'en connois une qui a un cœur ſenſible, tendre même ; mais elle a un ami prudent, ſecourable, qui, depuis ſon enfance, veille ſur ſa ſenſibilité. Elle a remis ſes plus chers intérêts entre ſes mains. Elle lui ſera toujours plus chere que tout ce qu'il pourra jamais aimer dans le monde ; il lit tous les ſecrets de ſon cœur, c'eſt à lui enfin à décider ſon choix. Notre Jenneval, cher oncle, me ſemble fait pour être aimé d'un cœur tel que le ſien, car j'oſe ici répondre de la nobleſſe d'ame de l'un & de la tendreſſe de l'autre.

LUCILE, *troublée, attendrie, ſe décèle à tous les yeux par ſon embarras.*

Mon pere !

M. DABELLE, *ironiquement.*

Lucile penſe donc que c'eſt d'elle que je parle ?

LUCILE, *avec le plus grand attendrissement.*

Ah ! Mon pere !

M. DABELLE.

La fausse honte que vous éprouvez en ce moment, ma fille, car c'en est une, est la seule foiblesse que je vous reproche.

LUCILE.

Ah ! permettez à votre fille de se retirer.

JENNEVAL, *à part.*

Je me trouverois coupable si je balançois encore (*haut*). Le voile est tombé, adorable Lucile ; un pere respectable m'enhardit ; je ne vois plus que vous seule au monde, digne d'être adorée .... Ah ! comment exprimer des sentimens toujours si chers, mais que j'ai trahis ; toute ma vie pourra-t-elle effacer .... Aveugle, je prêtois vos vertus à un objet qui ne les connut jamais .... Ah ! c'étoit vous que j'adorois .... Vous voyez un homme nouveau.

LUCILE.

Si vos remords sont vrais, Monsieur, ils effacent à mes yeux toutes vos fautes. Mon pere ne vous a point retiré son estime, vous pouvez encore prétendre à la mienne. Un sentiment plus doux auroit été votre partage, si vous eussiez resté ce que vous paroissiez être ...

JENNEVAL, *avec feu.*

Ah ! Vous me verrez digne de vous. J'en ſais le ſerment à vos genoux ; daignez m'encourager, & d'un ſeul regard vous ferez de moi tout ce que je dois être. Heureux, ſi vous voulez étendre vos bienfaits ſur le reſte de ma vie.

M. DUCRONE.

C'eſt fort bien dit que cela, mon neveu ; je ſuis très-content de toi, aime bien & de toute ton ame cette honnête & ſage demoiſelle. Tu peux compter dès ce moment ſur mon héritage comme ſur mon amitié. Meſſieurs, je lui ai toujours reconnu un caractère excellent au fond. Il m'a cauſé bien des chagrins ; mais, dieu merci, en voici la fin.

JENNENAL ; *à M. Dabelle.*

Voilà donc comme vous me puniſſez ? ... Ah ! tout me fait ſentir qu'auprès de vous le ſentiment de l'amour ſurpaſſe même celui du reſpect !

M. DABELLE.

Nos ames s'entendent, cher Jenneval, elles ſont faites pour être unies ... C'eſt toi qui rendras la fin de ma carriere douce & fortunée (*à ſa fille.*). Aide-moi à ſauver un jeune-homme ſenſible & vertueux des pié-

ges du vice qu'il ignore, afin que tous les cœurs applaudiſſent au choix qu'il aura fait.

LUCILE.

Mon pere ! Ah ! je crains que vous n'écoutiez que mon cœur ....

M. DABELLE.

Va, crois-moi, ne plaide point contre lui.

JENNEVAL, *baiſant la main de Lucile.*

Comment exprimer tout ce que je ſens ! Sortir du déſeſpoir pour gouter la plus pure félicité ! .... Quel paſſage rapide & inattendu ! Belle Lucile, non je ne vous ai pas été infidéle, je vous aime trop pour penſer que j'aye ceſſé un inſtant d'adorer tant de perfections réunies.

M. DUCRONE, *à M. Dabelle.*

Mais vous êtes un homme étonnant. Sçavez-vous que vous m'avez tout attendri, moi qui n'ai point de moleſſe ! Que vous me faites bien ſentir le plaiſir qu'on doit gouter à être bienfaiſant ! Ce n'eſt que dans cet inſtant que je viens de m'appercevoir que votre caractère vaut beaucoup mieux que le mien. Je ſens combien il me ſeroit doux de pouvoir vous reſſembler. Je ſais me rendre juſtice. Je ne me diſſimule pas que j'ai peut-

être été trop févère, mais la jeuneffe auffi, la jeuneffe... Allons, allons, vos bontés ne feront plus de reproches à ma confcience. (*A Lucile.*) Chere belle & vertueufe Demoifelle, fi vous ne redoutez pas d'avoir un oncle auffi grondeur que moi, fi mon ton brufque ne vous fait pas peur, il faudra me permettre, s'il vous plaît, de remettre cette gentille main dans celle de mon neveu, & le tout en faveur de fon repentir... Le pauvre garçon qu'il a fouffert ! Mais qu'il fera heureux ! [*à M. Dabelle.*] Son droit fini je le marie & je lui achete la plus belle charge poffible.

JENNEVAL.

Mon cher oncle !.. Ah ! Monfieur !.. Ah charmante Lucile ! Un fentiment éternel d'amour & de reconnoiffance... Mon cœur vous confond tous trois... Cher Bonnemer, qui l'eut dit... Mais quels fouvenirs amers fe mêlent à ma joie !.. Te rappelles-tu ce moment où fourd à la voix de l'amitié, je t'outrageai ?.. Oublieras-tu...

BONNEMER.

Je ne vois, je ne fens que ton bonheur... Il t'étoit dû... Tu verras quelle différence il y a d'un amour bien placé, à celui dont il faut rougir.

M. DABELLE.

Qu'il ne ſoit plus queſtion que de la joie qui doit régner ; ce jour eſt marqué pour un des plus beaux de ma vie.

JENNEVAL.

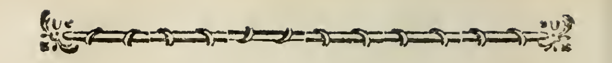
Tant que je vivrai, il ſervira d'exemple à la mienne, & votre main (ſi je ſuis aſſez heureux pour l'obtenir) chere Lucile, deviendra le gage de mes vertus.

FIN.

LE

DÉSERTEUR,

DRAME.



PERSONNAGES.

MADAME LUZERE, *veuve d'un Manufacturier.*

CLARY, *fille de Madame Luzere.*

DURIMEL, *jeune François conduisant le commerce dans la maison de Madame Luzere.*

LE CHEVALIER SAINT-FRANC, *décoré de l'Ordre du Mérite, Major d'un Régiment.*

VALCOUR, *jeune Officier.*

M. HOCTAU, *vieux garçon.*

UN DOMESTIQUE.

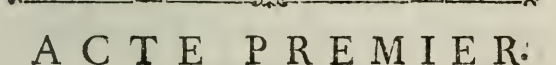
DES SOLDATS.

L'action se passe dans une petite ville d'Allemagne, frontiere de France.

La Scene est chez Madame Luzere.



LE DESERTEUR, DRAME.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame LUZERE *est assise devant un petit bureau couvert de Registres. Elle compte. M. Hoctau entre brusquement.*

M. HOCTAU, *avec exclamation.*

NOus voilà bien ! O malheureux pays ! Des Bataillons sans fin ! Infanterie, Cavalerie, Dragons, Troupes légeres, Hou-

zards, des bagages, un train d'enfer... Tout cela vient fondre ſur nos palliers. Ce déluge annonce notre ruine... Je l'avois bien prévu ! Vous ſouvient-il, Madame, de ce que j'ai dit il y a deux ans, en vous liſant la Gazette du 6 Mars ? J'ai vu venir là guerre de ce côté-ci, tout comme ceux qui l'ont imaginée.

Madame LUZERE.

Eh bien ! que pouvons-nous y faire, mon cher Monſieur Hoctau ? La marche de ces Armées ne ſe regle point d'apres nos avis. Payons en ſilence, voila notre lot ; heureux ſi par ce moyen nous échappons aux horreurs qui nous environnent.

M. HOCTAU.

Ces Troupes Françoiſes, qui ſont à nos portes, ne vont-elles pas encore nous forcer à des réjouiſſances publiques, pour célébrer leur bonne arrivée ?

Madame LUZERE.

Mais, parlons franchement. Qu'a fait pour nous cette milice avide, qui ſe diſoit nos alliés, nos défenſeurs ; ils ſemblent n'être venus ici que pour devancer les ennemis dans l'art du pillage. Ils ont pris tout ce que la modeſte loi de la guerre leur a permis d'emporter. Les François arrivent : on leur cede

la place ; ils ne feront pas pis que les autres ; ils vivront ſeulement à nos dépens.

M. HOCTAU.

Il eſt vrai que je m'attendois que nos Troupes, au lieu de s'évader, alloient... J'enrage de grand cœur... On n'a pas tiré un ſeul coup de fuſil, & voici que les François ſont nos maîtres.

Madame LUZFRE.

J'aime mieux que les choſes ſe ſoient ainſi paſſées, que d'avoir vu le ſang ruiſſeler dans les rues, & peut-être les quatre coins de notre petite ville livrés aux flammes. Tout conſidéré, Hanovriens, Allemands, Hongrois, Pruſſiens, François ; tous ces Meſſieurs, tantôt nos ennemis, & tantôt nos alliés, nous ont tour-à-tour aſſez également traités pour ne ſavoir à qui donner la préférence ; & s'il falloit choiſir, autant vaut des François...

M. HOCTAU.

Comment des François !.. Nos ennemis ! J'étouffe... Que je les hais !

Madame LUZERE.

Qu'entendez vous par ce nom d'ennemis ? J'ai vu dès mon enfance la guerre changer vingt fois de face & d'objet. Les feux de joie

ſuccédoient aux maſſacres, on redevenoit amis, après s'être égorgés. Le pourquoi de ces débats ſanglans reſte toujours inconnu, & je n'ai pas encore rencontré de militaire qui m'ait paru l'avoir deviné.

M. HOCTAU.

Vous avez beau dire, je n'aime pas les François, moi, & je ſuis bon patriote... m'entendez-vous, Madame?

Madame LUZERE.

Que voulez-vous dire? Expliquez-vous ouvertement.

M. HOCTAU.

Oui, oui, nous le voyons bien, vous ne haiſſez pas les François.

Madame LUZERE.

Je ſuis loin de hair aucune Nation, & je ne me cache pas d'eſtimer dans les François pluſieurs bonnes qualités.

M. HOCTAU.

Vous ne le faites que trop voir par celui que vous avez reçu chez vous depuis ſept ans. Il ne fait chaque jour que prendre un ton plus haut dans cette ville, où l'on diroit qu'il eſt déjà. . Je ne veux pas dire. . Qu'ils ſont inſolens, ces Welches!

Madame LUZERE.

Dites, dites ; celui dont vous parlez eſt un jeune homme d'un mérite rare, Monſieur Hoctau ; il eſt prudent, économe, intelligent, laborieux ; & veuve comme je ſuis, il m'étoit impoſſible de rencontrer un homme plus utile à mon commerce... Pourriez-vous lui en vouloir !

M. HOCTAU.

Oh!.. Mais vous ne ſavez pas auſſi les bruits que l'on fait courir... Tous vos amis en ſont ſcandaliſés.

Madame LUZERE, *ſouriant.*

Eh ! Quels bruits donc ?

M. HOCTAU.

On va juſqu'à oſer parler mariage de cet homme-là avec votre fille, & vous ſentez...

Madame LUZERE.

Oui, je ſens qu'un bruit pareil peut inquiéter ; & pour le faire ceſſer, je veux que dans les vingt-quatre heures, Durimel ſoit ſon époux.

M. HOCTAU, *avec dépit.*

Comment!.. Mais comment, ſon époux!

Madame LUZERE.

C'eſt à cauſe du bruit Monſieur Hoctau.

Vous le ſavez, les bruits ſont dangereux ; d'ailleurs, ma fille a vingt-deux ans, Durimel en a près de trente ; quels nœuds mieux aſſortis ! D'un autre côté, voici des Officiers qui arrivent en foule : il eſt important de marier les filles.

M. HOCTAU.

Non, je n'en reviens pas... Mais, Madame, oubliez vous l'antipathie que défunt votre époux avoit pour les François ? Ne craignez-vous point d'irriter ſon ombre ?

Madame LUZERE.

Non, Monſieur Hoctau ; il n'y a que les vivans qui s'irritent dans ce monde, & ſouvent pour des affaires qui ne les regardent pas.

M. HOCTAU.

Vous me payez d'ingratitude, Madame... Vous avez auſſi oublié l'eſpoir qu'a fait naître le refus du ſecond époux que je m'empreſſois de vous offrir dès les premiers jours de votre veuvage.

Madame LUZERE.

Il eſt vrai, ma fille vous doit beaucoup de reconnoiſſance de vous être offert pour être ſon beau-pere ; mais je vous ai aſſez fait connoître combien j'aimois qu'une mere osât

ſe ſacrifier pour ſon enfant. Je n'avois que quelques années à attendre ; les voici écoulées. Ma fille n'aura pas rougi à ma nôce ; & je paroîtrai avec honneur à la ſienne.

M. HOCTAU.

Quoi ! mes eſpérances ſeroient trompées ! moi, qui ai toujours cru que jamais un autre...

Madame LUZERE.

On ne peut pas tout ſavoir, Monſieur Hoctau ; & tel qui prédit ſi bien, ſur une Gazette les révolutions futures de l'Europe, lit ſouvent fort mal dans les yeux d'une jeune fille. Mais la voici... Si elle vous veut pour époux, je ne m'y oppoſerai point.

SCÈNE II.

Madame LUZERE, M. HOCTAU, CLARY.

Madame LUZERE.

CLARY, vous venez fort à propos : on vous demande à toute force en mariage. N'aimeriez-vous pas bien Monſieur Hoctau pour votre époux?..

CLARY. *ingénuement.*

Je l'aimerai pour toute autre occaſion ; mais pour mon époux... Oh ! non, ma chere bonne maman !

Madame LUZERE.

Pourquoi donc ?

CLARY.

Mais, vous le ſavez mieux que moi. Je vous confie mes penſées les plus ſecrettes, & je vous ai avoué...

Madame LUZERE.

Achevez.

CLARY, *vivement.*

Le nommer... Ah ! vous le connoiſſez bien.

M. HOCTAU, *avec humeur.*

Quoi, Mademoiſelle ! Un François ! qui vient de je ne ſais où, qui n'a rien au monde, arrivé ici par avanture... Vous le préférez à moi, dont les Ayeux depuis deux cens ans, ſont honorés dans ce pays ! A moi qui poſſéde de bonnes maiſons dans cette ville même, où je puis aſpirer bientôt au rang de Stadchouldus. * (*à Madame Luzere.*) Ah !

---

* Ce terme répond à celui d'Échevin, de Maire, de Jurat, de Capitoul.

Madame ! une mere prudente ne devroit pas laiſſer faire à une fille ſans expérience, une étourderie de cette force-là.

Madame LUZERE.

Clary, vous l'entendez ; voyez ce qu'il faut répondre. C'eſt l'amour qui le fait parler, & depuis ſept années toujours conſtant, il eſpere...

CLARY, *à M. Hoctau.*

Mon ame a toujours été franche, ouverte, ſans détour, & je me ſerois reprochée, comme un crime, de vous avoir abuſé en vous offrant la plus légère lueur d'eſpoir. Je vous l'ai déja dit : nos âges, nos goûts, nos ſentimens, tout differe ; un bonheur mutuel ne ſeroit pas le fruit de nos nœuds... Je m'attends au bonheur. Nous vivrons bien mieux amis qu'époux. Soyez généreux, mettez ſeulement l'amour de côté, & je vous proteſte que vous ne m'en deviendrez que plus cher.

M. HOCTAU, *en ſoupirant.*

Je vous ai vu naître, Mademoiſelle, j'ai vu croître & ſe développer tous vos charmes !.. Me dédaigner comme cela ! Me le dire d'un air ſi aiſé encore ! être ſi fiere parce que vous êtes belle !.. C'eſt ainſi que vous

me traitez, moi qui vous aurois donné tout mon bien ! vous me préférez un... Si je vous aimois moins, je vous dirois... Non, je me ferai cet effort... Je ne dirai rien du tout...

Madame LUZERE.

Monſieur Hoctau, point d'inimitié. Vous avez voulu décider l'affaire ; eſt-ce la faute de ma fille, ſi...

M. HOCTAU, *faché.*

Laiſſez-moi, laiſſez-moi. Il n'y a plus qu'ingratitude, dureté, & trahiſon ſur la terre... Comme le monde eſt changé ! Qu'il eſt haïſſable ! Qu'il eſt perverti !.. Ah ! qu'eſt devenu votre défunt... C'étoit mon ami ; c'étoit là un homme d'un ſens droit, éclairé... Hélas ! l'on voit trop ici qu'il n'y eſt plus.



SCÈNE III.

Madame LUZERE, CLARY.

Madame LUZERE.

IL m'attriste, avec ses exclamations, mais on doit les lui pardonner. Je n'aime point à voir le chagrin dans le cœur de ceux mêmes qui ne respectent point la sensibilité d'autrui. Il est vrai qu'il falloit une bonne fois l'éconduire. Mais cela m'a coûté.

(M. Hoctau revient sur ses pas. Il rentre comme prêt d'articuler quelques paroles ; mais voyant qu'on parle de lui sans l'appercevoir, il se glisse dans un cabinet voisin d'où il prête l'oreille.)

CLARY.

Quelle différence entre Durimel & lui ! O maman ! Vous l'adoptez ! C'est vous qui faites mon bonheur & le sien. Le Ciel même a conduit ici ce François. Il vous chérit comme moi. Vous êtes le témoin de notre tendresse. Qu'il est touchant quand il nous parle ! Il paroît bien sincere ! Tout ce qu'il dit peint l'honnêteté & la vertu. Mon cœur approuve ce que sa bouche exprime. J'aime son maintien, son geste, & son regard.

(*d'un ton plus timide.*) Vous êtes toujours décidée en ſa faveur, cela me fait tant de plaiſir, que j'appréhende quelquefois de vous voir changer... Ce pays-ci eſt tout plein d'envieux.

Madame LUZERE.

Ma chere enfant, puiſque tu l'as choiſi, il eſt à toi. Je le crois digne de ton amour. En te le donnant, qu'il m'eſt doux de ſatisfaire à la fois mon cœur & ma reconnoiſſance. Sois avec lui égale, affable, complaiſante. Préviens le moindre nuage qui pourroit en s'élevant obſcurcir un ſeul de tes beaux jours. Nous n'avons point la force en partage ; une douceur affectueuſe, voilà nos ſeules armes. Fuis les inégalités, évite les caprices, ils ſont l'ecueil de l'amour. Sous le joug de l'himen, des torts d'abord inſenſibles & légers compoſent quelquefois la matiere dangereuſe des diſcordes. Il faut m'ouvrir toujours ton ame, afin que mes conſeils préviennent ou diſſipent tout ce qui pourroit reſſembler aux orages.

CLARY, *embraſſant ſa mere.*

Oh ! vous n'aurez jamais cette peine-là.

Madame LUZERE.

J'en accepte l'augure ma chere enfant... Tu touches au moment où tu vas commen-

cer un lien bien doux, mais non moins ſérieux. Les devoirs d'une épouſe vont ſuccéder à ceux de fille. Ils ſont plus importans, plus étendus, plus auguſtes. Éleve, affermis ton courage, agrandis ton ame, diſpoſe-la à tout événement. J'ai promis à M. Hoctau que dans vingt quatre heures Durimel ſeroit ton époux.

CLARY, *ſe retirant d'entre les bras de ſa mere; étonnée & confuſe.*

Dans vingt-quatre heures! Dieu! vous m'avez toute ſaiſie... Je penſe... Oh! c'eſt trop tôt auſſi.

Madame LUZERE.

Pourquoi trop tôt? J'ai toujours penſé qu'on ne marioit que trop tard deux perſonnes qui s'aiment. Cette ville eſt en proye à l'étranger... Vous avez beſoin d'un protecteur, &...

CLARY.

Que vous me rendez confuſe! avec quel art, avec quelle tendreſſe vous veillez ſur mon bonheur! Ah! vous ſavez que j'obéirai ſans peine. Je connois ſes vertus, elles me ſont cheres autant que ſa perſonne, & ma confiance en lui égale mon amour.

Madame LUZERE.

Tu le dois... Le voici qui vient fort à propos, au moment même où j'allois le faire appeller. (*en riant.*) Nous allons le mettre au comble de la joie... Comme il va déraisonner !

CLARY, *émue.*

Je suis toute troublée... Je ne sais... non... Je ne puis que me sauver.

Madame LUZERE.

Clary, Clary, (*à Durimel qui entre.*) retenez-la, Durimel, retenez-la... Mais bon, la voilà déjà bien loin.

SCÈNE IV.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

On diroit que c'est ma présence qui cause sa fuite... Pardonnez, j'ai peut-être interrompu un entretien...

Madame LUZERE.

Point du tout. (*en souriant avec grace.*) Allez, c'est une folle enfant qui ne vous fuira pas toujours; (*prenant un ton plus noble.*)

noble.) Ecoutez, Durimel ; il eſt tems de donner à votre merite, à votre attachement à nos intérêts, à un autre ſentiment que j'ai vu naître avec plaiſir, tout le prix que vous en attendez, & que je puis dire vous être dû.

(*Pendant ce tems Durimel laiſſe échapper des marques d'une douleur concentrée.*)

Mais qu'avez-vous ? Votre regard eſt ſombre, inquiet... Vous ſouffrez intérieurement ; vous n'avez pas le viſage que je voudrois vous voir, pour les choſes que j'ai à vous annoncer... Que ſignifie ce ſilence?.. Auriez-vous quelque nouvelle déſagréable à m'apprendre, quelque retard, quelque faillite ? Nos fonds auroient-ils eſſuyé des revers entre les mains de quelqu'un de nos Correſpondans ?

DURIMEL.

Non, Madame. Vos affaires me paroiſſent ſûres. Hier je vous remis les regiſtres dans un ordre exact, & qui les vérifie toutes.

Madame LUZERE.

Mais à propos, je ne vous les avois pas demandés. Qu'eſt-ce que ceci veut dire, mon cher Durimel ? Avoir un front auſſi triſte, & dans quel moment ! Tous vos compatriotes, vainqueurs & remplis d'allégreſſe, ſe répandent en foule dans ces cantons. On

ne célebre plus que le nom françois. Tout vous rit ; car on a beau voyager, le cœur eſt toujours du côté de la patrie, & le votre d'ailleurs n'a-t-il pas un ſecret preſſentiment de ce que je veux lui annoncer ?

DURIMEL, *ſoupirant.*

A moi, quelque choſe d'heureux !.. Ah ! Madame, je ne m'en flatte plus.

Madame LUZERE.

Vous êtes loin d'être dans votre état ordinaire. Non, ce n'eſt point-là vous... Je reſpecte vos ſecrets... Je vais vous expoſer les miens ; nous verrons après ſi les vôtres tiendront contre. (*après une courte pauſe.*) Durimel, ce n'eſt pas devant moi que vous vous êtes caché d'aimer. Vos ſentimens honnêtes vous ont acquis mon eſtime, mon entiere confiance. Vous êtes François, & vous n'avez point cherché à ſéduire ma fille ; je vous la donne. Demain ſera le jour heureux que pourſuivoit votre attente.

DURIMEL, *vivement.*

Ah Madame ! quel coup venez-vous de me porter & dans quel moment ! Que vous êtes loin de connoître la ſituation de mon ame !.. Oui, j'oſois en ſecret embraſſer le plus doux eſpoir... Clary ! Je l'adore... Mais au nom de tout ce que vous avez fait

pour moi... Vous êtes ſa mere, vous me chériſſez; dites, Clary m'aime-t-elle ſincerement?.. Autant que je l'aime... Parlez, femme bienfaiſante, qui vous êtes rendue mon Dieu tutélaire... Achevez, un mot va décider mon ſort.

Madame LUZERE.

Si je vous le dis ce mot, ſerez-vous plus ſage, car je vous l'avouerai, je ne vous reconnois plus... Oui, mon cher Durimel, je vous fais cet aveu en toute aſſurance, le cœur de Clary eſt à vous.

DURIMEL, *dans un tranſport.*

Ah! je puis donc défier le deſtin... Elle m'aime... Demain je puis être ſon époux... & je la fuirois, & j'irois loin d'elle, mourir triſte, déſeſpéré... Non, duſſé-je payer de ma tête l'inſtant du bonheur... Je reſterai... Je mourrai content.

Madame LUZERE, *interdite.*

Que dites-vous? Vous avez jettez l'effroi dans mon ame. (*d'un ton timide.*) Vous n'êtes point un inſenſé, hélas ſeriez-vous malheureux?

DURIMEL.

Si je le ſuis... Ah!.. Vous me donnez votre fille. Mais me connoiſſez-vous? Vous

pourriez du moins ſoupçonner qu'un homme qui s'expatrie, n'abandonne point ſans ſujet le lieu chéri de ſa naiſſance. Qui ſait ſi un ſeul mot prononcé, ne révoqueroit point l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur, ſi Clary, elle-même, ne rougiroit pas, ne me rejetteroit point...

Madame LUZERE, *avec tendreſſe.*

Vous, mon cher Durimel!.. Non, je ne puis me tromper Si je n'ai jamais cherché à vous faire rompre le ſilence que vous avez toujours gardé, c'eſt que la premiere impreſſion que vous avez faite ſur nos ames a répondu pour vous. Elle s'eſt gravée chaque jour plus profondément dans nos eſprits. J'ai reſpecté votre ſecret, ſûre qu'avec vos vertus, on n'a point un cœur coupable. J'ai deſcendu dans le vôtre; je l'ai bien étudié. Par ce que vous êtes, je juge ce que vous avez été... Epoux de Clary, vous devenez mon fils, oui vous l'êtes... Gardez maintenant votre ſecret ou épanchez-le dans mon ſein, vous êtes libre.

DURIMEL.

Vous allez tout ſavoir... J'allois vous quitter... Madame, ſi j'ai le courage de parler, prenez celui de m'entendre. (*Ils s'aſſeyent.*) Je ſuis fils d'un ſoldat. Elevé

loin des yeux de mon pere, j'ai joui rarement du bonheur de l'embrasser. L'infortune a promené sa vie dans presque tous les lieux où s'est établi le théâtre de la guerre. A seize ans, depourvu de ressources, emporté par l'exemple, je suivis la carriere des armes, mais je n'eus pas la consolation de me trouver dans le Régiment où servoit mon pere. Le sien passa les mers, & depuis ce jour je fus privé de ses nouvelles. Dans le métier penible des armes, mon courage ne fut point abattu; mais que j'eus de fréquentes occasions de l'exercer! J'étois tombé sous un Colonel, le plus dur, le plus inflexible des hommes. Son plaisir étoit d'accabler de son autorité tous ses subalternes; exact au service, cinq années de patience avoient ployé mon ame sous son joug de fer... arrive un instant fatal... Injustement molesté, mon sang bouillone... Je veux répondre, & me sens frapper... Diffamant outrage qui fait encore rougir mon front!.. Non, je n'ai pu le dévorer. Un mouvement involontaire fit mouvoir mon bras pour me venger... Hélas! je reconnus bientôt l'étendue de ma faute... Emprisonné, je fus assez heureux pour saisir le seul instant que m'offroit la fuite. Je me trouvai dans le même jour poursuivi, dénoncé, déserteur, jugé à mort... Errant, fugitif, j'arrive sur cette frontiere.

Le bonheur ſemble me ſourire en m'offrant chez vous un azile dont je jouis en paix pendant ſept années ; mais au moment le plus déſiré, le plus beau de ma vie, la guerre amene en ces lieux le même Régiment qui porte mon Arrêt : mes juges ſont à votre porte, Madame ; une fois reconnu, je n'ai plus qu'à mourir. Voyez ce que je dois faire. Si je fuis, je m'arrache le cœur, & pour qui irois-je vivre ? Non, il eſt un charme plus puiſſant qui m'attache ici, mais ſans vous, ſans Clary depuis trois jours je ſerois diſparu.

Madame LUZERE.

Mon cher Durimel, un inſtant, permettez que je recueille mes ſens... Ma tête eſt troublée. (*après un ſilence.*) Je crois que la fuite ſeroit plus dangereuſe que le ſéjour de ma maiſon. Des ſoldats rempliſſent au loin la campagne. Ces Régimens ne feront que paſſer, & cet azile-ci eſt ſans doute préférable à tout autre... O Dieu ! Que m'avez-vous appris !

DURIMEL.

Je voudrois ne vous cauſer que de fauſſes allarmes. Je vais troubler la paix de vos jours pour récompenſe de votre tendreſſe. Il eſt vrai que j'ai entendu dire que le Régiment avoit beaucoup ſouffert. Le tems a du moiſſonner plus de la moitié des chefs &

des ſoldats. A la faveur du renouvellement, j'eſpere n'être pas reconnu. Daigne le Ciel dont j'implore la clémence, ſauver de la mort un cœur qui n'exiſte que pour Clary... (*avec attendriſſement.*) Que depuis un inſtant ſur-tout, la vie m'eſt devenue chere.

Madame LUZERE.

Ah ! mon fils ! N'enviſageons point le malheur, ſongeons plutôt à l'éloigner. Ne mettez point le pied hors de cette maiſon. Évitez la vue de tout le monde. Renfermez-vous dans un endroit inacceſſible à toutes les recherches, demeurez-y caché...

DURIMEL.

Mais Clary allarmée me demandera partout. Comment ſe dérober à ſes yeux?.... Elle ſoupçonnera peut-être...

Madame LUZERE.

O Dieu!.. Ménagez cette ame ſenſible... Gardez-vous de laiſſer échapper le moindre mot. Son effroi nous trahiroit, ſon effroi lui cauſeroit la mort. Nous lui raconterons le danger lorſqu'il ſera paſſé. Il faut même ne pas trop paroître vous dérober à ſa vue ; épargnez-lui tout ſujet d'allarmes. Paroiſſez à ſes yeux, mais ſans imprudence ; prenez un air aſſuré, & que votre maintien...

SCÈNE V.

Madame LUZERE, DURIMEL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE

MADAME, le Régiment eſt entré, & les compagnies ſe répandent dans chaque quartier. Voici deux billets de logement d'officier qu'on vient d'envoyer.

Madame LUZERE, *prenant les billets.*

Allez, tout de ſuite, leur préparer les deux chambres au bout du corridor, & que rien n'y manque. (*Le Domeſtique ſort.*)

SCÈNE VI.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

AH ! que vous allez trembler pour moi!.. Que n'avez-vous placé votre tendreſſe envers un autre moins infortuné ?

Madame LUZERE.

Penſez-vous que je ne vous chérirois

qu'heureux?.. Me feriez-vous cette injuſtice?.. Vos peines ne ſont-elles pas les miennes?.. Allons, du courage. (*d'un ton vrai & animé.*) En vérité, mon cœur ne recele aucun noir preſſentiment, & tout ceci ne fera dans quelques jours que donner un nouveau degré d'intéret au charme de nos entretiens.

DURIMEL.

Vous êtes tout pour moi, vous conſolez mon cœur, vous fortifiez mon ame. Que n'ai-je ici le cher auteur de mes jours! il ajouteroit à l'expreſſion de ma reconnoiſſance! Qu'eſt il devenu, ce bon pere, que j'ai par-tout redemandé en vain!.. S'il vit encore!.. S'il ſavoit que ſon fils!.. Je n'y ſonge jamais que je ne me ſente oppreſſé d'un poids...

(*Il porte ſa main ſur ſa poitrine, puis à ſes yeux, comme pour y eſſuyer une larme.*

Madame LUZERE.

Mon ami, il faut vous retirer ſur le champ dans le cabinet, derriere le Magaſin. Demeurez-y inviſible. Calmez vos frayeurs. Repoſez-vous ſur moi. Je parlerai à Clary, & mon œil attentif veillera ſur tout le reſte.

(*Ils ſortent.*)



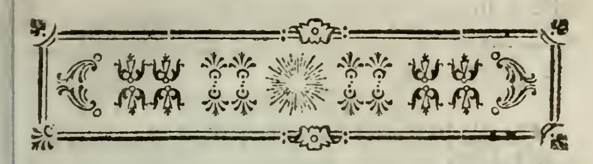
SCÈNE VII.

M. HOCTAU.

(Il ſort du cabinet ſur la pointe du pied. Il regarde s'ils ſont partis. Il eſt dans l'attitude d'un homme qui attend le moment propice pour s'eſquiver.)

CE que je viens d'entendre eſt bien bon pour moi. L'eſpérance renaît dans mon cœur. Oh ! pour le coup je l'emporterai ſur lui, & j'ai de quoi me venger.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Deux domeſtiques dans le fond du Théâtre, tranſportent des porte-manteaux.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

(Ils s'avancent dans l'attitude de deux Militaires qui converſent)

VALCOUR.

QUE nous ſommes fortunés ! Quoi ! nous tombons tous deux chez une veuve dont la fille eſt un ange. Chevalier ! Comme nous allons être d'accord !.. La maman eſt bien ton affaire ... Il me ſemble déjà vous voir dans un charmant tête-à-tête, parler enſemble de vos jeunes années, & en rappeller les momens les plus curieux ... Mais

elle a encore l'air fort appétissant au moins..: d'honneur ce doit être pour toi une poulette de quinze ans.

SAINT-FRANC.

Quelle légereté ! quelle folie ! A peine a-t-il fait le premier pas dans une maison, la mere & la fille sont déjà convoitées. (*d'un ton ferme.*) Valcour, vous ne cherchez que le plaisir de triompher des femmes, dans un pays morbleu, où nous avons des hommes à combattre.

VALCOUR.

Eh ! nous ne les en battrons que mieux. Je sens que l'amour me transforme en héros. Il m'amuse, il m'enflamme... En attendant le jour d'une bataille, dis-moi étoit-il possible de mieux rencontrer ? As-tu jamais vu un tour de visage plus joli, une taille plus fine, plus élégante, mieux prise, un air aussi animé ; & cette tresse adorable qui lui sert de diadême ?.. Foi de Militaire, j'en suis transporté. Notre devoir est de servir la patrie & les belles. Les mirthes de l'amour s'entrelâcent avec souplesse aux lauriers de Mars ; ami je veux subjuguer cette beauté divine, & puis j'irai foudroyer l'ennemi tant qu'on voudra.

SAINT-FRANC.

Jouer le rôle d'amoureux sans passion peut-être.

VALCOUR.

Non, ſes charmes ont embrâſé ce cœur inflammable.

SAINT-FRANC.

Quel cœur ! A chaque ville le voilà pris ! Mais, Valcour, ſachez que nous ſommes ici dans une maiſon reſpectable.

VALCOUR, *d'un ton ironique.*

Auſſi mon amour eſt-il très-reſpectueux.

SAINT-FRANC.

Cette fille eſt honnête, vertueuſe.

VALCOUR.

Aſſurément j'adore la vertu, mais beaucoup...

SAINT-FRANC.

Elle appartient à ſa mere...

VALCOUR.

Oh ! j'eſpere bien la lui rendre...

SAINT-FRANC.

Songez au déſaſtre que cauſe preſque toujours une fantaiſie déſordonée...

VALCOUR.

A moi quel déſaſtre !

SAINT-FRANC.

A vous-même. Comptez-vous pour rien

de rendre une fille malheureuſe, & le repentir plus cruel que toutes les larmes que vous aurez fait verſer ?

VALCOUR, *perſifflant.*

Une fille malheureuſe entre mes bras ! Je ne connois rien de plus plaiſant que tes réflexions ; tu redoubles ma foi ma gaieté.

SAINT-FRANC.

Ah ! Valcour, que la probité embraſſe d'objets !

VALCOUR.

Voilà le vieux prédicateur du Régiment qui commence ſon exorde ... Va, le meilleur Sermon ſeroit de me planter ſur la tête, vingt-cinq de ces dernieres années, qui te chagrinent & te peſent... Comme je prêcherois alors !

SAINT-FRANC, *froidement.*

Briſons là-deſſus.

VALCOUR.

Soit... Tu as auſſi une fureur morale.

SAINT-FRANC.

Le Conſeil m'a paru fort irrité de cette nouvelle déſertion.

VALCOUR.

Vraiment, vingt-ſept en trois jours, &

dans la même compagnie. Qu'on vienne à préfent demander la grace du premier qui fera pris.

SAINT-FRANC.

Ah! s'il faut un exemple, qu'il eft affreux de le donner! Quelle loi terrible! On tourne contre leurs têtes les mêmes armes, qui fouvent leur ont valu des victoires. J'ai adhéré il eft vrai à la réfolution que nous avons prife de ne plus nous intéreffer pour aucun; mais, cher Valcour, vous ne fauriez imaginer le frémiffement que me caufe ce fanglant appareil. Au feul nom de Déferteur, mes fens font émus, boulverfés. Songez donc que c'eft moi qui fuis forcé de donner à chaque fois le fignal de mort. Aucun de vous ne les approche de fi près... Leurs derniers regards fixent les miens, & leur fang rejaillit jufques fur moi... Ils font coupables puifqu'ils ont bravé les Ordonnances du Prince; mais croyez qu'il en eft, plus dignes de pitié que de mort: nous parlons à notre aife, nous les condamnons de même. Il faudroit que vous euffiez été tous fimples foldats comme moi, pour mieux les juger.

VALCOUR.

Dieu me garde d'en juger aucun. Qu'on leur caffe la tête, qu'on leur faffe grace, qu'ils défertent ou qu'ils fervent, que m'im-

porte ? Il s'en ſauve aujourdhui cinquante ; demain il nous en reviendra cent de chez l'ennemi. Je conçois que c'eſt quelque choſe de ſingulier que tous ces enrôlemens forcés. Être Officier ! Ah ! de grand cœur. C'eſt l'honneur, le courage, c'eſt l'amour du Monarque, c'eſt la liberté même qui nous conduit à la victoire ; & que nous ſert d'être à côté d'une foule d'hommes ſoldats involontaires, qu'il faut traîner ſous le fouet de la diſcipline. Pourquoi accorder à de pareils gens l'honneur d'être tués dans les Batailles ? Que ne les renvoye-t-on plutôt labourer le champ de leurs peres. A nous ſeuls devroit appartenir la gloire & le danger des combats. Le nom de Déſerteur ſeroit certainement un nom ignoré... Il me vient une idée. Trente Officiers valent bien je crois un Bataillon ? Ne pourrions-nous, unis en bravoure, repréſenter une Armée entiere, former un ſeul corps audacieux, intrépide, impénétrable ? Auſſi prompt que terrible, il voleroit avec la victoire ; elle ſeroit aſſurée. Pas un ne reculerait d'un pouce ſur le terrein, & le champ de bataille pourroit être couvert de morts, mais ne ſeroit jamais déſert.

SAINT-FRANC, *ſouriant.*

J'aime cette fougue guerriere... Elle

vous ſera heureuſe. Ils moiſſonneront des lauriers, ceux qui marcheront ſur vos traces. Mais, croyez-moi, cher Comte, tel ſoldat eſt auſſi brave que ſon Officier, & n'a point les mêmes motifs pour l'être. Lorſque le ſoldat déſerte, c'eſt le plus ſouvent la faute des Chefs. Ils ne ſe mettent pas aſſez à la place du malheureux qui ſe trouve engagé. Ils ſignent pourtant l'arrêt de ſa mort; ils ſe rejettent ſur la loi ſubſiſtante. Cette loi, comme bien d'autres, agit dans toute ſa rigueur, ſans être jamais bien appréciée; elle paroît reſpectable, lorſqu'elle eſt émanée d'un ſiécle dont on rougiroit de porter les habits.

VALCOUR.

On diroit que c'eſt moi que tu veux gronder de tout cela. Ai-je fait la loi? Puis-je l'anéantir. Si tout le monde avoit mon cœur, on pourroit... Mais voici notre charmante Hôteſſe... Allons, vieux chevalier, je vais porter pour toi les premiers complimens.



SCÈNE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR.

LE hazard, Madame, arrange les événemens quelquefois beaucoup mieux que nous ne ferions par nous-mêmes. En vous voyant nous lui rendons mille actions de graces. C'eſt lui qui nous a conduit chez la beauté même. Il ſait que nous avons des yeux faits pour la reconnoître, & des cœurs diſpoſés à lui rendre nos hommages.

Madame LUZERE.

A ces paroles on reconnoît un François. Jamais rien que de flatteur n'échapa de leur bouche.

VALCOUR.

Puiſque vous les connoiſſez, je me repréſente avec un plaiſir,avant-coureur des plus exquiſes voluptés, que rien ne nous manquera, n'eſt-il pas vrai... Rien, abſolument rien.

Madame LUZERE, *avec grace.*

Vous l'avez dit... Il eſt juſte de vous

procurer du repos, car vous autres, Meſ-ſieurs, n'en avez pas toujours. L'appartement que j'ai fait diſpoſer eſt en état de vous recevoir, & vous pouvez vous y faire conduire.

VALCOUR.

Vous êtes adorable!.. Pourvu que notre chambre ſoit voiſine de la vôtre, telle qu'elle ſera nous la trouverons délicieuſe. Nous autres Militaires, ſavons nous arranger avec toute la complaiſance poſſible; mais auſſi n'allez pas nous reléguer dans un canton éloigné. Je n'aime pas la ſolitude, moi. On m'a comme cela par fois attrappé... Meſſieurs les Germains ont des corps de logis d une longueur qui ne finit point, & ils vous exilent encore tout au bout, comme un peſtiféré... Je ſuis doux, doux comme un mouton pour peu qu'on me flatte, mais fier, implacable, ſi l'on me fâche... Nous vivrons enſemble bons amis, je l'eſpere; & pour cimenter amicalement notre charmante union, permettez, chere mere, que je vous embraſſe..

Madame LUZERE, *du ton de la plaiſanterie.*

Oh! nous pouvons être fort bons amis ſans cela...

VALCOUR.

J'entends... Vous êtes née diſcrete, pru-

dente... J'aime fort auſſi la diſcrétion ; cette vertu rare m'eſt échue en partage, d'honneur. (*à Saint-Franc, qui hauſſe les épaules.*) Mais, Major, on diroit que tu nous fais la mine... Eh ! Madame, vous n'en voyez pas la cauſe ? Où eſt donc cette chere enfant, dont la taille divine, le regard enchanteur, la phiſionomie angélique ?.. Pourquoi n'eſt-elle pas à vos côtés ?.. D'où vient que l'amour fuit ſa mere ?.. Seroit ce par vos ordres ? cela crieroit vengeance... Il vient de me dire mille choſes paſſionnées pour elle... N'allez pas la lui cacher, il eſt véhément, & dans ſon courroux tout ſeroit perdu.

SAINT-FRANC, *levant les épaules.*

Il extravague. Allez, Madame, ce ne ſont que des mots. Cette jeuneſſe eſt pétulente, inconſidérée... Il faut qu'elle évapore ſes folies. Elles ſont faites pour frapper l'air, rien de plus. Notre probité d'ailleurs ne ſauroit être ſuſpecte ; & ſur ma parole, vous n'aurez point à vous plaindre de vos hôtes.

Madame LUZERE.

Je n'en attends certainement rien que d'honnête. Monſieur le Chevalier, non, je ne vous cacherai point ma fille. Elle eſt éle-

vée de façon à la laisser paroître en toute sûreté. (*elle appelle.*) Frédéric, dites à Clary que je la demande (*à Saint-Franc.*) Vous ne savez pas qu'elle est pour ainsi dire mariée. Le jour de demain lui donne un époux...

VALCOUR.

Vous la mariez, cette charmante enfant, & si promptement ! Mais voilà un tour vraiment perfide... Ah ! chere mere de grace, point tant de précipitation... Croyez-moi il sera tems de conclure la noce lorsque nous serons partis.

SAINT-FRANC.

Ne différez pas, Madame, de la rendre heureuse. Sans doute vous lui trouvez un bon parti.

Madame LUZERE.

On ne sauroit meilleur.

SAINT-FRANC

Eh bien, concluez au plus vîte.

VALCOUR.

Mais c'est vous, maman, qui faites ce mariage-là... Elle n'aime pas le futur prodigieusement, je gage... n'est-il pas vrai, elle ne l'aime pas.

Madame LUZERE.

Pardonnez-moi, beaucoup.

VALCOUR.

Eh non, non, je vous dis. . Elle s'imagine qu'elle l'aime... Elle peut bien avoir pour lui un certain penchant, parce qu'un mari, dans tout pays, eſt choſe commode; mais c'eſt bien loin par exemple de ce que quantité de filles ont reſſenti pour moi... C'étoit un tranſport, un affollement!..

Madame LUZERE, *ſouriant.*

Dont elles ont été bien récompenſées, je penſe.

SCÈNE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR, CLARY.

(Clary fait une révérence profonde, & va ſe ranger, les yeux baiſſés, à côté de ſa mere.

VALCOUR, *allant à Clary.*

LA voici, la voici... Celle dont les yeux lancent des traits toujours ſûrs & vainqueurs. Quelle floriſſante jeuneſſe! Quel eclat! Eh bien Major... Elle me paroît encore embellie... C'eſt ma préſence... Vois

quelle aimable rougeur monte ſur ſon front... O cette belle main ſi douce ! il faut qu'elle reconnoiſſe tout le feu de mon cœur. (*il veut lui baiſer la main.*)

CLARY, *retirant ſa main avec dignité & froidement.*

Monſieur... Réſervez pour d'autres..; je vous prie.

Madame LUZERE.

Monſieur l'Officier de l'honnêteté, un peu plus de retenue...

VALCOUR, *avec légereté.*

Quoi ! ce feroit un crime d'oſer ravir la plus innocente faveur... Mais cela ne ſe refuſe point... Charmante, regardez-moi; ce n'eſt point un Germain empeſé & ridicule qui ſoupire à dix pas de ſon idole; c'eſt un François...

CLARY.

On le voit bien.

SAINT-FRANC, *avec dignité.*

Mon ami ſonge que tu repréſentes la Nation, que c'eſt toi qui la calomnierois chez l'Étranger. L'Officier François n'eſt pas déjà en trop bonne réputation dans ce pays, & tu dois...

VALCOUR.

L'adorer ! Vénus & l'Amour même ne furent jamais aussi séduisans. Les doux rayons qui partent de ces yeux que je juge tendres à travers leur fierté, subjugueroient dignement le plus brave Officier de l'armée (*montrant Saint-Franc.*) lui ou moi... Je représente la Nation ; je m'en flatte. On peut dire sans vanité que les François sont les hommes les plus aimables de la terre. Eux seuls savent connoître le prix de la beauté, l'encenser, la servir, la chanter. Où sont les cœurs plus faits pour éprouver l'amour, pour savourer la volupté, plus savans dans l'art de l'embellir, de la varier ? .. Un François est seul digne de vos charmes... On vous destine un mari ; quel homme est-ce ? Un Bourgeois sans doute, un Allemand, un Allemand ! (*il ricane.*) Epouser un Allemand !.. Je serois presque jaloux si je n'étois ce que je suis.

SAINT-FRANC.

Quel verbiage ! Eh, mon ami, viens & laisse en paix cette honnête famille... C'est assez déraisonner...

VALCOUR.

Que tu es fâcheux !

SAINT-FRANC.

Viens, te dis-je, le tems nous est cher.

VALCOUR.

VALCOUR.

Vraiment oui, car je puis être tué demain... Je ne ſerai plus alors... A mon âge, le tems eſt très-cher, tu l'as fort bien dit, un militaire ne doit pas ſoupirer comme un Bourgois.

SAINT-FRANC.

Tu dois me ſuivre ; j'ai à t'entretenir d'affaires plus importantes. L'heure nous appelle. (*Valcour ſe laiſſe un peu entraîner.*)

VALCOUR, *tournant les yeux vers Clary.*

Elle ne ſait pas d'honneur, tout ce qu'elle vaut : Je n'ai point vu de Françoiſe qui lui fût comparable... Avec un auſſi beau teint, un tour de tête ſi noble, ſi gracieux, s'aller marier ſans réflexion!.. Je le dis tout haut, & je m'en rends même garant, elle eſt toute formée pour épouſer un Officier... Oui, un Officier François.

SAINT-FRANC, *l'entraînant.*

Veux-tu rendre ce nom odieux. (*le prenant par le bras.*) Valcour tu me ſuivras, ou parbleu je me facherai.

VALCOUR.

On m'enleve !

❀

SCÈNE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

QUEL étourdi ! Et c'eſt un pareil écervelé qui commande à des hommes !

Madame LUZERE.

C'eſt ainſi que l'on traite le foible dans ſes propres foyers... que fera le Soldat, lorſque les Chefs...

CLARY.

Le vieil Officier me paroît un digne homme.

SCÈNE V.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL, *à part.*

ILs ſont rentrés. Voici le moment que j'attendois avec tant d'impatience. Je puis paroître enfin...

Madame LUZERE, *l'appercevant, à voix basse.*

Vous, Durimel ! Imprudent ! Allez... Retirez-vous.

CLARY.

Que voulez-vous dire, maman ?

Madame LUZERE, *avec contrainte.*

Rien, ma fille.

CLARY.

Mais vous aviez quelque chose à dire que vous avez tout de suite retenu, (*à Durimel.*) & vous aussi... Vous êtes troublé... Je ne suis plus tranquille. Pourquoi n'avez-vous pas voulu venir avec moi devant ces Officiers, vos compatriotes ? Pourquoi vous tenir enfermé ? Nous ne sommes que des femmes, vous êtes un homme, & vous les auriez contenus.

DURIMEL, *vivement.*

Contenus ! Est-ce qu'ils auroient... (*se remettant.*) J'aurois bien voulu vous obéir, chere Clary ; mais...

Madame LUZERE.

Ma fille, as-tu oublié tout ce que je t'ai dit à ce sujet ? Laisse agir Durimel, laisse-le à lui-même ; ne te mêle de rien, je t'en supplie. Tu sais que je n'agis que pour ton bonheur, tu dois en être assurée.

CLARY, *se penchant vers sa mere.*

Voilà qui est fait... Je respecterai en tout vos volontés.

Madame LUZERE, *les prenant par la main.*

Embrassez-vous, mes chers enfans, embrassez-moi... Que toutes les heures de votre vie vous payent un nouveau tribut de félicité. En formant ces nœuds, mérités les faveurs du ciel, en lui offrant deux cœurs vertueux, unis pour célébrer ses bienfaits.

DURIMEL, *passionnément.*

Ah ! Clary !

Madame LUZERE, *prenant la main de sa fille, & la donnan à Durimel.*

Je vous la donne.

CLARY, *avec tendresse.*

Et moi aussi... Avec ce cœur...

DURIMEL, *un peu triste.*

Puissiez-vous, en faisant mon bonheur, assurer le vôtre. Quel que soit mon destin, vous vivrez dans ce cœur jusqu'au dernier instant de ma vie.

CLARY, *douloureusement.*

Ah ! Durimel ! De quel ton me parlez-vous de vos derniers momens ? Auriez-vous de tristes présages ? Est-ce en ce jour, que vous devez m'offrir cette image funeste ?

(*Durimel colle ses levres sur sa main, dans un silence touchant.*)

SCÈNE VI.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL, VALCOUR.

(*Valcour est entré sur la pointe du pied pour les surprendre.*)

VALCOUR, *à part, dans le fond du Théâtre.*

JE me suis échappé de cet impitoyable Major. (*haut, & s'avançant & subitement.*) Pas mal pour un Allemand ... Pas mal ... En vérité, je ne l'aurois jamais cru.

Madame LUZERE, *effrayée, à part.*

O Dieu! Protége-le.

VALCOUR, *d'un ton avantageux.*

Mais, Mesdames; c'est donc pour me jouer de la sorte qu'on me relegue aux antipodes; là bas, au bout du monde ... Ah! vous me rendrez méchant, je vous en avertis. J'ai ambitionné l'honneur d'être votre voisin, & vous me traitez aussi cruellement... Voilà donc Monsieur l'épouseur? (*il tourne autour de Durimel.*) Mais il n'a pas l'air si germanique; il n'est pas trop mal tourné ...

Je commence même à le croire dangereux. (*à Durimel.*) Sérieusement, voudrois-tu te rendre mon rival? .. Tu n'y gagneras rien; va, mon ami, on ne tient pas contre mes pareils.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier, mais vous êtes incivil; un homme d'honneur en agit autrement. De grace, laissez-nous. Vous avez votre appartement, c'est pour vous y retirer...

VALCOUR.

C'est dans le cœur de cette belle enfant, dans ce joli petit cœur que nous voulons faire retraite. Nous ne prendrons plus désormais d'autre azile; & nous nous y logerons malgré vous, sévere maman. C'est-là notre droit de conquête, & celui dont nous sommes le plus jaloux. (*il saisit la main de Clar .*) incomparable! vous voyez un homme idolâtre de vos attraits; & si j'avois une couronne, ce seroit pour en orner ce front charmant...

CLARY, *voulant retirer sa main.*

Vous êtes... Vous êtes insoutenable. Savez-vous bien que nous allons tous vous détester avec ces tons-là... Je commence déjà à ne vous plus regarder qu'avec horreur.

VALCOUR.

Avec horreur ! . . Mais voici du délicieux. . . Oh ! ce mot-là vaut quelque chose.

CLARY, *le repoussant.*

Laissez-moi.

VALCOUR.

Bon ! bon ! Je connois le petit manége;

Madame LUZERE, *allant à Valcour.*

Monsieur ! . . vous vous oubliez.

VALCOUR, *à Durimel, qui se met entre deux.*

Que fais-tu là, avec tes deux gros yeux fixés sur moi.

DURIMEL, *fierement.*

Ne me faites pas répondre.

VALCOUR.

Mais, serois-tu impertinent, Monsieur le futur? ..

DURIMEL.

C'est vous que je punirois de l'être, & sans cet uniforme qui vous rend si hardi...

VALCOUR.

Il menace, ma foi. . . Ceci est trop plaisant. . . C'est un des nôtres, je pense. . . Serois-tu François?

Madame LUZERE, *prenant Durimel par le bras.*

Durimel, retirez-vous... Sortez.

DURIMEL.

Être forcé de ſe taire !. Mon ſang bouillonne !

VALCOUR, *avec dédain.*

Ah ! il me cede la place... Ce début eſt ſingulier !.. J'eſpere qu'il ne ſe montrera pas au feſtin de la noce, cela me paroît très eſſentiel pour lui... Mais, non, Madame, qu'il reſte, je ſuis curieux... Nous avons à nous parler.

(*Il va à Durimel.*)

Madame LUZERE, *faiſant ſigne à Durimel de ne point répondre.*

Clary, emmenez-le.

CLARY, *prenant Durimel par le bras, & prête à pleurer.*

(*A part.*) Comme un habit bleu les rend inſolens !.. Venez, mon cher Durimel.

VALCOUR, *ſe retournant, & courant après Clary.*

Ah ! fugitive ; vous croyez auſſi m'échapper ! mais...

Madame LUZERE, *retenant Valcour fortement, & avec indignation.*

Monſieur, vous oubliez que vous êtes

chez moi... Quels ſont ici vos droits ? .. Vous deshonorez votre rang, & ce que vous faites eſt d'une lâcheté inſigne.

DURIMEL, *en ſortant.*

Il pourra ſe trouver un moment qui rabattra tant d'impudence.

SCÈNE VII.

Madame LUZERE, VALCOUR.

VALCOUR, *toujours retenu.*

MAIS, Madame ; dites-moi, je vous prie : eſt-ce que nous faiſons la guerre enſemble ? .. Vous êtes forte, au moins.

Madame LUZERE, *toujours du même ton.*

Monſieur, je ne reconnois plus en vous un homme d'honneur, & de ce pas j'irai par-tout répandre contre vous mes plaintes.

VALCOUR, *avec fatuité.*

C'eſt-à-dire, publier ma gloire, & le triomphe de ſa beauté... Mais on n'a jamais fait tant de bruit pour ſi peu de choſe... Adoptez un peu les mœurs françoiſes... D'ailleurs, à peine ſuis-je poſté devant la

ville... Nous n'en ſommes pas encore à la capitulation.

Madame LUZERE.

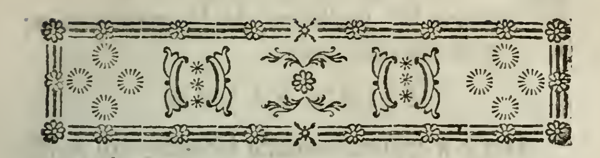
Il m'eſt impoſſible de répondre à un pareil langage. Allez, Monſieur, & ſachez que nous mettons au rang des plus triſtes malheurs, la néceſſité où nous ſommes de vous ouvrir nos aziles.

SCÈNE VIII.

VALCOUR, *ſeul.*

TOUTES ces femmes, au premier abord s'éfarouchent, crient, tempêtent; peu à peu elles s'humaniſent, s'apprivoiſent, deviennent douces, douces tant qu'on en tombe las!... Cet original, avec ſon air mari... Il m'a paru François... C'eſt quelque réfugié... Ma foi, nous jouerons la Comédie... Le pauvre diable! il ne faut pas le tuer... Qu'il végete maritalement ſous cette zone peſante; je ſuis ſeulement curieux de pouſſer un peu l'aventure. Il faut bien s'amuſer à quelque choſe en garniſon, ſans quoi l'on périroit d'ennui.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

SAINT-FRANC.

JE vous demande mille pardons, Madame; c'eſt un étourdi dont le cœur n'eſt pas méchant; mais tout nouvellement échappé de la Cour, il outre la folie françoiſe; il ſe croit tout permis ici. Cependant comme je lui connois des ſentimens d'honneur, de la raiſon même par intervalle, je vous proteſte qu'à l'avenir...

Madame LUZERE.

N'en parlons plus, Monſieur le Chevalier: s'il nous a cauſé quelque déſagrément, votre honnêteté ſait réparer ſes fautes. Si tous les Militaires vous reſſembloient, on

endureroit les malheurs de la guerre avec bien plus de résignation.

SAINT-FRANC.

Il n'y a qu'une jeunesse insensée qui puisse se faire un jeu d'un métier aussi sérieux, & qui doit faire couler nos larmes quels que soient nos succès. C'est bien assez d'obéir à la nécessité terrible qui nous ordonne, dans les Batailles, de fermer l'oreille aux cris de la nature & de la pitié, sans encore outre-passer les ordres dans les momens de relâche qui nous sont accordés. O devoir des combats! devoir cruel! lorsqu'il faut te remplir, j'impose à peine silence à ce cœur qui se souleve; mais la Pa.rie commande, je dois l'exemple au Soldat; on n'est plus alors que le bras du Prince qui ordonne le carnage; c'est lui qui en répondra devant le Juge des Rois. Mais aussi dans les intervalles de ces sanglantes calamités, je redeviens homme & me sens un besoin de paix. Mon ame soupire après quelque action généreuse. Je tâche en soulageant l'humanité souffrante, de réparer les maux dont j'ai été le fatal & l'aveugle instrument. Ah! comment le triste spectacle de la guerre, en offrant des scènes si doulou-euses ne rendroit-il pas le cœur de l'homme plus tendre & plus sensible?

Madame LUZERE.

Avec des ſentimens auſſi nobles, que vous avez du fermer de plaies ſanglantes, eſſuyer de larmes ameres, épargner de calamités!.. Mais vous devez être heureux; car on l'eſt, dès qu'on ſe plaît à faire le bien...

SAINT-FRANC.

J'ai eu le bonheur d'apprendre à réfléchir en avançant en âge. L'infortune, en premier lieu, me fit prendre les armes, l'habitude m'en a fait dans la ſuite un pénible devoir. Le Ciel m'a favoriſé dans les combats. Je ne puis pas dire cependant avoir vécu heureux, à moins qu'on ne le ſoit en s'élevant au-deſſus de ſon ſort.

Madame LUZERE.

Cependant le rang que vous occupez peut avoir des avantages dignes d'être enviés. Il me ſemble qu'un Officier, dans plus d'une occaſion, joue un rôle diſtingué.

SAINT-FRANC.

Il eſt vrai, Madame, que cette place peut récompenſer un vieux Militaire de ſes longs ſervices. De ſimple Soldat, je ſuis parvenu au grade d'Officier. Incorporé depuis cinq ans dans un autre Régiment que celui où je fis l'apprentiſſage de la guerre; reſté preſque

ſeul de tant d'autres moiſſonnés à mes côtés, j'ai remporté des Drapeaux qui ont animé les ſerpens de l'envie. Il m'en a couté d'obtenir la place de Major. Il a fallu la défendre contre ceux qui la briguoient. Elle m'a fait des ennemis plus implacables, plus dangereux que tous ceux que j'ai combattus. Le Colonel me hait, & ſa haine, que j'ai bravée, veille & ſaiſit le moindre pretexte pour éclater. Valcour, dont l'eſprit eſt ſi léger, eſt plus juſte que ſon pere. Son cœur eſt droit, ſon ame eſt noble; il s'eſt montré dans tous les tems mon défenſeur, je lui dois beaucoup... Mais, croiriez-vous que la moitié des Officiers, placés, ſans aucun ſervice, à la faveur de leur naiſſance, croiriez-vous, dis-je, qu'ils murmurent de me voir dans le rang que j'occupe. Je les entends ſouvent dire derriere moi, ce n'eſt qu'un Officier de fortune. Ils ſe ſouviennent de mon obſcure origine, ils oublient les cicatrices dont ce ſein eſt couvert.

Madame LUZERE.

Quoi! des Guerriers qui ſuivent enſemble une carriere glorieuſe, qui ſervent une mere commune, la Patrie, connoître l'envie.

SAINT-FRANC.

Mais, Madame, ce n'eſt point-là le chagrin qui dévore mon cœur. Ma raiſon me met aiſément au-deſſus de ſes injuſtices, hélas! trop familieres aux hommes. Je me ſuis fait dès longtems une loi de voir en dédain leurs petites paſſions. Que de peines plus ſecrettes me conſument! Elles ſont réelles, elles ne ſont point nées de l'ambition, elles ſont filles de la nature... Mais pardon, j'oubliois que je ne vous entretiens que de moi... Ce n'eſt pas en votre préſence que je dois gémir; eſt-ce à moi de troubler la ſérénité de votre ame? Vous me ſemblez heureuſe... Vous êtes mere d'un enfant qui doit combler votre félicité... Vous touchez au moment le plus beau de la vie, & pour elle & pour vous... Elle eſt belle, & paroît ſi douce!.. Vous êtes prête enfin à la marier. Prenez bien garde, Madame, de vous tromper au choix de ſon époux... Qu'il ſeroit cruel de lui voir contracter un lien funeſte qui feroit l'infortune de ſa vie.

Madame LUZERE.

Heureuſement que le jeune homme à qui je la deſtine, réunit les plus excellentes qualités; s'il ne lui apporte pas les mêmes biens qui compoſent la dot de ma fille, je le regarde comme plus riche par les vertus qu'il poſſéde.

SAINT-FRANC.

Ses mœurs vous ſont donc bien connues ?

Madame LUZERE.

Depuis ſept ans, elles ne ſe ſont point démenties.

SAINT-FRANC

Il vous aime... Il vous reſpecte.

Madame LUZERE.

Comme ſi j'étois ſa mere.

SAINT-FRANC.

Il mérite d'être heureux... Jouiſſez de votre bonheur.

Madame LUZERE, *en ſoupirant.*

Ah Monſieur! l'apparence du bonheur eſt ſouvent trompeuſe. Ma félicité n'eſt pas ſi grande qu'elle vous le paroît. Chacun a ſes peines, & plus elles ſont renfermées...

SAINT-FRANC.

Comment, Madame?

Madame LUZERE, *d'un ton un peu contraint.*

On a ſouvent de certains intérêts pour ne pas tout dire. N'eſt-il pas vrai qu'il faut bien ſe connoître avant de riſquer une confiance qu'on voudroit quelquefois hazarder. Vous vous attendriſſez.

SAINT-FRANC.

Je ſens ce que vous dites, Madame. On brûle quelquefois d'épancher ſon ame, parce qu'on ſoulage ainſi l'amertume dont elle eſt remplie. Ce cœur, comme le votre, a beſoin de s'ouvrir. Je ne trouve gueres parmi ceux qui m'environnent de confident intime. La plupart des amis que j'avois, m'ont devancé dans la tombe, & prèt d'y deſcendre, irois-je encore former de nouveaux liens pour les voir rompre auſſitôt. Je ne vois autour de moi que rivaux ambitieux, d'un caractere ſombre, ou des jeunes gens pleins d'inconſéquence, profondément occupés de frivolités : pas un ne m'intéreſſe aſſez pour lui confier mes peines; mais vous êtes mere, Madame, vote cœur doit répondre au mien.

(*Après un ſilence.*)

Ils ignorent tous la cauſe d'une mélancolie profonde, qu'ils ne ſavent que me reprocher. Oui, je ſuis à plaindre. Je ne jouis ni des honneurs, ni des plaiſirs attachés à mon rang... J'eus un fils que j'aimois... A ſon entrée dans le monde, je n'avois que des larmes à répandre ſur lui... Aujourd'hui que la fortune m'a ſouri, que je pourrois lui faire un ſort heureux, j'ignore ce qu'il eſt devenu... Son ſouvenir me pour-

ſuit & ne m'abandonne point. Héritier de mon infortune, il fut forcé de prendre le parti des armes. Il porta le même uniforme du ſoldat que je commande aujourd'hui. Auſſi dans chacun d'eux, je crois voir & reconnoître mon enfant. . . . Tous me ſont chers. . . Peut-être vit-il encore, traînant une vie pénible ou languiſſante. . . Mais je l'ai perdu, Madame, & d'une façon à preſque déſirer de ne le retrouver jamais.

Madame LUZERE

Vous vous intéreſſez à la cauſe de tous les ſoldats infortunés. . .

SAINT-FRANC.

Si je m'y intéreſſe! . . . Mon fils eſt du nombre.

Madame LUZERE.

Ah, Monſieur! écoutez-moi. Vous l'avez dit, je ſuis mere. C'eſt le ciel qui vous a conduit ici pour raſſurer mon cœur. Il brûle à ſon tour de s'expliquer. La confiance a ſes périls, je le ſais; mais ce n'eſt pas quand c'eſt vous qui l'inſpirez. Je vais vous livrer le ſecret de ma vie. . .

SAINT-FRANC.

Tout nous réunit, Madame; franchiſe,

candeur, religion ; faut-il pour vous rassurer attester l'honneur...

Madame LUZERE, *d'un ton abandonné.*

Non... Votre phisionomie annonce votre ame... Homme compatissant & généreux, recevez l'aveu de mes peines. La bienfaisance est en vous un sentiment aussi vrai que profond... Guidez-moi, instruisez-moi... Depuis votre arrivée, je n'existe plus. Sachez que ce même jeune homme, qui doit épouser ma fille, à l'heure où je vous parle, voit le trépas suspendu sur sa tête... Je vous confie sa destinée, sa malheureuse destinée...

SAINT-FRANC.

Achevez...

Madame LUZERE.

Hélas ! sauvez-le ; il est...



SCÈNE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, CLARY.

CLARY, *accourant toute éplorée.*

O Ciel !.. Ciel... Monfieur le Chevalier, à fon fecours. O ma mere...

(*Elle tombe.*)

Madame LUZERE, *la relevant.*

Qu'eft-il arrivé ?

SAINT-FRANC.

Expliquez-vous... Parlez... Calmez-vous.

CLARY, *refpirant à peine.*

Des gardes emmenent Durimel !

Madame LUZERE.

O Dieu !

CLARY, *au milieu des fanglots.*

Ils font entrés... Ils fe font emparés de lui... Ils le conduifent à travers tout un peuple... J'ai vainement couru ; Durimel fe laiffoit entraîner fans élever aucun cri, aucun gémiffement, & comme s'il étoit coupable.

Madame LUZERE, *tombant aux pieds de Saint-Franc, qui ne lui donne pas le tems de mettre un genou en terre.*

Ah Monſieur!.. Courez, faites qu'on le délivre. Votre autorité, dans le Régiment, doit avoir un crédit ſûr... Embraſſez ſa cauſe... Si vous ſaviez.

SAINT-FRANC.

J'embraſſerai ſa défenſe; mais de grace, achevez un aveu...

Madame LUZERE.

Ah!.. (*à Clary.*) Éloigne toi, ma chere fille... Laiſſe-nous un inſtant... Éloigne-toi... écoute une mere.

CLARY, *ſoupire & ſe retire inquiette & tremblante.*

Vous vous cachez encore de moi... Ah! ſi cela continue, il faudra que je meure.



SCÈNE III.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

Madame LUZERE, *prend Saint-Franc, l'amene ſur le bord du Théâtre, & lui dit d'une voix baſſe & ſuppliante.*

JE m'abandonne à vous. Écoutez ſi j'ai lieu de frémir... Ce jeune homme pour qui je vous implore, eſt Déſerteur de votre Régiment.

SAINT-FRANC, *recule en arriere, en jettant un cri douloureux.*

Seroit-il poſſible ?

Madame LUZERE.

Hélas ! Il eſt perdu, ſi...

SAINT-FRANC, *avec véhémence.*

Vous m'avez percé le cœur.

Madame LUZERE.

Puis-je compter ſur vous ?..

SAINT-FRANC.

Ah ! vous ne ſavez pas tout ce qui s'eſt paſſé dans mon ame... Comme elle s'eſt ébranlée... Madame, ce cœur eſt plus déchiré que le vôtre.

Madame LUZERE.

C'eſt l'humanité qui ſe ſouleve, & qui vous parle en ſa faveur.

SAINT-FRANC.

Oui ſans doute... Mais ne vous y trompez pas. Il s'y joint un intérêt plus vif, plus touchant & plus fort. Que de fois, de malheureux Déſerteurs m'ont fait mourir d'effroi! il n'eſt plus tems de vous le cacher, apprenez que mon fils eſt Déſerteur auſſi. Hélas! Aucun d'eux ne me fut amené, que tout mon ſang ne ſe ſoit glacé, que je n'aye cru le reconnoître. Tant de fois trompé, le ſerai-je aujourd'hui?.. O Dieu! Tu ſais combien je ſoupire après ſa vue, & comme je tremble de le retrouver.

Madame LUZERE.

Que m'apprenez vous?.. Quel preſſentiment vient me ſaiſir! Mais, Durimel eſt le fils d'un ſoldat. Élevé dans la même religion que la nôtre, le Languedoc fut ſa patrie.

SAINT-FRANC, *avec la plus grande émotion.*

Que dites-vous? Arrêtez, Madame... Le Languedoc! Je naquis ſous le même ciel! mais je n'oſe vous croire encore... Une idée auſſi chere... Auſſi cruelle..!

Ah ! je ne puis en soutenir l'incertitude. . . Je vais. . . Je vole à lui.

Madame LUZERE, *seule.*

Que de combats à soutenir ! de terreur à étouffer ! ô Dieu , prête-moi le courage nécessaire. . .

SCÈNE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY, *revenant à sa mere.*

AH, ma mere ! tout mon corps frissonne. . . Je pleure malgré moi.

Madame LUZERE.

Rassurez-vous.

CLARY.

Que je me rassure ! & vous êtes aussi pâle ; aussi tremblante que moi.

Madame LUZERE.

Cruelle fille ! Laissez-moi respirer ; c'est vous qui m'effrayez.

CLARY.

Mais, dites-moi. D'où vient qu'on l'arrête ? Que signifioient ces mots interrompus,

pus, ces ſoupirs, cette triſteſſe profonde qui perçoit à travers les expreſſions de ſon amour. Il n'étoit plus le même. Croyez-vous en avoir impoſé à mon œil. Ce vieux Chevalier qui vous quitte, je l'ai vu ſortir le viſage altéré.

Madame LUZERE.

Il a ſes peines.

CLARY.

Je meurs mille fois de ce ſilence cruel.

Madame LUZERE. *avec une tranquilité forcée.*

Je vous le répete, Clary; votre imagination prompte à ſe forger des maux, fera le ſupplice de votre vie.

CLARY.

Hélas! Vous voulez que je ſois tranquille, & les malheurs de la guerre viennent fondre juſques dans notre maiſon. Comme tout eſt changé! Je ne vois que des viſages farouches ou inſenſibles à nos douleurs. Vous même diſſimulez avec moi. Ne ſuis-je plus votre Clary? Ah! ma mere, eſt-ce ainſi que mon hymen va ſe célébrer.

Madame LUZERE.

Ton hymen!.. (*appercevant M. Hoctau.*) Mais que nous veut-il encore, & que vient-il annoncer?

SCÈNE V.

Madame LUZERE, CLARY, M. HOCTAU.

M. HOCTAU.

VOILA donc enfin la mine éventée. L'homme qui devoit me faire ſauter en l'air n'eſt pas à ſon aiſe à préſent. Cela eſt très fâcheux pour vous, Meſdames; mais n'ai-je pas toujours prédit que cet aventurier finiroit mal? Vous n'avez pas voulu écouter mes conſeils. Il n'eſt plus tems; voyez le bel honneur que cela va vous faire.

Madame LUZERE.

Sortez, Monſieur; laiſſez-nous libres; nous ne ſommes pas en état de vous entendre.

M. HOCTAU.

Vous ſavez donc la fin de l'hiſtoire. Je me ſuis trouvé là, moi. A peine conduit à la premiere garde, qu'un vieux Sergent l'a reconnu tout d'abord.

Madame LUZERE.

(*à part.*) Malheureuſe! (*voulant emmener*

sa fille.) Viens, ma fille, viens, ma chere Clary... Fuyons son aspect; il ne peut que nous affliger.

CLARY, *résistant.*

Non... Le supplice que j'endure est au-dessus de tout ce que vous pouvez m'apprendre.

Madame LUZERE.

Ah! mon enfant ... prie de ne rien savoir. Tu ne le sauras peut-être que trop tôt.... Arme-toi de courage. Ton amant infortuné...

CLARY.

Eh bien?

(*Madame Luzere ne peut parler.*)

M. HOCTAU.

Elle ignore que c'est un Déserteur.

CLARY, *jettant un cri.*

Déserteur! Est-il bien vrai, ma mere?

(*Elle tombe dans les bras de sa mere.*)

M. HOCTAU.

C'est ce jeune Officier qui l'a décélé. Le Conseil de guerre s'assemble. Son procès est tout fait, dit on, pour demain à la garde montante.

Madame LUZERE, *avec indignation.*

Sortez de ma présence, & n'y reparoissez jamais, homme vindicatif & méchant, qui

venez jouir du malheur qui nous opprime ! Retirez-vous, & laiſſez-nous à nos tourmens.

M. HOCTAU, *en s'en allant.*

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi ſes compatriotes font deux cent lieues pour venir ici lui caſſer la tête ? .. Mais nous nous reverrons après le premier feu.

SCÈNE VI.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY, *après un ſilence.*

LE voilà donc révélé, ce terrible ſecret. Quoi ! Durimel eſt arrêté comme Déſerteur... Il eſt au milieu des Soldats... Il eſt peut-être condamné... Il va périr... Juges cruels ! mes larmes pourront-elles vous appaiſer. Ah ! courons le ſauver, ou mourons.

Madame LUZERE.

Arrête, ma chere Clary. Recueillons notre ame, & nos forces ; commande-toi un inſtant. Oſe eſpérer. J'attends le vieux Chevalier... Ma fille, au nom de l'amour que j'ai pour toi, éleve ton ame, & apprends à ſupporter les revers de la vie.

CLARY.

Je touchois au bonheur.

Madame LUZERE.

C'eſt ainſi qu'il ſe joue des mortels, & tu n'es pas la ſeule infortunée qui gémiſſe ſous un coup imprévu.

CLARY.

Durimel! Durimel! quelles ſont à préſent tes penſées. Je ſens que ton cœur m'appelle ... Je crains de te revoir. Des ſentimens inconnus à mon ame la rempliſſent & l'épouvantent: comme tout eſt déſert & lugubre autour de moi, & quel déſeſpoir affreux m'attend!

SCÈNE VII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

Madame LUZERE.

QUE vois-je! Ah! fuyons.

VALCOUR.

Vous voyez un homme qui vient d'être étrangement ſurpris.

CLARY.

Vous êtes un monſtre, & nous maudiſſons l'heure où vous avez touché le ſeuil de cette maiſon.

Madame LUZERE.

Quoi ! vous avez été aſſez lâche, aſſez cruel pour vous rendre le délateur d'un infortuné que vous auriez du protéger ; & vous oſez encore...

VALCOUR.

Qui moi, délateur ! (*arrêtant Clary.*) Arrêtez, de grace écoutez moi. Je vois que mon cœur ne vous eſt pas connu. Vous m'avez mal jugé. J'ai peut-être pu y donner lieu ; mais ſi je me ſuis permis quelques légeretés indiſcretes, dans une pareille affaire, toute frivolité ceſſe. J'en jure par l'honneur ; non jamais mon cœur ne s'eſt ſenti ſi vivement touché, que lorſque je l'ai reconnu... J'en ai pleuré de pitié... Ah ! ſi vous m'euſſiez confié ſon ſort, j'aurois pu le ſauver...

Madame LUZERE.

Ce n'eſt pas vous qui l'avez fait arrêter?

VALCOUR, *avec chaleur & nobleſſe.*

Ceſſez une imputation auſſi odieuſe ; je rougirois de la combattre. Que la grace de

tous ces infortunés n'eſt-elle entre mes mains, aucun ne périroit ! Mais que dis-je, ne déſeſpérez pas. Le Colonel, ſous lequel il a ſervi, eſt mon pere. Je vole à ſes pieds. Je les embraſſe, je preſſe, je ſollicite ſa grace; je l'obtiendrai. Plus de répos, plus de tranquilité pour mon cœur, que votre amant ne ſoit libre, & que vous ne ſoyez unis. C'eſt en vous le rendant que je me vengerai de vos ſoupçons. Vous verrez que la légereté du François n'eſt pas incompatible avec la ſenſibilité, & que l'étourderie n'exclud pas toujours les vertus. Adieu, les momens ſont chers, & je cours les employer.

Madame LUZERE.

Ah ! s'il eſt ainſi, Monſieur, pardonnez...

SCÈNE VIII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

OSERONS-nous eſpérer, dites-moi, l'oſerons-nous ?

Madame LUZERE.

Oui, ma chere fille. Nous ne ſommes pas

encore certaines de notre malheur. Le corps généreux des Officiers ſauve tous ceux qu'ils peuvent ſauver. Penſe-tu qu'on ordonne de ſang froid la mort d'un homme ?

CLARY.

Ah ! ils pleurent tous, & ils condamnent... La clémence leur eſt étrangere... Mais pourquoi ne courons-nous pas à lui ? Il a beſoin de nous. Mon cœur eſt tourmenté, & le ſien éprouve tout ce que je ſens... S'il mouroit... Affreuſe image ! Ciel ! frappe-moi avant lui.

Madame LUZERE.

Allons au devant du vieux Chevalier, c'eſt notre Dieu tutélaire, tu connoîtras ſon ame... Tes pas chancelent !

CLARY.

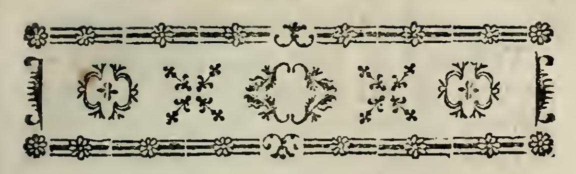
Je me trouve foible, j'éprouve un ſerrement de cœur inexprimable.

Madame LUZERE.

Viens, chere enfant, appuie-toi ſur mon ſein.

(*Elles ſortent appuiées l'une ſur l'autre.*)

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE

SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR, *ſuivant Saint-Franc.*

QUE je te laiſſe !.. & c'eſt à moi que tu peux le dire ? Je ne te quitte pas. Comme dans un inſtant tous tes traits ſont changés ! Je t'ai vu ſortir de la ſalle du Conſeil, pâle, & la mort dans les yeux : Quelle impreſſion profonde & terrible ce malheureux a fait ſur ton ame ! Tu ſais tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai tenté... Tu voudrois parler, tu te tais ! ne ſuis-je plus ton ami ? Ah ! la pitié qui te parle en ſa faveur eſt ſans doute reſpectable ; mais qu'elle n'aille pas te précipiter dans le tombeau avec l'infortuné que tu ne peux ſauver.

SAINT-FRANC

Valcour ! en tout tems ton amitié me fut utile & chere. Aye pitié du plus malheureux des hommes. J'adopte tous les infortunés ; mais celui-ci, hélas ! je l'ai vu trop tard. Va trouver ton pere. Tu ſais que ma voix l'endurciroit au lieu de le fléchir. Obtiens ſeulement un délai, & je ſerai le plus heureux des... Va, & laiſſe-moi.

VALCOUR.

Je te laiſſe pour ſervir ta généroſité, que j'admire, & que je dois imiter ; mais promets-moi de ne la point porter à l'excès. Calme-toi, digne & reſpectable ami.

SAINT-FRANC.

Oui, mon cher Valcour, je ſerai plus calme.

(*Valcour ſort.*)



SCÈNE II.

SAINT-FRANC, *seul.*

IMPÉNÉTRABLE Providence ! tu veux rendre la fin de ma carriere triste & funeste !.. Hélas ! il devoit faire la consolation de ma vieillesse. Ah ! quand ma main guidoit en paix ses premiers ans, j'étois loin de prévoir que cette même main devoit un jour le conduire à la mort ! Je l'ai vu languissant au berceau, il étoit dans cet âge où la douleur n'arrive point jusques à l'ame, où loin des horreurs du trépas, l'enfant meurt comme il s'endort ; mes vœux ardens ont fatigué le Ciel. Je l'implorois pour qu'il prolongeât sa vie... Je ne savois pas alors ce que je demandois... Ah ! coulez mes larmes, coulez.



SCÈNE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC.

SAINT-FRANC, *allant à Madame Luzere.*

EPARGNEZ-moi, Madame, épargnez-moi ! je l'ai vu, je l'ai reconnu... Oui, c'eſt mon fils.

Madame LUZERE.

Durimel... votre fils !

SAINT-FRANC, *avec une douleur noble.*

Il n'eſt que trop vrai. Je redoutois ce coup, il n'a pas manqué. C'eſt contre moi que s'épuiſent tous les traits du malheur. Je défie maintenant le ſort de me porter des coups plus ſenſibles. Je m'efforcerai de monter mon ame à un degré auſſi haut que celui de ſes infortunes. Dans un moment je vais connoître ce qu'eſt mon fils. Si ſon cœur eſt grand il ſaura mourir... Le reſte ſera bien aiſé, je n'aurai plus qu'à le ſuivre.

Madame LUZERE

Mais, s'il eſt votre fils, n'êtes-vous pas un de ſes Juges. Ne peut-on pas, en faveur de

ces titres, & des ſervices que vous avez rendus à la patrie...

SAINT-FRANC.

La loi eſt inflexible, & ne connoît perſonne. Elle n'eſt même ſacrée qu'autant qu'elle eſt aveugle.

Madame LUZERE.

Quoi ! votre ſang prodigué dans les combats...

SAINT-FRANC.

Viens à moi, conſtance héroïque, viens affermir ce cœur chancelant. C'eſt pour la derniere fois que j'aurai courbé ma tête, que je me ſerai humilié juſqu'à la priere. Je vous l'ai dit, Madame, le Colonel eſt mon ennemi. Il eſt altier, il eſt inexorable. Si je diſois un mot, je ne ferois que hâter la mort de mon fils. Hier, ſaiſiſſant l'époque de cette déſertion, il oſa m'accuſer, en plein Conſeil, de trop d'indulgence envers les Déſerteurs. Il eſt vrai que j'ai cauſé le ſalut de pluſieurs ; mais toi, malheureux, tu n'échapperas point, parce que tu es mon fils ! J'ai porté la parole terrible de n'embraſſer la défenſe d'aucun. Je ne ſavois pas qu'elle dût retomber ſur la tête qui m'eſt la plus chere... Au reſte, Madame, ne trahiſſez pas ce ſecret important. Je ſais quand il faudra le révéler.

Madame LUZERE.

Que tardez-vous, allez trouver les anciens compagnons de vos exploits ; écriez-vous devant eux : C'eſt mon fils que vous allez mettre à mort. Alors leurs cœurs attendris...

SAINT-FRANC.

Je ne le ſauverois même pas. Sa mort eſt ſignée depuis ſept ans, & l'Arrêt eſt irrévoquable. J'ai vu preſque toutes les voix paſſer à ſa condamnation. Ah ! ſi ſa grace étoit poſſible, penſez-vous que je balancerois un ſeul inſtant ? que la cauſe des Rois combattroit celle de la nature ? Un intérêt auſſi cher que celui de ſes jours, m'oblige à dévorer mes larmes en ſilence. La Réligion de nos peres... Vous m'entendez, Madame. Si je laiſſois échapper mes clameurs paternelles, un zele fanatique l'arracheroit bientôt de mes bras. Ils me priveroient de ſa vue & de ſes derniers momens. Dans ces momens affreux, accompagner ſes pas, m'attacher à lui, eſt la ſeule conſolation qui me reſte.

Madame LUZERE.

Et vous vous êtes dérobé à ſa vue ! & ſes regards ne ſe ſont point fixés ſur un pere !

SAINT-FRANC.

Ce n'étoit point là où je voulois qu'il me retrouvât. Il étoit aussi loin de me croire dans ce grade & dans ce Régiment, que tous ceux qui m'environnoient étoient loin de soupçonner que cet infortuné étoit mon fils. Dans mon malheur, j'ai goûté du moins quelque joie. Ce cœur a été satisfait de son courage. J'ai reconnu mon sang. Il n'a affecté ni une contenance hardie, ni une contenance abattue. Il ne s'est point humilié devant ses Juges pour mendier la vie. Il a répondu aux interrogations sans fierté comme sans foiblesse. Tranquille, & poussant quelques soupirs par intervalles, mes yeux, que je détournois, retomboient toujours sur les siens. Je suis resté aussi ferme, & j'ai eu la constance de disputer pour lui un trépas qui ne fût point infamant. Au moment de signer j'ai cependant senti ma main trembler, & mon cœur a failli me trahir.

Madame LUZERE.

Comment avez-vous pu dompter ce mouvement de la nature ?

SAINT FRANC.

Il faudroit être moi pour le savoir ; mais il le falloit. J'ai prié qu'on le laissât libre, jusqu'a l'heure où son Arrêt doit être exé-

cuté. J'ai répondu de ſa perſonne. Il n'y a que vous, Madame, qui ſachiez un ſecret que je voulois encore renfermer dans mon ſein ; & ſans le bien que vous m'avez dit de lui, j'aurois héſité à vous le confier. Oui, ſi j'euſſe trouvé mon fils indigne de moi, il ne m'auroit jamais connu ; mais je ſens que ce cœur paternel vole au devant de lui. Il me tarde de l'embraſſer, de l'inonder de mes larmes, de le preſſer ſur ce cœur gemiſſant. C'eſt aſſez combattre, qu'il vienne ! qu'il tombe dans mes bras !

Madame LUZERE.

Dieu, je le reverrai !

SAINT-FRANC.

Je meurs d'impatience, & je frémis du moment. Madame, j'aurai beſoin d'être ſeul avec lui. Il me ſemble toujours l'entendre venir. Je ne me trompe point, ou cette fois...

Madame LUZERE.

Ses regards vont me chercher, & ne me trouvant point...

SAINT-FRANC.

Laiſſez-moi, je ſuis jaloux de poſſéder ſes derniers momens... Il me les doit !

(*Madame Luzere ſe retire.*)

Ciel, le voici !

SCÈNE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

DURIMEL, *environné de Soldats, entre, les cheveux épars, & habillé conformément à sa situation.*

SAINT-FRANC, *à part.*

O MON Dieu ! laisse-moi vivre encore une heure, & je t'abandonne le reste de ma vie.

(*Il fait signe aux Soldats de se retirer. Ils sont censés demeurer à la porte.*)

DURIMEL, *dans le fond du Théâtre.*

Je cherche Clary, & je crains de la rencontrer. Il faut que je la voye avant de mourir. C'est elle qui doit me plaindre & me consoler. Hélas ! on me fuit, on n'ose me revoir, on tremble de m'aborder.

(*Appercevant Saint-Franc, & courant vers lui.*)

Ah ! Monsieur, c'est à vous que je dois la liberté de revoir ces lieux qui me sont si chers... A ce bienfait, il faut que vous

en ajoûtiez un autre... Vous ſeul pouvez le remplir. De tous mes Juges, vous m'avez paru le plus attendri ſur mes malheurs. Mes malheurs ſont grands... Vous me voyez pleurer; mais ce n'eſt pas ſur moi que je repands des larmes. (*arrivant ſur le bord du Théâtre.* O mon pere! mon pere! Le Ciel a-t il prolongé tes jours? Que vas-tu devenir, ſi jamais la fin de ma triſte déſtinée parvient juſqu'à toi? (*tirant une lettre de ſon ſein.*) Puiſſe cette lettre te conſoler, en apprenant dans quels ſentimens j'ai terminé ma vie. Je ſuivrai tes leçons juſqu'au dernier ſoupir. Je chérirai la vertu, la Religion, l'honneur. (*il baiſe la lettre avec tranſport.*) Parois à une vue ſi chere, gage précieux de mon amour; tu rendras, après moi, ma parole vivante. Si ſes yeux peuvent te lire, je revivrai pour lui dans ce moment. (*allant à Saint-Franc.*) Monſieur, il n'y a que le nom & la Compagnie, qui pourront vous aider à la faire parvenir à ſon adreſſe. Mon pere eſt un Soldat dont le Régiment a paſſé les mers. Ce Régiment ayant beaucoup ſouffert, a été incorporé dans un autre, dont j'ignore le nom. Je vous en conjure, ne négligez pas vos recherches; je mourrai content ſi vous me le promettez.

SAINT-FRANC, *après un ſilence.*

Donnez.

(*Saint-Franc prend la lettre, rompt le cachet, & la parcourt; cette action porte Durimel à le fixer. Saint-Franc ouvre ſes bras tout tremblans, & s'écrie avec l'ame d'un pere.*)

Mon pauvre Charles!

DURIMEL.

Dieu!

SAINT-FRANC.

Embraſſe ton pere.

(*Le pere s'appuie ſur l'épaule de ſon fils, ils demeurent embraſſés. Durimel met un genou en terre, & ſe ſaiſit des mains de ſon pere, qu'il baiſe avec une tendreſſe reſpectueuſe.*)

DURIMEL.

Mon pere! dans quel état! Graces au Ciel, c'eſt vous! Quel heureux moment!

SAINT-FRANC.

Oublie-tu le moment qui doit le ſuivre?

DURIMEL.

Je l'oublie! je voulois vous voir encore avant de mourir. Je bénis la faveur du Ciel, qui me permet à ce prix d'embraſſer vos genoux... Grand Dieu! pour un tel moment, oui je t'offre volontiers ma vie.

SAINT-FRANC.

Mon cher fils ! tu te ſens donc la force de te ſoumettre à cette main inviſible? .... Dis, conſerveras-tu ce courage juſqu'au dernier inſtant.

DURIMEL.

J'y ſuis réſolu, quoique mon cœur ait à regretter ... & ſi quelque trouble vient l'affoiblir, ô mon pere ! c'eſt de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté.

SAINT-FRANC.

Ton pere malheureux, n'a que ce triſte bienfait en ſon pouvoir. Je ne te quitte plus. T'affermir, t'encourager, eſt un droit trop précieux, ſans doute, & que je ne cede à perſonne... Voilà poúrquoi j'ai caché à tous que tu étois mon fils... Emploi terrible & cher, j'eſpere te remplir !

DURIMEL.

Vous y ſerez, mon pere !

SAINT-FRANC.

Ignore-tu que c'eſt moi qui donne le ſignal ? Tout Déſerteur a trouvé en moi un pere. Je croyois te voir, t'embraſſer dans chacun d'eux, & je t'abondonnerois, & je perdrois le fruit du plus cruel apprentiſ-

ſage ! .. Non, qu'il m'en coute la vie. Ton ame ne s'envolera ſous l'œil d'un pere, que pour ſe réfugier dans le ſein d'un Dieu. C'eſt le pere commun des hommes, mon fils, & toute ma tendreſſe paternelle, n'eſt qu'une foible image de la ſienne.

DURIMEL.

Ah ! ce Dieu, dont j'adore la bonté, fait que j'ai plus d'une victoire à remporter ... J'allois mourir paiſiblement ; mais voici que l'amour de la vie me parle avec force, & ſe reveille dans mon ſein. Je vous retrouve, je preſſe ces mains cheres & reſpectables ... A peine ai-je le tems de les baigner de larmes de joie, qu'une voix impitoyable m'appelle ſur les lieux où ma foſſe eſt déjà creuſée.

SAINT-FRANC.

Cette grace n'étoit que conditionelle. N'outre point tes regrets. Un moment plus tard tu mourois loin de moi, & je vivois déſeſpéré. Va, béniſſons le Ciel. Je ſens toutes tes douleurs, mais c'eſt enſemble qu'il nous faut apprendre à les ſurmonter. Soumets ta deſtinée à la volonté du maître qui conduit tout.

DURIMEL.

Je me ſoumettrai... Je mourrai... Mais quel eſt mon crime !

SAINT-FRANC.

Eh ! quel étoit le crime d'un million d'hommes, moissonnés à mes côtés par le fer, par la flamme, par les maladies plus cruelles encore? Ils vengeoient la Patrie, & périssoient dans les tourmens Ils étoient tous innocens, & toi... La loi est générale & la plainte inutile. Si tu étois tombé sur le champ de bataille, tu serois mort sans regrets... Mon fils ; tu peux encore mourir en héros. Songe que ta mort sera plus utile que ta vie ; ta mort retiendra sous les drapeaux de la patrie mille jeunes imprudens qui les auroient abandonnés pour se voir ensuite aussi malheureux que toi. En tombant, tu préviens leur perte, tu raffermis les colonnes de l'État... Embrasse cette idée digne d'un Citoyen. Dis à toi-même... Si j'ai trahi la loi de mon pays, il n'aura rien à me reprocher ; ma mémoire sera sans tâche ; la réparation aura été plus éclatante que la faute même.

DURIMEL.

Je rappellerai mon courage qui chancele ; mais qu'il est affreux de quitter la vie à la fleur de l'âge, aux portes de la félicité! lorsqu'un pere, une amante... Le sentiment l'emporte, & je ne suis qu'un foible mortel.

SAINT-FRANC.

Ce cœur paternel ſouffre en prononçant ces mots ; mais quand les calamités de l'homme ſont montées à leur comble, que tout échappe à ſes mains, qu'il ſe trouve ſeul ſur les bords d'un abîme inconnu, mon fils, connois-tu l'être qui conſole & qui ſe plaît alors à ſecourir le malheureux qui l'implore ?

DURIMEL.

Dieu, mon pere.

SAINT-FRANC.

Sa préſence nous environne. Il entend, il recueille nos moindres ſoupirs. Quand tu es ſous ſon regard, connoîtras-tu le déſeſpoir ? & où peux-tu tomber, ſi ce n'eſt dans ſon ſein ? Que gagneroit ton ame à s'irriter ? En te montrant rebelle, tu te rendrois encore plus malheureux ! Si tu as toujours été homme de bien, leve ce front abbattu. Ta triſteſſe outrageroit l'Etre puiſſant & magnifique. Aie la confiance d'un fils, & non la terreur d'un eſclave. C'eſt au vil incrédule à trembler ; mais toi qui vois au-delà de cette vie tends les bras au Pere univerſel. Tu plongeras dans le tombeau pour te relever immortel.

DURIMEL.

Ah ! mon pere ! que cette idée eſt au-

guſte & ſublime ! C'eſt quand l'Univers va nous échapper que cette vérité conſolante deſcend dans toute la profondeur de l'ame, & l'éclaire de ſes rayons céleſtes. Allons, demain, à cette heure, je ſaurai avant vous ce que c'eſt que mourir.

SAINT-FRANC.

Je reſterai ſeul ! Qui de nous deux ſera le plus infortuné ? Je voudrois n'être pas condamné à l'horreur de te ſurvivre. J'ai paſſé ſoixante années preſque toutes chargées d'orages. J'entends l'heure qui m'appelle. Elle ne doit plus tarder. Qu'ai-je à mendier encore ? Tu applanis pour moi le chemin de la tombe. Qu'eſt ce que cette vie ? Va, il eſt aiſé de la perdre lorſqu'on s'y réſout. On n'évite point la mort. Il ne faut que l'attendre, & ſe laiſſer frapper.

DURIMEL.

Vivez pour les infortunés, vivez pour leur ſervir de pere.



SCENE

SCÈNE V.

Madame LUZERE, CLARY; SAINT-FRANC, DURIMEL.

CLARY, *dans le fond du Théâtre.*

LAISSEZ-MOI aller à lui ; je ne l'ai point encore vu depuis qu'il eſt malheureux.

DURIMEL.

C'eſt elle ! ô mon cœur, affermis toi !

SAINT-FRANC, *arrêtant Clary.*

Chere fille ! Ménagez, ménagez notre foibleſſe... Il a beſoin de tout ſon courage.

CLARY, *à Durimel, qui ſe détourne.*

Tourne donc les yeux vers moi, Durimel ! ...

DURIMEL, *ſe précipitant dans ſes bras.*

Clary, ô chere Clary !

CLARY, *après un moment de ſilence.*

Quel regard au milieu de tes larmes ! .. Que veut-il me dire ? Je perds la voix. Le ciel qui te fait innocent te rend-il à moi ?

DURIMEL, *avec transport.*

Va, bénis sa bonté... Ce jour n'appartient pas tout entier au malheur.

CLARY.

Quelle joie subite brille sur ton visage! Ta grace... Elle est accordée?

DURIMEL.

Oui, la plus grande que je pouvois obtenir du ciel. J'ai retrouvé mon pere! le voici, précipite-toi dans ses bras.

CLARY, *à Saint-Franc.*

Vous êtes son pere! Ah! vous serez le mien. Ce cœur vous a nommé. Vous le défendrez, vous le sauverez. Je meurs, s'il périt... Mais, qu'ai-je à vous dire pour lui? La nature a parlé dans votre ame. Qu'il va m'être doux de vous honorer, de vous chérir sous le double titre de pere & de libérateur de mon époux!.. Vous vous taisez!

SAINT-FRANC, *ému, & lui prenant les mains.*

Chere enfant!

CLARY.

Hélas! si je vous suis chere, dites; il ne périra pas! Je ne veux que ces mots, sans quoi ma constance succombe. C'est sur lui que j'ai fondé tout mon espoir: & pourquoi donc faut-il qu'il meure?

DURIMEL, *interrompant Clary.*

Que mes juges s'appaiſent ou demeurent infléxibles, ma tête eſt dévouée au malheur, & je ne dois plus aſpirer à votre main. C'eſt à moi de vous épargner ces déchirantes allarmes. Séparez votre ſort du mien. Un autre plus heureux remplira la brillante diſtinée que je n'ai pu qu'entrevoir. Je ſens qu'il eſt des pertes plus ſenſibles que celle de la vie.

CLARY, *avec véhémence.*

O paroles cruelles!.. Et c'eſt toi qui m'accables ainſi!.. Non, tu ne le crois point... Ai-je beſoin de te le dire? Non, ce cœur n'appartiendra jamais à un autre. Parle-moi plutôt de ſubir la mort enſemble. Mais garde-toi de penſer que Clary puiſſe renoncer à toi. Je ne dois plus cacher l'excès de mon amour. Ton infortune m'en fait un devoir ſacré...

DURIMEL, *preſſant la main à Clary.*

O mon pere, mon pere! comme elle m'auroit aimé! Je ſens, je ſens trop que je regrette la vie.

(*Ils s'embraſſent.*)

Madame LUZERE, *allant à eux & les ſéparant avec tendreſſe.*

Arrêtez, mes enfans; mon cœur ſe briſe

entre vous deux. Dans ces momens pitoyables vos tranſports ſont de nouveaux traits que vous enfoncez dans nos ames. Triſtes victimes d'un amour malheureux ! Attendez ce que le ciel doit décider de vous, & reſpectez deux cœurs que vous déchirez.

DURIMEL, *avec nobleſſe.*

Madame, je ſens mon courage s'élever : je ſaurai vaincre la mort, la recevoir d'un œil tranquille ; mais ce cœur ne peut renoncer au charme qui m'étoit offert. Toutes les puiſſances du ciel & de la terre ne peuvent même l'affoiblir. Que cette chaîne de jours fortunés vienne à ſe rompre, un d'eux du moins peut m'appartenir. Vous m'aimez ? .. Ah ! j'oſe ici en demander le prix. Qu'importe ce que le jour de demain peut amener de ſiniſtre. Je puis mourir en portant le nom de ſon époux. Ce nom heureux m'étoit deſtiné. Vous même ici tantôt... Ah ! je vous crois trop généreuſe pour changer comme le ſort.

Madame LUZERE, *ſe couvrant le viſage.*

Ah ! cruel !

DURIMEL, *à Saint-Franc.*

Vous aurez une fille, ſi vous perdez un fils. Elle vous tiendra lieu de moi. Sur les bords de la tombe, j'embraſſerai le bonheur un ſeul inſtant, & j'aurai aſſez vécu.

CLARY, *dans un transport passionné.*

O ma mere ! Je l'aime de toutes les forces de mon ame ! J'unirois mes destinées aux siennes quand l'univers entier ordonneroit son opprobre. Donnez-lui cette main. C'est le ciel qui l'éclaire & qui l'inspire dans ce dessein. Cette main lui fut promise. Il a de nouveaux droits sur elle ; il est malheureux. Le ciel aura pitié de ces nœuds formés sous ses regards. Les barbares les respecteront malgré eux, & n'oseront les briser sans frémir... Oui, nous serons unis, cher Durimel ! & malheur à qui osera nous séparer.

DURIMEL.

Et je ne suis pas heureux ?.. Et je me plaindrois encore ? O mort ! tu peux frapper ; j'ai connu l'amitié, l'amour & la tendresse.

SAINT-FRANC, *tranquillement.*

Madame, on peut accomplir cet himen. Le ciel ne défend pas l'espérance. C'est le trésor des infortunés. Qui seroit assez cruel pour le leur ravir ?

CLARY.

Ah ! Qu'il m'est doux de vous nommer mon pere !

SAINT-FRANC.

Mais, ô ma fille ! en devenant son épouse,

le lien que vous allez former vous impose un devoir. C'eſt de reſpecter la paix de ſon ame ; c'eſt de défendre l'abbatement à votre cœur ; c'eſt d'imiter ſon courage & ſa conſtance ; c'eſt de vous ſoumettre aux arrèts du Ciel. Me le promettez-vous ? A ce prix ſeul. . .

CLARY.

En lui donnant cette main, n'ai-je pas tout promis ? Tendreſſe, obéiſſance.

SAINT-FRANC.

C'eſt aſſez. Madame, que tout ſoit prêt, que le Miniſtre ſoit averti ſur l'heure... O mes enfans ! .. Laiſſez-le, chere Clary; mon fils recevra le titre ſacré d'époux. . . J'ai beſoin d'être ſeul avec lui ; laiſſez-nous ; les minutes ſont des années.

CLARY.

Hélas ! Je ne le ſais que trop, mon pere, & je vous les ſacrifie. (*à Durimel.*) Ah !

(*Elle s'éloigne avec ſa mere.*)



SCÈNE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

SAINT-FRANC.

NOUS sommes seuls... C'est cette heure que tu dois regarder comme la derniere de ta vie. Helas ! sans l'Arrêt qui s'arme contre elle, mille accidens imprévus pouvoient encore devancer l'instant marqué.

DURIMEL.

Il est vrai.

SAINT-FRANC.

Nous devons tous ne nous regarder que comme possesseurs incertains du moment qui s'échappe... Le jour d'hier te laissoit espérer la jouissance de plusieurs années. Ce jour ne te laisse plus espérer que peu d'instans que tu saisis avidement. Comme ce point de vue étendu s'est tout-à-coup racourci ! Tu touches au dernier terme de l'espérance qui appartient à la terre, & tu sembles y voir encore le bonheur attaché ; mais toujours prêt à le saisir, que sais-tu s'il ne t'échappe-a pas encore pour ne se montrer à toi qu'au de-là de cette vie ?

DURIMEL.

Il m'échapperoit, mon pere ! & c'eſt la ſeule conſolation que j'attends !

SAINT-FRANC.

Tu vois que le bonheur n'eſt jamais dans l'heure préſente, mais toujours dans celle qui la ſuit. Mon fils ! éleve tes regards vers cet autre Univers, où le tems n'a plus de priſe ſur l'homme, où l'Éternité met tous les Êtres de niveau, confond le nombre inégal des années, & rapproche l'enfant frappé au berceau & le ſeptuagénaire. Que le cercle de la vie eſt étroit ! Comme nos plus beaux jours s'envolent les premiers ! & ſitôt qu'ils déclinent, comme ils ſe précipitent ! Ils laiſſent à peine quelque légere trace, & mes cheveux blancs m'ont tout ſurpris. Je ſuis parvenu au bout de cette carriere, que la jeuneſſe regarde comme fort longue. Je me ſuis vu à ton âge, je puis atteſter que ce ſurplus d'années n'eſt rien. A ton âge on a éprouvé ce qu'il y a de meilleur ; le reſte n'eſt qu'amertume ; & vers le ſoir de la vie, le cœur ſe flétrit, ſe deſſeche, & juſqu'à l'eſpérance, tout meurt, tout s'éteint. Mes deſirs ont tous été trompés par la jouiſſance.

DURIMEL.

Vous n'avez pas été heureux ?

SAINT-FRANC.

Non ; l'expérience tardive m'a appris que tout eſt illuſion ſur la terre, & que Dieu ſeul eſt réalité... Dans la foule immenſe des Êtres, il n'y a que lui, mon fils... Ne vois plus que ſa grandeur, dont tu vas t'approcher. La mort pouvoit ſe préſenter ſous une forme plus hideuſe & plus cruelle. Dieu a daigné l'adoucir pour toi. Il nous a rejoint, rends-lui graces, & benis l'arbitre de la vie, & celui de la mort.

DURIMEL.

Il vous ſoutient dans ce moment même, ce Dieu que j'implore entre vos bras ! à vos paroles, mon ame reſpire ſoulagée. Elle perd ſes terreurs ; & cet eſprit conſolateur, qui vous anime, m'éleve & me ſemble une émanation de la Divinité même. Qu'il eſt grand ce Dieu qui m'attend ! Sa bonté égale ſa puiſſance ! Que je me ſens porté vers lui, en ſongeant que vous parlez en ſon nom !

SAINT-FRANC.

Il nous écoute. Il ſait ſi je te dis rien que je n'aye profondément gravé dans le cœur. Près de l'acte le plus ſérieux, à la veille du dénouement de la vie, il faut renoncer à tout ce qui va échapper de tes mains. Réponds-moi : quel ſacrifice as-tu fait, pour

l'offrir à ce Dieu devant qui tu vas paroître? Ce n'eſt point aſſez de te réſoudre au coup que tu ne peux éviter ; il faut, mon fils ! un autre ſacrifice tout-à-fait volontaire. As-tu en ton pouvoir l'heure ſuivante? C'eſt l'avant derniere de ta vie, & tu oſes la donner à tout autre qu'à lui !

DURIMEL.

Mon pere ! ce Dieu que j'adore, pourroit-il s'offenſer d'un lien pur formé ſous ſon nom ? Clary & moi le bénirons enſemble de nous avoir permis d'être unis comme freres avant une ſéparation éternelle. Nous nous ſoumettrons à ſes décrets d'un cœur plus réſigné. En devenant mon épouſe, elle m'abandonnera à ſa volonté, & moi je la confierai à ſa clémence.

SAINT-FRANC, *d'un ton tendre & ferme.*

Mais s'il falloit mourir à l'heure même, ſans lui parler, ſans la voir ; ſi la voix redoutable t'appelloi pour ſubir ton Arrêt... Dis, ton courage ne fléchiroit-il pas? Marcherois-tu, en chériſſant ton pere, en adorant le Ciel?

DURIMEL.

Cette loi me feroit dure, je l'avouerai ; mais s'il falloit obéir, ſi votre bouche l'ordonnoit, ſi tel étoit mon ſort...

SAINT-FRANC.

Eh bien ?

DURIMEL.

On me verroit gémir, & me soumettre, mais avec douleur, au destin le plus cruel...

SAINT-FRANC.

Tu viens de le prononcer, & j'en crois ta promesse. Nous pensons toujours que le malheur qui vient de nous frapper sera le dernier de tous. Hélas ! tu le vois, il renaît toujours plus rigoureux, & l'infortune égale la durée de la vie. Il faut me suivre, mon fils ; échappons-nous sans bruit de cette maison ; évitons les cris, les larmes, l'inutile désespoir de ces femmes que j'ai écartées, & qui rendroient ta mort plus amere & plus douloureuse. Tu mourras sans avoir à souffrir de leurs derniers adieux ; marchons. . .

DURIMEL.

O Ciel ! mon cœur est brisé !

SAINT-FRANC.

Me suis-tu ?

DURIMEL.

Un instant, mon pere, un seul instant !

SAINT-FRANC.

Tu hésites ! ton courage foiblit ; ce que

tu viens de promettre étoit trop au-dessus de toi.

DURIMEL.

Oui, sans doute ; mais je ne sucomberai point... (*regardant le Ciel.*) C'est à toi que j'offre les tourmens dont mon ame est déchirée. . Clary ! que vas-tu devenir ? .. Nous devions être unis. O mort doublement cruelle ! Mais si tu ne peux entendre mes derniers adieux, je serai toujours près de toi. Ce cœur, sous l'empire de la mort, ne te sera point ravi... Mon pere ! puisqu'il le faut, allons, saisissez-vous de ces mains tremblantes, arrachez-moi de ces lieux... Oui, je la veux remporter cette terrible victoire.

SAINT-FRANC.

C'en est assez, mon fils, demeure... Le Maître qui veille sur toi, n'en demande pas davantage, & le sacrifice est accompli... Tu as encore douze heures à toi. Tu reverras Clary. Ta main sera unie à la sienne. Sens le bonheur. Jouis de tes derniers momens. Connois la félicité qui peut encore t'appartenir, & ne parlons de l'heure funeste qu'à l'instant où elle doit sonner.

DURIMEL, *avec attendrissement.*

Il semble à mon cœur que vous lui re-

donnez la vie... Je la reverrai!.. Ah! je reçois ces inſtans comme une grace précieuſe. Ils me ſont plus chers que la mort ne peut m'être affreuſe... Je ſuis content, heureux... Je n'ai plus à me plaindre. (*avec fermeté.*) Dès que ces inſtans ſeront écoulés, vous pourrez reparoître ſans crainte, vous me trouverez prêt à vous ſuivre. Je me regarde déjà comme entouré de l'appareil militaire, & votre fils ſans pâlir...

SAINT-FRANC.

Arrête, n'acheve pas. Je vois que nos ames s'entendent; je lis dans tes regards la fermeté de la tienne... Oui, tu es mon fils! viens, & repoſe dans mes bras.

(*Ils ſortent en ſe tenant embraſſés.*)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

Il eſt nuit, & le jour va bientôt paroître. On voit deux flambeaux poſés ſur une table, dont les bougies ſont preſque conſumées. Clary eſt endormie ſur un fauteuil, entre les bras de ſa mere. Elle a veillé toute la nuit près de ſa fille; elle ſemble abîmée dans ſa douleur. Durimel tient la main de Clary; il a les yeux fixés ſur elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL.

(Il exprime, par quelques regards & par quelques ſoupirs, l'état de ſon ame; il prononce même quelques mots inarticulés. Il abandonne doucement la main de Clary, ſe lève, la quitte, s'éloigne & la contemple à diverſes intervalles.)

(Sur le bord du Théâtre.)

SEs yeux appeſantis & fatigués de pleurs cedent enfin au ſommeil... Repoſe inno-

cente épouſe ; endors tes maux ; rêve au bonheur , & perds l'idée de ce monde... Que je crains ſon réveil ! Qu'il ſera douloureux !.. Si je pouvois m'échapper... Je viens d'entendre paſſer les Compagnies... Quoi ! déjà... Comme les heures ſe ſont rapidement écoulées ? .. Le tems ſemble ſe hâter... Mon pere va paroître... Chere Clary ! (*il la contemple*) Hélas ! nous n'avons plus qu'à nous ſéparer... Il faut nous ſauver , à tous deux , un trop cruel adieu.

(*Il fait un mouvement pour s'éloigner, en mettant ſes deux mains ſur ſes yeux.*)

CLARY, *en ſonge.*

Durimel ! Durimel !

DURIMEL.

(*Il eſt ſaiſi d'un frémiſſement expreſſif, il revient ſur ſes pas, retourne à elle, & dit à voix baſſe :*)

Elle s'égare dans un ſonge trompeur... Ses lévres me ſourient... Paſſer de ſes bras dans ceux de la mort... Ah ! ai-je aſſez ſouffert ? .. Dieu ! pardonne ce murmure. Les heures conſacrées à la plus chaſte tendreſſe, ne reviendront plus. Celles qui ſuivent ne doivent plus appartenir qu'à la réſignation & au courage. C'eſt à toi que je les voue , Maitre éternel de ma chétive exiſtence. Il me reſte un moment où l'ame la

plus ferme s'ébranle. Soutiens-moi, Dieu puiſſant !

Après un ſilence.

Non, ce n'eſt point le brillant du ſoleil, ni l'éclat de l'Univers qui m'attachent à la vie ; mais vous, ſentimens avec leſquels ſimpatiſe mon être, amour ! amitié, mouvemens de la nature ! volupté céleſte & délicieuſe ! charme inconcevable ! oui, c'eſt vous que mon cœur regrette... Suprême bienfaiteur ! Je ne ſais quels ſont les biens que ta bonté me réſerve ; mais je ne t'en aurois jamais demandé d'autres. (*ici Clary fait un geſte, & prononce quelques accens ſans ſuite.*) Comme elle paroît agitée !.. Ses joues s'enflamment !

CLARY, *toujours en ſonge.*

Vous êtes ſon Roi... Vous êtes un Dieu, maître de ſa vie... Mon époux, ſa grace ! ſa grace ! que je l'obtienne, ou je meurs à vos pieds.

(*Elle jette un cri & s'éveille.*)

(*Durimel ſe jette à ſes genoux, & la tient embraſſée.*)

Madame LUZERE.

Ma fille !

DURIMEL.

Trop tendre épouſe !

CLARY, *revenue à elle.*

Où ſuis-je ? Ah ! malheureuſe ! .. Ce n'eſt qu'un ſonge. Je croyois être aux genoux de ton Roi, de ce Roi que tu m'as dit ſi aimé, ſi bienfaiſant... J'implorois ta grace, je l'avois obtenue... Durimel ! non, je ne puis le croire, tu ne périras point, ce préſage heureux...

Madame LUZERE.

O Dieu, pourrai-je ſoutenir...

DURIMEL, *tenant la main de Clary, d'une voix entrecoupée de ſanglots.*

Clary ! .. Je ne peux lui parler... Malheureux !

CLARY.

Non, tu ne périras point. Où ſont les aſſaſſins qui en veulent à ta vie ? Qu'ils viennent ; oſeront-ils t'arracher de mes bras ? Tu n'es pas de ces criminels dont le ſupplice eſt avoué de la terre. Où ſont tes forfaits ? Dieu ne voudra pas que tu meures, non... Tu vivras pour moi.

DURIMEL.

Ce trait ſera-t-il le dernier ? .. Arrête... Ménage ton eſpoir & tes pleurs. Je crains moins de mourir. J'ai connu ton ame. N'augmentons point nos peines. Ecoute, mon

pere va paroître. Je dois me présenter avec lui devant mes Juges ; mais avant, nos entretiens doivent être secrets. Laisse-moi l'attendre seul. Ah ! Clary ! retiens donc ces larmes, qui déchirent mon cœur.

CLARY.

Eh ! puis-je commander à mes larmes de ne point couler ? La vie de l'un n'est-elle pas celle de l'autre ?

DURIMEL.

(*On apperçoit ici Saint-Franc, qui se retire soudain.*)

Madame... O ma mere ! séparez-nous.

CLARY.

Que je te quitte, cruel !

DURIMEL, *s'arrachant de ses bras.*

Au nom de l'amour, laissez-moi seul... Dérobez-vous toutes deux.... Madame, emmenez-la, achevez vos bontés.

CLARY.

Je te laisse ; il le faut...Mais avant, dis-moi, espere-tu, réponds, & ne me trompe point ?

DURIMEL.

Eh ! quel est le malheureux qui n'a plus d'espoir ? Ce cœur le nourrit encore. Va, le ciel peut être désarmé.

(*Clary veut parler, se retient, & cede à sa mere.*)

Madame LUZERE, *entraînant sa fille.*

Mon enfant, viens l'implorer. Il n'est pas inexorable.

CLARY.

Ma mere!.. Ah! comme je vais l'invoquer!

SCÈNE II.

DURIMEL, *seul.*

JE tremblois qu'elles ne restassent... Il me semble avoir entrevu mon pere, qui s'est arrêté sur le point d'entrer... Allons, mon ame, affermis toi. Voici le moment... Ce qu'elles ont vu de moi n'est plus qu'une ombre qui va s'effacer. Dans quelques momens je serai même à leurs yeux un objet d'horreur. (*Appercevant son pere.*) Je ne me suis point trompé.



SCÈNE III.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

SAINT-FRANC, *en entrant.*

J'ATTENDOIS leur départ... Donne-moi ta main. (*Il prend la main de son fils.*) Bon, elle ne tremble point. C'est comme cela que je la veux. Tu sais que je viens te chercher.

DURIMEL.

Je vous attendois plutôt... Sont-ils prêts?.. Ne manque-t-il plus que moi?

SAINT-FRANC.

Le Régiment est sur la place, & le Détachement est-là pour t'y conduire.

DURIMEL.

Mon pere! épargnez-vous ce spectacle affreux: mon cœur tremble pour le vôtre.

SAINT-FRANC.

Ne songe point à moi, l'extrême malheur enfante l'extrême courage.

DURIMEL.

Cette fermeté dont se pare votre cœur est une vertu bien terrible.

SAINT-FRANC.

Et néceſſaire à tous deux.

DURIMEL.

Le trépas ne ſera pour moi qu'un inſtant. C'eſt vous qui ſouffrirez, & longtems ! (*Saint-Franc baiſſe les yeux, & ne répond rien.*) (*après un repos.*) Allons, je ne dois plus écouter que vos auguſtes paroles. Elles doivent être les dernieres qui frapperont mon oreille. Entretenez moi du Dieu dont la clémence embraſſe dans ſon ſein toutes ſes créatures. Vous qui m'êtes tout après lui, béniſſez-moi, & que le Ciel ratifie le pardon qu'un pere oſe me donner en ſon nom.

(*Il met un genou en terre.*)

SAINT-FRANC.

Je te bénis, mon fils, que Dieu t'ouvre ſon ſein comme ces bras te ſont ouverts !

(*Il le preſſe contre ſon cœur.*)

DURIMEL.

Ce cœur ſe ſent plus aſſuré, plus fort; partons.

(*Il marche vers la porte.*)

SCÈNE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL, VALCOUR.

VALCOUR, *rapidement.*

ARRÉTEZ, brave Soldat... J'eſpérois en mon pere, je croyois pouvoir fléchir ſa rigueur, obtenir au moins du tems; mais ſa dureté eſt inflexible. Il a rebuté mes prieres. Écoute, Major, il ne tient qu'à toi d'y conſentir; nous pouvons le ſauver.

SAINT-FRANC.

Le ſauver? & comment donc?

VALCOUR.

Aye le courage de te prêter à mon projet: Le Régiment l'attend. Devant cette maiſon ſont rangés les Soldats qui doivent le conduire; mais au bout du ſentier qui mene à une porte de derriere, deux de mes gens affidés ſont tout prêts avec une chaiſe de poſte. Ils ſont inſtruits de ce qu'ils doivent faire. (*il préſente un papier.*) Cette ſauvegarde ſervira, en mon nom de paſſe-port; choiſis la route qu'il doit tenir.

SAINT-FRANC.

O Ciel ! que m'as-tu dit... Tu n'as pas d'autre moyen... Cruel ! que m'offres-tu ! Eſt-ce là ?.. Tu peux riſquer...

VALCOUR.

Ne parle pas des riſques que je cours. Je veux accomplir ce projet tout hardi qu'il te paroît.

SAINT-FRANC.

Tu me déchires l'ame. Eh qui peut t'inſpirer une pitié auſſi courageuſe.

VALCOUR.

Il me touche, il m'intéreſſe. Périr à la fleur de l'âge, à la veille du bonheur, lorſque ſa jeune amante lui tend les bras ! non... D'ailleurs on m'a accuſé d'être ſon Délateur, je me dois à moi-même de le ſauver.

DURIMEL, *à Valcour.*

Homme généreux tout ce que je pourrois répondre eſt trop au-deſſous de ce que je ſens.

SAINT-FRANC, *à Valcour.*

Mon ami ! mon cher ami ! Tu ignores de quels traits tu viens de me frapper ; j'admire ton courage étonnant. Va, jamais je n'oublierai ce moment...

VALCOUR.

Eh bien ! profites-en, agis ſi tu l'aimes. Mes armes, ce paſſe-port, ma livrée, tout lui aſſure une retraite prompte & facile... Que déliberes-tu?..

SAINT-FRANC.

Ah ! que de coups dans un jour. Tu connoîtras ce cœur, & quel ſacrifice il ſait faire.·. Il s agit ici plus que de ma vie... Ta chaiſe l'attend, dis tu... Laiſſe-nous en décider. Va te rendre ſur la place. Je ne tarderai pas à t'y ſuivre avec lui ou ſeul.

VALCOUR.

Que dis-tu ? Eſt-ce dans une pareille circonſtance qu'il faut peſer ce qu'on doit faire? Crois-moi, les momens ſont preſſés. (*il lui remet une bourſe & un paſſe-port.*) Tiens, prends, & point d'adieux. (*il a regardé Durimel en proférant ce dernier mot.*)



SCENE

SCÈNE V.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

SAINT-FRANC, *regardant son fils dans un silence énergique, en tenant le passe-port & la bourse.*

DURIMEL, que prononces-tu ?

DURIMEL.

C'est de vous que j'attends mon Arrêt, mon pere.

SAINT-FRANC.

Épargne-le, ce pere, prononce, te dis-je.

DURIMEL.

C'est toujours votre Arrêt... Je frémis de parler.

SAINT-FRANC.

Ignores-tu combien ta vie m'est chere ?

DURIMEL.

Et moi votre honneur ?

SAINT-FRANC.

Et la nature qui me crie...

DURIMEL.

Imposez-lui silence. N'est-ce pas sur la foi

promiſe ſous le ſceau du ſerment que ma perſonne vous a été confiée ?

SAINT-FRANC.

Oui.

DURIMEL.

Le ſacrifice de l'honneur n'eſt pas en notre pouvoir. Il falloit vous recuſer, ou vous devez achever.

SAINT-FRANC.

C'eſt toi qui es le héros, & je ſuis l'homme foible. Oui, je le ſuis, je veux l'être, ce cœur me l'ordonne. Je n'écoute plus d'autres loix... Viens, & ſauve-toi.

DURIMEL.

Mon pere ! votre parole eſt engagée, c'eſt moi qui me charge du ſoin de l'accomplir. Je ſouffrirai la mort, & non votre opprobre.

SAINT-FRANC.

Je ne vois que ton danger... Le reſte diſparoît. Profitons des inſtans, ils s'accumulent, & vont m'ôter l'eſpoir...

DURIMEL.

Mon eſpoir n'eſt plus ſur la terre... Allez; je ſuis tout préparé .. J'ai bien retenu vos leçons... Laiſſez moi ſubir ma deſtinée... A quoi bon tarder...

SCÈNE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL, CLARY.

CLARY, *avec force.*

Où allez-vous ?... Où le conduiſez-vous ?.. Penſez-vous me tromper encore ?.. Ne ſais-je pas le ſort qui l'attend ?.. J'ai ranimé mes forces... Je revole ici pour le défendre... (*à Durimel qui voudroit s'échapper.*) Tu voudrois m'échapper pour courir à la mort, & c'eſt vous, vous, ſon pere, qui l'y conduiſez !

DURIMEL.

Chere Clary, laiſſe, laiſſe. Ni lui, ni tes pleurs, ni mes regrets... Il faut nous ſéparer...

CLARY.

Nous ſéparer ! Ah ! cruel ! (*embraſſant Durimel.*) Viendront ils t'arracher de mes bras, l'oſeront-ils !.. Non, mon déſeſpoir touchera leurs cœurs, j'attendrirai leurs ames féroces. Tremblez, vous qui oſez diſpoſer de ſa vie, bourreaux de vos freres, tremblez d'outrager l'amour & la nature ;

mes cris vous repoufferont, mes cris accuferont votre infenfibilité coupable, votre lâcheté fervile... Vous frémirez de honte ou de pitié...

DURIMEL, *éperdu.*

Ah Dieu ! chere Clary ! mon pere !

SAINT FRANC.

Ma fille ! eft-ce là ce que vous m'aviez promis ?..

CLARY, *avec abandonnement.*

Si mon époux périt, que m'importe le refte du monde. Vous voulez que mon cœur adopte une loi inhumaine. Vous ne me ferez jamais réfoudre à ce facrifice affreux. Tant de conftance ne m'appartient pas. Ma foibleffe eft ma feule vertu. Où trouvez-vous donc ce courage qui m'épouvante? Ne l'aimez-vous pas auffi tendrement que moi ?..

SAINT-FRANC.

Arrête.... Me prépares-tu un nouveau genre de tourmens ?.. Tu ne peux m'entendre... Ne fuis-je plus fon pere ? & qui peut veiller fur lui avec plus d'amour ?.. Epuifé par tant d'efforts & de combats, lorfque je demeure ferme, commande à tes douleurs..

DURIMEL.

Chere épouſe ! tu portes le poignard dans les bleſſures d'un pere qui nous aime.

CLARY.

Pardonnez au déſordre de mes paroles... Je ne me connois plus... Mes tranſports s'adreſſent au ciel comme à vous... Mais quel papier dans vos mains ? .. Si c'étoit ſa grace...

SAINT-FRANC, *cachant ſon trouble.*

Peut-être, ma fille, peut-être... Mais quoique le ciel en décide, laiſſe-nous. (*la prenant par la main, & la conduiſant ſur le bord du Théâtre.*) Ma fille, ma chere fille, mes larmes, mes dernieres larmes couleront-elles en vain? Ecoute un vieillard, laiſſe-lui remplir les devoirs les plus ſacrés. Ils lui ſont impoſés par la nature, par l'honneur .. Ce moment doit être celui de leur triomphe... Demeure, je te rejoins ici.

CLARY.

Avec lui, mon pere !

DURIMEL, *en s'échappant.*

Adieu, Clary !

CLARY *ſe retourne, & jettant un cri.*

Il m'échappe... Laiſſez-moi, laiſſez moi le

revoi un ſeul moment ; laiſſez-moi du moins mourir à ſes côtés... Je ne le vois plus... Je ne le verrai plus.... Malheureuſe !... Durimel ! Durimel !

(*Elle veut le ſuivre.*)

SAINT-FRANC, *à Madame Luzere qui entre.*

Madame ; par toute l'autorité que vous avez ſur elle, arrêtez ſes pas.

CLARY.

Je me meurs. (*Sa mere la ſoutient.*)

SAINT-FRANC, *dans le fond du Théâtre.*

Hélas ! de quel côté ſortir !

DURIMEL. *On l'entend ſans le voir.*

Je vous montre le chemin, & rien ne peut m'en détourner.

SCÈNE VII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

ET vous, ma mere, vous êtes auſſi leur complice ! Où va mon époux ? Quoi ! ſon pere ?... Non, il n'eſt pas poſſible... Où va-t-il? Répondez.

Madame LUZERE, *dans une douleur profonde.*

O, ma Clary ! épargne-moi. Eſt-ce moi que tu forces à te conſoler ? Ah ! mon cœur a trop de ſes maux .... Je reſſens tes douleurs & les miennes. Ménage une mere, & tremble de la frapper.

CLARY.

Hélas ! qui prendra donc pitié de mes tourmens. Ils ſont inexprimables. Ma mere ne m'entend plus, ne me conſole plus. Où ſuis-je ? ... Tout s'obſcurcit autour de moi, & ne ſe montre qu'à travers un nuage ſombre.... Ah ! ſecourez-moi, je crois que je meurs auſſi. (*elle ſemble s'évanouir, le bruit éloigné du tambour la fait treſſaillir avec force; elle ſe releve précipitament.*) Dieu qu'entens-je ? Quel ſon frappe mon oreille ? Ma mere, entendez-vous ce bruit formidable... Seroit-ce... Ah !.. (*rapidement.*) La Place s'apperçoit d'ici, j'y vole, je percerai les rangs, il me verra, il entendra mes derniers adieux & mes cris...

Madame LUZERE, *la retenant de force.*

Arrêtez, non... Arrêtez.

CLARY, *dans un tremblement de corps univerſel.*

Que je m'arrête ! Ah Ciel ! vous m'avez tout dit... Il n'eſt donc plus d'eſpoir !

Madame LUZERE.

Vous n'irez pas plus loin, fille infortunée ! Notre ſeule reſſource eſt d'élever vers le Ciel nos mains impuiſſantes.

CLARY.

On l'abandonne, on le laiſſe périr, & l'on m'empêche encore d'aller à lui ! (*e tambour bat une ſeconde fois.*) Il recommence à rappeller ; il roule comme un tonnerre. Tous mes ſens ſont glacés. Je crois le voir, le bandeau fatal ſur le front... Moment horrible.... le bruit ceſſe.... Quel ſilence lugubre ! épouvantable ! (*on entend le bruit de ſix coups de fuſils qui partent à la fois..* Durimel ! (*elle tombe accablée d'horreur*) *Le tambour recommence à battre.*

Madame LUZERE, *ſe courbant ſur le corps de ſa fille.*

O, ma chere Clary ! ouvre la paupiere ! Sors de cet accablement affreux. Ne ſuis-je plus rien pour toi ? Je n'ai qu'un enfant, elle eſt toute ma conſolation ſur la terre, & l'ame de ma vie m'abandonne.

SCÈNE VIII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

VALCOUR, *en désordre.*

OU'AI-JE appris!.. Que m'avoit-on caché!.. Quelle scène terrible!.. Des deux côtés, quel héroisme! Ah Dieu! cette image m'accompagnera chaque jour de ma vie... Ah, Madame!

Madame LUZERE.

Parlez, parlez... Chaque mot ne peut que nous percer le cœur; mais je suis avide de ses derniers instans... Un besoin de savoir me consume. Dites, ne craignez rien, nous ne pouvons souffrir d'avantage.

VALCOUR.

J'attendois la nouvelle de sa fuite précipitée. Mon cœur en tressailloit en secret d'impatience & de joie. Quel coup de foudre m'a frappé, lorsque je l'ai vu traversant les rangs d'un pas égal & tranquille! Le malheureux Saint-Franc paroissoit être la victime. Hélas! nous le connoissions humain, sensible, généreux; mais nous ne

ſavions à quoi attribuer tant d'amour, tant de tendreſſe. Il l'embraſſe vingt fois à nos yeux ; & ſelon la coutume, défendant aux Soldats de crier grace ſous peine de la vie... Sa voix étoit altérée .. Il s'apprête à donner le ſignal... Mais ſon bras ne peut ſe lever. Tout-à-coup il s'arrête ; il nous appelle ; il s'écrie les ſanglots à la bouche : *Non, vous n'exigerez point que cette main tremblante donne le ſignal de ſon trépas. La nature l'emporte & m'arrache mon ſecret. Blamez-moi encore d'embraſſer la cauſe de ces infortunés. Celui que vous voyez... Apprenez tous qu'il eſt mon fils ; oui, mon fils. Frappez deux victimes...* Il ſe rejette dans ſes bras, il le preſſe ſur ſon ſein ; il ne peut s'en ſéparer. Ah Dieu ! j'ai vu tous les viſages frémir & pleurer ; mais la loi inflexible ſeule a parlé, & ſeule a été entendue... On entraîne le pere malheureux. On lui dérobe cette ſcène enſanglantée. Je fuis, le déſeſpoir dans le cœur, déteſtant cette loi homicide, admirant le héros qui a préféré l'honneur d'un pere à ſa propre vie.

Madame LUZERE.

Que le même coup ne nous a-t-il frappées ! Nous ſerions au terme de nos douleurs.

❀

SCENE DERNIERE.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR, SAINT-FRANC.

SAINT-FRANC, *appuyé sur deux soldats, & entouré d'Officiers.*

MEssieurs... Messieurs... Votre pitié m'importune & m'afflige. Laissez-moi ; je n'ai pas besoin de paroles pour me consoler.

(*Les Officiers se retirent.*)

CLARY, *sortant de son accablement.*

Ah ! mon pere ! qu'avez-vous fait de l'époux que le ciel m'avoit donné ?

SAINT-FRANC, *dans un désordre éloquent & pathétique.*

Je reviens ; je te l'avois promis.

CLARY.

Quoi !.. Les barbares !.. Ils l'ont tué !.. Sous vos yeux !

SAINT FRANC.

Voilà nos loix, ma fille... Mais que dis-je ; il s'est élevé au-dessus d'elles. Affermi contre

le trépas, il n'a ſenti que mes embraſſemens. J'ai reçu les derniers gages de ſa tendreſſe pour toi, pour cette mere reſpectable, non moins ſenſible, & plus courageuſe. Je vous les apporte, ces dernieres paroles... Va, elles nous ſerviront de conſolation mutuelle... Il eſt mort ſans foibleſſe, ſans regrets, & avec cette fermeté magnanime, le plus beau caractere de l'humanité.

CLARY, *joignant les mains, & regardant le Ciel.*

O Dieu! c'eſt mon époux qui paroît devant ton Tribunal. Ecoute tout ce que mon cœur te dit pour lui. Toi ſeul peux réparer les maux que lui ont fait les humains.

SAINT-FRANC.

Veuve de mon fils, ſonge que ce nom t'engage à la même conſtance qu'il a montrée. Pardonne, ô Dieu, ſi je me ſuis plaint! la vie eſt ſi paſſagere, la mort ſi prompte, que ce n'eſt pas la peine de murmurer.

CLARY.

Eh! quelle main pourra ſecher mes larmes?

SAINT-FRANC.

Ma chere fille! pleure avec moi, mais avec moi apprends à dompter le malheur;

tiens-moi lieu de ce que j'ai perdu. Supporte la vie pour rendre la mienne moins affreuſe. C'en eſt fait. Il eſt maintenant au-deſſus des Rois, au-deſſus des cruelles loix des hommes. Il les voit tous en pitié... Porte tes vues élevées juſqu'à la félicité céleſte. L'ame de ton époux eſt rentrée dans le ſein de ſon Créateur. Elle ſourit de ſes maux paſſés ; elle s'offenſeroit de ton vain déſeſpoir. Ton époux eſt heureux, te dis-je, & nous ſeuls ſommes encore à plaindre. Enfin, il te reſte mon cœur, celui d'une mere, & l'idée conſolante de te rejoindre à lui dans un meilleur univers. C'eſt ſon immortalité qui me donne ce courage, & qui doit te conſoler.

CLARY.

Ah ! que la mort m'uniſſe bientôt à lui !

SAINT-FRANC, *à Valcour qui pleure.*

Valcour, demain nous allons à l'ennemi. Arrivé au terme de ma carriere, & ſi près de mourir, les combats ne peuvent que me ravir un jour. J'appelle la mort. Si je tombe dans les rangs, ne me regrette pas, mais offre-leur pour toujours un appui, un conſolateur, un frere dont elles n'ayent jamais à ſe plaindre, ni toi à rougir..., m'entens-tu ?

VALCOUR, *noblement.*

Va, j'en avois fait le ferment dans mon cœur avant que ta bouche m'en eût parlé.

SAINT-FRANC, *les bras étendus vers le Ciel.*

Mon fils! que ces vœux montent jufqu'à toi! Et vous, Maître fuprême des humains, acceptez le facrifice de nos larmes.

FIN.

OLINDE
ET
SOPHRONIE,
DRAME HÉROIQUE;



PRÉFACE.

CE ſujet eſt tiré de l'admirable épiſode qui ſe trouve au ſecond Chant de la Jéruſalem délivrée. Ce Poëme enchanteur où le Taſſe a développé toute la magie de ſon art, où l'intérêt toujours plus vif croît par degrés, où les perſonnages habilement peints n'en ſont pas moins variés, ſembloit devoir fournir pluſieurs ſujets à la Tragédie moderne. On n'y a puiſé juſqu'ici que des Opera. Cependant la nobleſſe, la fierté & la nouveauté des caracteres prêtoit beaucoup, ſi je ne me trompe, au pinceau des Poëtes dramatiques. Étonné qu'aucun d'eux n'ait ſaiſi l'héroïque dévouement d'Olinde & de Sophronie, je me ſuis emparé de ce ſujet attendriſſant ; & ſi j'ai eu pluſieurs difficultés à vaincre, j'en ai été bien dédommagé par le plaiſir ſecret d'a-

bandonner mon cœur à la ſituation touchante de ces deux amans.

Comme le Poëme du Taſſe eſt entre les mains de tout le monde, je ſuis diſpenſé de tranſcrire ici l'épiſode qui a donné lieu à ce Drame; mais j'ai à rendre compte des changemens que j'ai jugés indiſpenſables pour donner à ce ſujet une vraiſemblance plus théâtrale.

C'eſt l'enlévement de l'image de la Vierge Marie, dépoſée dans la Moſquée comme un Taliſman victorieux par les conſeils du Magicien Iſmen qui allume la colere d'Aladin & le porte à publier un Édit terrible. On recherche l'Auteur de cet enlévement, & comme on ne peut le découvrir, tout le peuple Chrétien renfermé dans les murs de Jéruſalem doit tomber indiſtinctement ſous le fer des bourreaux. La généreuſe Sophronie pour ſauver un peuple malheureux, s'accuſe elle-même & ſe livre au ſupplice. J'ai penſé que l'image de la Vierge Marie étoit un objet trop ſacré, trop au-

guſte, trop vénérable pour entrer dans le plan d'une Piece de Théâtre, qui (quelque effort que l'on faſſe) ne ſera jamais qu'un ouvrage profane. J'ai imaginé un autre moyen que je crois heureux & qui m'a ſervi en même tems à donner à Iſmen un rôle plus adroit, plus fort, plus audacieux, & de toute autre importance que celui qu'il joue dans la Jéruſalem délivrée.

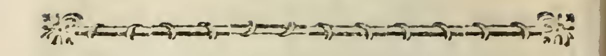
Mr. le Baron de Cronegk, Poëte Allemand, mort à vingt-ſix ans, & juſtement regretté dans ſon pays, a fait une Tragédie d'Olinde & Sophronie. Je m'en ſuis procuré la traduction. La piece eſt en quatre Actes & n'a point été achevée. Je ne me permettrai qu'une réflexion. Le Poëte a introduit l'enlevement de l'image de la Vierge. Il a encore plus hazardé. Il a rendu Olinde coupable de cette action téméraire, ce qui, ſelon moi, détruit toute la nobleſſe du caractere de ſon Héros. En effet, en préſentant ce jeune homme d'ailleurs ſi intéreſſant, ſi aimable, ſi courageux, comme un

fanatique emporté qui riſque imprudemment ſa vie & celle de tout un peuple ; on affoiblit viſiblement un des plus beaux caracteres qu'on puiſſe mettre ſur la Scène. Ce n'eſt plus un amant, c'eſt un inſenſé triſtement furieux. Il eſt à remarquer que chez le Taſſe Olinde ni Sophronie ne ſont coupables. L'un ne vient s'offrir au ſupplice que pour ſauver ſon amante ; & ce motif admirable eſt bien différent. Malgré ce défaut il eſt pluſieurs beautés repandues dans la Tragédie du Baron de Croneg. J'ai ſu en enrichir ma Piece. En cela j'ai imité tous les Poëtes mes prédéceſſeurs qui ont glané tantôt chez les anciens, tantôt chez leurs voiſins ; j'ai cru pouvoir uſer du même privilege. Les étrangers ſe l'attribuent ſur nos Auteurs avec uſure. D'ailleurs le plan de mon Drame, les moyens qui y ſont employés, les caracteres qui y ſont développés, les détails s'éloignent preſque en tout de la Piece Allemande. Le même Poëte avoit fait depuis un

Codrus, Tragédie bien ſupérieure à Olinde & Sophronie, mais dont le ſujet eſt encore plus romaneſque. C'eſt un Roi qui ſe ſacrifie pour ſon peuple.

Les Comédiens qui chez l'Étranger & dans pluſieurs de nos Provinces, ont repréſenté *Jenneval* & le *Déſerteur*, pourront eſſayer ce nouveau Drame. Il pourra faire auſſi quelque effet ; mais je les invite en même tems à ne point mutiler ces Piéces ſous prétexte d'y faire ce qu'ils appellent des *coupures*. Ils peuvent me conſulter ſur les changemens qui leur paroîtront néceſſaires ou plus commodes ; je ne refuſerai point alors de m'y prêter.





PERSONNAGES.

ALADIN, *Roi de Jérusalem.*

CLORINDE, *Princesse de Perse.*

OLINDE, *jeune Guerrier.*

SOPHRONIE, *jeune Chrétienne.*

ISMEN, *Grand-Prêtre.*

NICEPHORE, *Pere d'Olinde.*

SERENA, *jeune Chrétienne, amie de Sophronie.*

ARSETTE, *vieil Eunuque, ancien Gouverneur de Clorinde.*

Suite d'ALADIN.

Suite de CLORINDE.

Suite d'ISMEN.

La Scène est à Jérusalem.



OLINDE ET SOPHRONIE,

DRAME HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Place ; d'un côté la Moſquée, de l'autre le Palais d'Aladin.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICEPHORE.

Triste Jéruſalem, ô ma patrie ! qu'eſt devenue ta gloire ? Mes yeux ont peine à te reconnoître : eſt-ce-là cette Ville,

la Reine des Cités ! Tes murs solitaires portent l'empreinte du courroux d'un Dieu. . . . Dieu t'a rejettée, il n'entend plus tes prieres, il ne reçoit plus tes sacrifices. . . L'infidele triomphe ; il arbore l'étendart du Croissant sur ces mêmes remparts où j'ai vu briller le signe auguste de la Croix. . . . Ici regne Aladin ; ici s'éleve la Mosquée sur les débris du Saint Temple. Sa coupable hauteur appelle envain la foudre, la foudre reste oisive & le perfide Ismen fait fumer en paix un sacrilege encens. . . Grand Dieu ! guide un malheurex vieillard qui fut toujours soumis à ta loi. . . Olinde va bien-tôt se rendre ici. . . . Il ne sait pas que c'est moi qui l'appelle. . . Après quatre années d'absence & d'esclavage, le pere & le fils vont enfin s'embrasser. . . Mais quel soupçon vient empoisonner ma joie ! Ce grade où je le retrouve... Auroit-il abjuré la foi de nos ancêtres ! Cette Cour qui corromp tout, cette Cour odieuse auroit-elle séduit son cœur, surpris sa jeunesse . . . ô mort ! frappe-moi plutôt. . . Mais s'il est demeuré fidele, s'il reconnoît toujours ce Dieu qui nous éprouve, arrête quelques instans, ô mort ! laisse-moi le revoir, l'embrasser, le bénir. . . . J'apperçois un guerrier. Mon cœur, tu le nommes. Oui, c'est lui !

SCENE

SCÈNE II.

NICEPHORE, OLINDE.

OLINDE.

RESPECTABLE vieillard, eſt-ce vous qui m'avez fait appeller en ces lieux ?

NICEPHORE.

Olinde ! . . Mon fils ! . .

OLINDE.

Mon pere vivant ! mon pere dans mes bras !

NICEPHORE.

Soutiens-moi, ſeul appui de ma vieilleſſe.

OLINDE.

J'ai pleuré votre mort, & je vous retrouve ! & je vous preſſe ſur mon ſein !

NICEPHORE *ſe dégageant de ſes bras, & d'un ton noble & impoſant.*

Olinde, avant tout, réponds à ton pere .. Hélas ! il tremble en t'interrogeant. Dis. . . As-tu conſervé pure & ſainte la foi que j'ai tranſmiſe dans tes veines ? Parle, le Dieu de nos Peres eſt-il encore le tien ?

OLINDE, *avec fermeté.*

Je ſuis toujours votre fils.

NICEPHORE, *l'embraſſant.*

Tu me rappelles à la vie. D'un ſeul mot tu diſſipes quatre années de tourmens. Dieu, contemple ma joie. Olinde eſt Chrétien ! Mon fils, pardonne à mes ſoupçons ! Dans ces tems malheureux tout cede à la puiſſance du vainqueur. Je te voyois à la Cour d'Aladin, honoré, comblé de ſes faveurs. Ton zéle pouvoit ſe ralentir. Sa magnificence pouvoit ébranler ta vertu...

OLINDE.

Jamais... Elle étoit ſoutenue par votre exemple, affermie par votre image. A peine vous aviez formé mon corps aux robuſtes travaux de la guerre, & mon ame à l'amour d'une Loi ſainte, que je fus forcé de ſuivre les drapeaux du puiſſant Aladin. Je marchai contre les Arabes. Remarqué dans la foule des combattans, Aladin me combla de bienfaits. Mon élévation me devint chere, elle me donnoit les moyens de ſoulager le joug de mes freres gémiſſans. Ma voix les a toujours défendus. J'ai plus d'une fois eſſuyé leurs larmes. Je me diſois : mon pere eſt deſcendu dans la tombe, mais il m'a laiſſé pour héritage l'exemple

de ſa vie. J'honorerai ſa mémoire en ſervant la cauſe de nos ancêtres.

NICEPHORE.

Elle eſt juſte, mon fils, & crois-moi, tôt ou tard elle obtiendra la victoire.

OLINDE.

Mais, mon pere, vous que je croyois enlevé pour jamais à ma tendreſſe, par quel miracle ètes-vous rendu aux Chrétiens?

NICEPHORE.

Tu m'as vu leur chef, leur conſolateur, & peut-être leur appui; mais que ſert la bravoure ſans le bras du Tout-puiſſant? Lui ſeul fait pencher la balance des combats... Nous fûmes vaincus. Emporté dans la déroute, une foule barbare appeſentit ſur moi ſes mains forcenées; à leur tête je reconnus l'implacable Iſmen. Il ſe vengeoit encore des maux qu'il nous avoit faits. Il ordonne, & l'on me charge de chaînes. On m'entraîne loin de Jéruſalem; on m'enferme dans une ſombre fortereſſe. Là, ma triſte paupiere loin du Soleil, pourſuivoit une fugitive clarté qui redoubloit l'horreur des cachots où j'étois plongé.

OLINDE.

Cruels!.. Que je touche ces mains cheres

& ſacrées ; que je baiſe l'empreinte glorieuſe de vos fers !

NICEPHORE.

Je ſerois paſſé de cette nuit affreuſe dans celle des tombeaux, ſi cette armée chrétienne, qui s'avance pour chercher la victoire ou la mort, n'eut briſé mes chaînes. A peine me ſuis-je vu libre que ce cœur a revolé vers toi. Mon fils ! tu m'accompagnois dans ces priſons ſouterreines ; j'y vivois avec ton image, elle ranimoit mon cœur, elle charmoit mes profonds ennuis... Mon zèle n'eſt arrêté par aucun obſtacle. Proſcrit, je haſarde ma tête, j'arrive à Jéruſalem. J'entends partout vanter ton courage ; j'apperçois tes trophées... Je n'oſois demander eſt-il Chrétien ? mais tu l'es, tu m'entends, viens... à tant de bras vengeurs il ne manque plus que le tien.

OLINDE.

Epargnez à vôtre fils des reproches qu'il mérite, ou plutôt pere moins indulgent, que votre bouche le foudroie... Quoi ! Je ſuis encore ici, au milieu des Sarazins, près de cette Moſquée, & je n'ai pas quitté un Maître idolâtre, & je n'ai pas rejoint cette armée qui a briſé vos fers... Ah mon pere ! ce bras n'eſt plus à Aladin. J'ai ſû accorder

les devoirs des combats avec ceux de ma Religion, & lorſque ces honneurs, que je ne cherchois pas, ſont venus me ſurprendre, c'eſt alors que j'ai ſenti combien il eſt cruel de diſſimuler.

NICEPHORE.

Tu l'as dû, mais voici le tems où tu manifeſteras le ſang qui t'a fait naître. Nous irons enſemble nous ranger ſous ces drapeaux qui annoncent de loin à Jéruſalem ſa prochaine délivrance: Dès ce ſoir, à l'ombre de la nuit, à la faveur de ton rang...

OLINDE.

Je vous ſuivrai, je le dois, je le jure; mais... mon cœur ſe déchire en promettant d'accompagner vos pas.

NICEPHORE, *étonné.*

Que dis-tu? Qui t'arrêteroit?

OLINDE.

Il n'eſt rien de plus cher à mon ame que la Religion. Il n'eſt rien de plus ſacré pour votre fils, & cependant...

(*Il pleure.*)

NICEPHORE.

Quel langage!... Olinde!... Quelles ſont ces larmes?.. Ah! ſi elles ne ſont pas coupables, viens les épancher dans mon

ſein. A quel autre qu'un pere peux-tu mieux les confier ?

OLINDE.

La ſource de ces larmes eſt dans ce cœur bleſſé. Un ſentiment profond y eſt gravé en traits ineffaçables. Envain je me rappelle à moi même. Je ne vois, je n'entends plus rien. Tout mon être eſt concentré vers un ſeul objet. La gloire, la Patrie, la Religion m'appellent, & je demeure retenu par un charme invincible... J'aime.

NICEPHORE.

Mon fils ! le poiſon de l'amour a donc enivré ton cœur ? O paſſion funeſte & deſtructive des vertus, allez-vous me ravir Olinde ; & parmi ces Héros dont il eſt l'émule & le frere, au milieu de ces cris belliqueux qui annoncent le triomphe des Crhétiens, l'entendra-t-on ſoupirer de foibleſſe... Quel tems pour aimer !

OLINDE.

J'ai voulu me vaincre, cette ardeur qui me maitriſe s'eſt accrue de mes combats... Mais pourquoi traiter de foibleſſe le ſentiment le plus précieux au cœur de l'homme. Doit-on rougir d'aimer la beauté, la vertu, ces nobles & rares préſens du Ciel? Pourquoi ſe dérober à ces regards touchans qui nous

diſent : *Je t'apporte le bonheur.* L'amour que la vertu fait naître & juſtifie ne peut qu'échauffer le courage & le montrer à l'Univers dans un jour plus éclatant. J'aime, mais mon amour cédera toujours à la voix du devoir. J'aime, mais ſans moleſſe, ma flamme eſt épurée & ne peut m'avilir.

NICEPHORE.

Ainſi parle l'ardente jeuneſſe toujours prompte à s'abuſer. Ainſi l'amour ſoumet les plus grands cœurs, éteint l'héroïſme, interrompt le cours des plus glorieux exploits...

OLINDE.

Je ne redoute point votre ſévérité. Il vous faudra l'aimer auſſi, mon pere. Et quand vous verrez ce front, mélange touchant de graces & de candeur, cette beauté rare qui la diſtingue de ſes compagnes, cette modeſtie divine empreinte ſur tous ſes traits... Elle n'eſt échappée juſqu'ici à la foule des adorateurs que par une vie ſimple & retirée. Dans l'âge d'aimer elle néglige ſa beauté ; ou ne l'eſtime que comme l'ornement de ſa vertu ; tréſor d'autant plus précieux qu'il reſte caché dans l'ombre. Ah, mon pere, combien je l'aime & que je me trouve heureux de l'aimer Je n'héſiterai

point à vous la nommer ; elle s'appelle Sophronie...

NICEPHORE.

Sophronie ! cette jeune chrétienne confiée aux ſoins de Mélanne.

OLINDE.

Elle-même... Vous la connoiſſez... O joie ! Eh bien, mon pere...

NICEPHORE.

O Maître ſuprême des événemens, Protecteur du juſte, acheve, ô mon Dieu... écoute, te ſerois-tu fait connoître à Mélanne ?

OLINDE.

Moi ! je leur ſuis encore inconnu. Ce n'eſt qu'en ſecret que j'ai oſé ſoupirer. Ce cœur deſire beaucoup, eſpere peu, & dévore ſes feux en ſilence... Je l'aime trop pour lui dire librement que je l'adore... A la faveur de quelques bienfaits verſés ſur les Chrétiens je me ſuis peut être fait remarquer d'elle, mais...

NICEPHORE.

Mon fils !.. Mélanne n'eſt point la mere de Sophronie. Moi ſeul peux nommer celui dont elle tient le jour ; elle l'ignore elle même ; & que le Ciel la préſerve à jamais de le connoître !

OLINDE.

Vous me faites frémir.

NICEPHORE.

Je ne blâme point ton amour. Sophronie, ſans doute, ſera l'héritiére des vertus de ſa mere. Je n'ai point connu de femme plus digne d'être heureuſe, plus conſtante dans les adverſités qui l'éprouverent juſqu'au dernier inſtant. Mais tu connois ce cruel Pontife déſerteur de notre loi, cet Iſmen dont les levres ſont une ſource de fraudes, dont les mains ne trament que l'iniquité...

OLINDE.

Je le vois tous les jours. Couvert d'un maſque hypocrite, cet Apoſtat s'eſt gliſſé juſqu'au Trône. Armé d'un langage adulateur, il s'eſt fait le Conſeil & le Miniſtre d'un Roi trop foible pour ſavoir gouverner par lui-même, & qui toujours irréſolu abandonne lâchement ſon pouvoir au premier oppreſſeur.

NICEPHORE.

Olinde, arme-toi de courage. Je vais te révéler un ſecret qu'il te faudra enſevelir à jamais dans ton ſein. Je t'impoſe un ſilence inviolable. Ma langue même ſe refuſe à cet aveu... Ce digne & vertueux objet de ton amour... le dirai-je hélas!.. eſt la fille d'Iſmen.

OLINDE, *avec chaleur.*

Se peut il!.. non, mon pere, non, elle eſt Chrétienne, & le pur ſang qui coule dans ſes veines atteſte...

NICEPHORE.

Modere toi. Avant de ſaiſir l'Encenſoir profane, avant d'être connu pour l'ennemi du vrai Dieu Iſmen étoit pauvre; il étoit humble alors. Il ſut déguiſer la perfidie de ſon cœur ſous les dehors les plus doux. Les Chrétiens nourrirent charitablement dans leur ſein ce ſerpent qui, infecté de noirs poiſons ne chercha depuis qu'à les dévorer. Le fourbe employoit dans ſes diſcours ce ton ſéduiſant, cette trompeuſe éloquence, lâche reſſource des timides ſcélérats. Son eſprit artificieux lui obtint la fille de mon ami à laquelle il ne devoit point prétendre. Cette victime innocente embrâſa le bourreau qui devoit l'égorger. Bientôt ſon époux ambitieux & ſacrilège viola ſa foi pour obtenir chez les infideles un rang que lui ſeul fut tenté de remplir. Il fit plus, il voulut forcer ſon épouſe à le ſuivre, à abjurer le Dieu qu'il avoit renié. Tremblante, elle ſe réfugia dans mes bras. Je la dérobai aux fureurs du traître. Elle dépoſa chez moi le fruit de l'hymen le plus infortuné; mais bientôt la douleur

abrégea ſes triſtes jours..... Il me ſemble encore la voir dans ſes derniers momens. *Nicephore*, me diſoit elle, en me tendant une main foible, *je te laiſſe cette enfant, qu'elle ſoit fidelle à la loi de ſa mere, & que par ſes vertus elle obtienne grace devant Dieu en faveur d'un trop coupable époux.* Ses yeux levés vers le Ciel, en retombant ſur les miens ſe fermerent paiſiblement. Je confiai à Mélanne cette fille naiſſante, je lui donnai le nom de Sophronie. Dès ſa plus tendre enfance ſes traits & ſur-tout ſon ame me retracerent une vivante image de ſa mere. En ſecret élevée, elle atteignoit ſon troiſiéme luſtre, lorſque l'implacable Iſmen me fit traîner dans les cachots où il ſe flattoit d'anéantir le témoin de ſes crimes. J'en ſors ; & les yeux à peine familiariſés avec la lumiere, je cherchois à t'embraſſer, avant de ſerrer contre mon ſein cette chere Sophronie.

OLINDE.

O profonde deſtinée ! quoi ! c'eſt dans vos bras qu'elle fut confiée au moment de ſa naiſſance ! quoi ! vous lui ſervîtes de pere ! Iſmen !.. Monſtre dénaturé !.. Ah votre premier récit avoit jetté dans mon ſein la ſoif d'expier dans ſon ſang vos ſouffrances & ſes forfaits.

NICEPHORE.

Dompte toute vengeance perſonnelle trop indigne d'un Chrétien. Il ne t'eſt permis d'armer ton bras que dans la cauſe commune. La mere de Sophronie du haut du céleſte ſéjour te contemple en ce moment. Veux-tu mériter ſa fille à ſes yeux comme aux miens ? Rejoins cette armée de héros ; anéantis cette Moſquée ; ſers le Dieu qu'adore ton amante ; qu'elle voie ton jeune front couronné des palmes de la victoire ! c'eſt alors que nous pourrons allumer, & publiquement, les flambeaux d'un brillant hymenée. C'eſt alors que tu pourras lui offrir aux pieds de nos autels, parés de nouveaux ornemens, une main chere à l'amour, & non moins chere à la patrie !

OLINDE

Tous deux m'enflamment... Sophronie ! oui je vaincrai pour toi... Pardonne Religion Sainte ! tu prêteras auſſi la force à mon bras... Dieu éternel, ſi tu as remis à mon zele la fin des malheurs d'une nation infortunée, hâte ce moment ! Mon pere, entraînez-moi, je ſuis prêt à vous ſuivre.

NIÇEPHORE.

Dès que la nuit déployera ſes ombres ſur les tours de Jéruſalem, rends-toi en ces

mêmes lieux. Prépare tout pour le plus prompt départ ; mais prends garde que ton feu ne te trahiſſe. Tu n'as plus à feindre que pendant quelques heures. Songe à un pere, à une amante, à tes freres... Déja le jour a répandu par-tout ſa clarté... Les portes du palais s'ouvrent, je crains d'être reconnu : laiſſe-moi m'échapper ſeul... Adieu, je cours chez Mélanne dérober ma tête à nos plus cruels ennemis.

OLINDE, *ſeul.*

Dieu, conduis le !.. cache ſon front à l'œil du méchant & de l'impie... Aladin s'avance... Allons, c'eſt pour la derniere fois que je recevrai ſes ordres.



SCENE III.

ALADIN, CLORINDE, OLINDE, *Gardes* D'ALADIN, *ſuite de* CLORINDE.

ALADIN.

APPROCHE Olinde!..... J'aime à me voir environné des ſoutiens de ma couronne; avec de tels guerriers je bannis toute crainte & trouve que Godefroi tarde bien à paroître! eh qu'ai-je à redouter de ces légions étrangeres que la ſuperſtition précipite en foule ſur une terre qui bientôt va les enſevelir après s'être abreuvée de leur ſang. Ce triomphe pour n'être pas certain a de trop heureux préſages. Qu'ils viennent ces Chrétiens! qu'ils accourent pour périr devant les murs que leur fol orgueil prétendoit renverſer. (*à Olinde*). Olinde, ton bras rougi du ſang des Arabes, s'eſt trop fait connoître pour n'être pas honoré d'un nouveau titre à la veille de ces combats. Monte en ce jour au rang de mes premiers défenſeurs. (*à Clorinde.*) Et vous fille illuſtre, étonnante guerriere; quelle

eſt la contrée aſſez éloignée de l'Aſie & des routes que le Soleil éclaire où n'ayent pas pénétré votre nom & lebruit de vos exploits? Quand vous venez unir votre épée à nos forces, qui d'entre nous ne brûle de combattre & de vaincre à vos côtés?

CLORINDE.

Seigneur, il ſuffit de marcher à l'ombre de vos étendards & de ſe trouver au milieu de tant de héros aſſemblés pour ſentir tous les feux de la valeur. Je ne crains point les entrepriſes les plus hazardeuſes, & ne dédaigne point les plus vulgaires. Dès l'âge le plus tendre j'ai mépriſé les penchans & les goûts de mon ſexe. Je n'ai point abbaiſſé mes mains ſuperbes aux travaux accoutumés de l'aiguille & des fuſeaux. J'ai rejetté les habits efféminés & le ſéjour des villes. Je me ſuis ouvert une carriere illuſtre & qui plaiſoit à ma fierté. Mais combien il me reſte à faire pour égaler mes émules ! j'ai vu combattre Olinde, s'il eſt notre guide, Prince, nous mépriſons tous la mort.... Votre fidelle alliée, j'arrive des contrées de la Perſe avec l'élite de ces guerriers qui ne rougîſſent point de me voir à leur tète. Je viens dans le deſſein de m'oppoſer aux efforts des Chrétiens. Ils veulent porter, dit-on, juſ-

qu'aux pieds de ces murs la banniere flotante de leur croix. C'eſt donc à ce bras d'arrêter leur torrent débordé. J'ai plus d'une fois ſemé les champs de leurs membres & teint les fleuves de leur ſang; Olinde, uniſſons notre courroux,& ce bras aidé du tien, fixera la victoire.

OLINDE.

Princeſſe, & vous Seigneur, c'eſt trop flatter un courage vulgaire. La patrie pourroit aiſément ſe paſſer de mon bras.... Surtout lorſque l'illuſtre Clorinde protege ſa cauſe....



SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, ISMEN.

ALADIN.

LA Mosquée s'est ouverte, & le Grand Prêtre s'avance....

ISMEN, *accourant avec une suite de Prêtres.*

O crime!... O jour affreux!... Jour de vengeance & de terreur....

ALADIN.

Qu'entends-je?

ISMEN.

Le Ciel est outragé... Il faut préparer les supplices, il faut prévenir la foudre vengeresse...

ALADIN, *tremblant.*

Ismen... Expliquez-vous... Parlez.

ISMEN.

Frémissez!... J'ai vû l'abomination dans le Temple. L'Autel est profané. L'Auguste écrit de la loi du Saint Prophéte déchiré par une main impie, foulé sous un pied sacrilège... Je ne puis achever...

ALADIN.

O forfait inoui !.... Il mourra... quel eſt le coupable ?

ISMEN.

Tout le peuple Chrétien. Il doit périr. Leur inſolence s'accroît à l'approche de leurs défenſeurs ; aucun d'eux n'eſt innocent ? Le baſphême eſt dans toutes les bouches. Le feu de la révolte couve dans tous les cœurs. Le Ciel s'explique par ma voix. Aladin, bannis les foibles mouvemens de la pitié. Efface le crime dans les flots de leur ſang ; anéantis une race toujours rebelle. Le Ciel t'a remis ſon tonnerre, c'eſt pour imiter ſes vengeances. Tonne, frappe & qu'aucun n'échappe à tes coups. Qu'enchaînés devant ta colere, la ſortie des portes leur ſoit interdite.

ALADIN, *à Olinde.*

Toi, qui tant de fois m'as ſupplié en faveur de ce peuple ingrat, tu vois par quels traits il ſe fait toujours connoître... Il mourra le criminel inconnu, dans le maſſacre général de ſa ſecte odieuſe !... Rends toi maître de la ville, & que le ſacrilège ſoit amené à mes pieds.

OLINDE, *troublé.*

J'obéis, (*à part.*) ô Dieu inſpire moi.

SCÈNE V.

ALADIN, CLORINDE, ISMEN.

ISMEN.

IL ſe retire troublé ; Prince ! c'eſt un vaillant Soldat, je l'avouerai ; mais le zèle qui m'inſpire & peut-être m'éclaire, me défend de renfermer les ſoupçons que mes yeux pénétrans on jettés ſur lui...

CLORINDE.

Quels ſoupçons ?

ISMEN.

On l'a vû en ſecret parler à ces mêmes Chrétiens aujourd'hui rebelles, & ſon cœur pourroit être infecté de ces dogmes dangereux...

CLORINDE, *l'interrompant.*

Ainſi tu prétends deshonnorer un héros que la gloire adopte, & dont le cœur ſenſible n'aura voulu que prêter une oreille compatiſſante à la voix des malheureux. Pourquoi n'es-tu ſi clairvoyant que pour te rendre accuſateur ? Pourquoi ne parles-tu d'un Dieu que pour perſécuter ? Va, ce pere &

ce Juge Suprême n'aime point celui de ſes enfans dont les cris appellent inceſſamment la foudre ſur la tête de ſes freres. Il ſonde les cœurs, il voit à nud le fanatique, qui, ſous les vêtemens de candeur & de paix, cache le flambeau ſéditieux dont il voudroit embrâſer le monde.

ISMEN.

Clorinde! la Majeſté Divine eſt déja trop offenſée ſans l'outrager encore dans la perſonne de ſes Miniſtres. Elevée malheureuſement loin de cette contrée, vous ne ſavez ni le reſpect qu'on leur doit, ni la force auguſte de la loi dont ils ſont les organes. Apprenez que je ſuis l'interprête des volontés du Ciel; & vous Sultan à qui il a daigné confier le glaive de juſtice, c'eſt à vous de prononcer...

ALADIN

On n'aura point impunément profané la Moſquée. Vous qui m'entourez, écoutez le ferment que je fais. Je jure par le Ciel, par la puiſſance qu'il m'a donnée, je jure que ſi le ſacrilège, avant la fin du jour, n'eſt livré à ma vengeance, tout le peuple Chrétien tombera ſous le fer des bourreaux. Demain Jéruſalem n'en verra aucun reſpirant dans ſon enceinte, demain les premiers rayons

du Soleil ſe plongeront dans les flots de leur ſang coulant le long des rues jonchées de leurs cadavres... Iſmen, faites publier cet Edit par toute la ville; & vous noble Clorinde, pardonnez à ſon zèle; il eſt pouſſé peut-être trop loin quand il accuſe Olinde, mais vous ne ſavez pas combien la ſévérité eſt utile & n'eſt le plus ſouvent que la Juſtice même..... Venez illuſtre guerriere obſerver du haut de la tour qui domine la campagne, ce camp ennemi où la victoire vous attend.

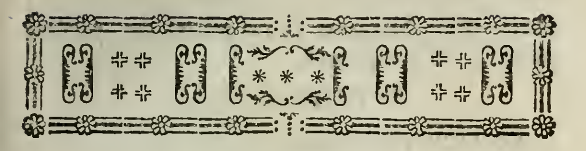
SCÈNE VI.

ISMEN.

ENFIN ces Chrétiens que j'abhorre ſeront tous maſſacrés... Peuple ſuperbe qui m'avez en horreur, je vous verrai bientôt implorer celui que vous oſiez mépriſer. Nous verrons ſi ce Dieu pourra vous dérober à mes coups, & s'il méritoit que je rampaſſe avec vous dans la baſſeſſe & l'ignominie... Iſmen étoit fait pour les grandeurs & pour ſervir d'autres Autels... Tout m'a réuſſi. Comme je mène à mon gré l'eſprit de ce Sultan! le peuple & le maître tremblent à ma voix... Ces Chrétiens ſeuls gênent mes pro-

jets. Ils ont le ſecret honteux de mon premier état... Mais quel hardi ſtratagême a inventé mon heureux génie !... Il falloit un coup qui intéreſsât la Religion, & je l'ai trouvé... Les ſtupides Sarrazins ſont loin de penſer que c'eſt moi qui ai déchiré ce livre qu'ils adorent. Je me ſuis fait le Dieu de cette foule crédule. Je leur donne pour loi ma volonté. Ne bornons point là ma carriere ambitieuſe, touchons le faîte, & faiſons du trône d'Aladin le marche-pied de mon Autel.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

SOPHRONIE, SERENA.

SERENA.

OU vas-tu Sophronie?.. Je te ſuis en tremblant... Pourquoi haſarder tes pas dans ces lieux qui nous ſont étrangers, dans ces lieux couverts de farouches ſoldats dont le glaive ſemble déjà étinceller ſur nos têtes. Quel deſſein te conduit vers le palais du Tyran?

SOPHRONIE.

Le deſſein qu'un Dieu m'inſpire... Tu viens d'entendre l'Édit qui menace les Chrétiens.

SERENA.

J'en ai le cœur glacé d'effroi. L'ordre cruel vole de bouche en bouche; l'image

d'une mort préſente les rend immobiles ; mais que peux-tu faire pour un peuple proſcrit & conſterné.

SOPHRONIE.

Le ſauver & mourir.

SERENA.

Toi, Sophronie !

SOPHRONIE.

Chere amie, que la vie devient précieuſe quand on peut la donner pour le ſalut des ſiens ! les chaînes & les tortures m'épouvantent bien moins que le ſanglant tableau des Chrétiens étendus, égorgés dans les rues de Jéruſalem. Si la foibleſſe de mon ſexe & de mon âge pouvoit me faire chanceler, embrâſez mon cœur, divine & courageuſe flamme dont brûloient les Martyrs ! Montrez-moi mes freres ſauvés d'un maſſacre horrible, & la palme immortelle qu'un Dieu accorde au ſacrifice de quelques jours paſſagers.

SERENA.

De quel ſacrifice parles-tu, chere amie ?

SOPHRONIE.

Je marche vers le Tyran ; je détourne ſur moi les coups qu'il prépare. Je me déclare coupable, j'annulle l'Édit & ſatisfais à ſa vengeance...

vengeance... Cet artifice eſt pardonnable, puiſqu'il ſauve tout un peuple des fureurs d'un barbare.

SERENA.

Que m'as tu dit?.. Toi, te livrer!..

SOPHRONIE.

Eh! qui pourroit m'enchaîner à la vie; lorſque je trouve un ſi noble avantage à l'abandonner? Qui m'attacheroit à ce monde dont j'ai mépriſé dès l'enfance le tumulte & les vanités? Quelle voix l'emporteroit ſur cette voix puiſſante qui m'appelle au rang des libérateurs de la Patrie?

SERENA.

Cruelle amie! dans ces triſtes momens tu oublies les liens qui nous uniſſent, ces liens formés dès que nos cœurs ont pû ſe connoître, & de jour en jour plus reſſerrés; tu pourrois les briſer d'un œil indifférent! & délaiſſeras-tu de même une mere qui t'aime? Ne lui dois-tu rien? Elle t'adopta pour ſa fille. Elle en eut toujours pour toi la tendreſſe inquiette, & tu veux l'abandonner au déſeſpoir! Ne ſais-tu pas que l'unique joie de ſa vieilleſſe eſt de nous voir toutes deux ſourire à ſes côtés? Me laiſſeras-tu ſolitaire & déſolée après que je l'aurai vue

expirer dans mes bras de la douleur de t'avoir perdue ?

SOPHRONIE.

Et c'eſt pour ſauver ſa vie, la tienne, celle de tous, que Sophronie court ſe ſacrifier. Songe donc que ce ſoir même une troupe d'aſſaſſins le fer en main, iront enfoncer nos portes. Ces féroces ſatellites nous égorgeront ſur ſon corps expirant. En me livrant volontairement à la mort, je ne fais que la devancer de quelques inſtans, & je délivre de ces ſanglantes horreurs, toi, notre mere, & tout un peuple vertueux.

SERENA.

Mais crois-tu qu'il ſoit permis d'expoſer ainſi ſes jours ? Le Chrétien doit attendre la mort avec fermeté, mais ſon devoir eſt-il de marcher au-devant d'elle ? Quand le glaive des bourreaux deſcendroit ſur ſa tête, il doit eſpérer encore en la miſéricorde divine. Qui ſait ce que Dieu nous réſerve ? Qui ſait ſi le Sultan lui-même ne révoquera point un Arrêt prononcé dans ſa colere ?

SOPHRONIE.

Et que ſais-tu ſi dans ce moment ce grand deſſein ne m'eſt pas inſpiré par Dieu même ? Si ce n'eſt pas lui qui me prête ce courage qui t'etonne ? C'eſt ainſi qu'il veut ſauver

inviſiblement ſon peuple & attirer Sophronie au ſéjour de ſa gloire. Mon ame s'élance ve s ſon Trône, une céleſte ardeur m'embrâſe, tout mon cœur en eſt pénétré. Séréna, j'entends l'auguſte Religion qui me crie : *Heureuſe Sophronie marche au trépas, tu arrêteras des fleuves de ſang en te frayant un chemin au bonheur dont jouiſſent le immortels.*

SERENA.

Tes paroles m'enflamment & m'éclairent. Je voulois te combattre, tu triomphes de moi, tu m'entraînes, que dis-je? Je brûle de la même ardeur. Sophronie, écoute, j'envie cette couronne fortunée : ſois aſſez généreuſe pour me laiſſer exécuter ce que ta grande ame a conçu; tu n'en auras pas moins de mérite aux yeux de Dieu qui voit tout, & ton amie une fois dans ſon ſein...

SOPHRONIE.

Pourquoi me demander ce que tu ſais d'après toi-même que je ne puis t'accorder?

SERENA.

Eh bien, permets-moi de mourir avec toi. Rendons en même tems les derniers ſoupirs d'une vie dont nous aurons paſſés tous les inſtans enſemble. Me refuſeras-tu l'honneur de t'accompagner? Je marche avec

toi : nous ſaurons nous encourager l'une l'autre, & le coup de la mort ainſi partagé, deviendra moins cruel.

SOPHRONIE

Dis plutôt qu'il ſeroit plus terrible. Va, chere amie, il eſt affreux en ſouffrant de voir encore ſouffrir ce que l'on aime. Le cœur, au lieu de s'enhardir, ſe ſent plus foible par le double ſupplice dont il eſt tourmenté. Il t'eſt défendu de mourir puiſque le Tyran n'a beſoin que d'une ſeule victime. Tu deviendrois criminelle en offrant un nouvel attrait à ſa barbarie. C'eſt peu; un devoir plus ſacré que l'amitié t'attache malgré toi au monde. Tu te dois toute entiere à celle qui t'a donné le jour. Moi je ſuis ſur la terre comme un roſeau ſans appui. Je ne tiens pas aux nœuds où ton ame eſt enchaînée. On m'a laiſſé ignorer de qui j'ai reçu le jour, & je deſcendrai au Tombeau ſans avoir embraſſé les mortels qui devoient m'être les plus chers, que dis je? ſans les avoir connus.... Serena, retourne à celle que tu dois conſoler de ma perte. Offre-lui le tableau de la Religion & de la Patrie reclamant mes foibles ſecours. Dis-lui en l'embraſſant : *Sophronie penetrée d'amour & de reconnoiſſance n'oublie point les douceurs maternelles que tu répandis ſur*

ſes jours, elle meurt & t'attend dans un monde plus heureux.... Adieu Serena, adieu chere amie, ſeches tes larmes.... Retire-toi, & ſurtout ne trahis point un ſecret d'où dépend le ſalut d'un Peuple entier.... A l'inſtant où mon corps tombera ſous le tranchant du glaive, approche alors, couvre-le d'un voile funebre, dérobe-le à des regards profanes, & fais-le tranſporter dans cette terre ſainte où repoſent les oſſemens des Chrétiens immolés dans les combats; ſi toutefois Sophronie étoit digne d'aſpirer au rang de ces Martyrs glorieux.

SERENA.

Quelle image! & tu peux me l'offrir!.... Ma conſtance ſeroit plus grande s'il me falloit mourir.

SOPHRONIE.

Chere ſœur, écoute: j'ai un ſecret à te confier.

(*Elle garde le ſilence.*)

SERENA.

Parle..... Tu héſites.

SOPHRONIE.

Ce jeune Guerrier que nous avons remarqué, ſi connu par les bienfaits qu'il a répandus ſur nos freres, qui les protége, qui

paroît les chérir, & dont les pas on ſuivi quelquefois les nôtres....

SERENA.

Olinde! ce généreux Guerrier..... il t'aime avec excès, il brûle d'un feu caché... Tu as vu tout le reſpect qui maitriſe un amour véritable. Que je l'ai plaint ſouvent de n'être pas un de nos freres!

SOPHRONIE.

S'il n'eſt pas un Chrétien il en a les vertus. Mon cœur s'applaudiſſoit de ſa victoire afin de donner à la Foi un Héros, un défenſeur de plus. Il ſemble la reſpecter, peut-être deſire-t-il de la mieux connoître, peut-être veut-il l'adopter? Il n'eſt pas né Idolâtre. La même cité, dit-on, nous a vu naître. On admire ſon cœur noble & ſenſible... Serena, dès que je ne ſerai plus, il faudra te hazarder à lui dire ce que j'ai toujours penſé de lui. Entretiens ce zèle heureux qu'il a pour les Chrétiens. Apprends-lui que Sophronie n'eſt morte que pour les ſauver, qu'elle a oſé eſpérer qu'il deviendroit un jour un de leurs plus fermes appuis, que cet eſpoir lui fut cher.... Adieu, je ne puis en dire davantage, & il ne m'eſt plus permis de différer.

SERENA.

O Ciel! j'apperçois le Sultan qui s'a-

vance vers ces lieux.... Ah! Sophronie, tout mon corps frissonne & mes bras tremblans ne peuvent te délaisser.

SOPHRONIE, *l'écartant avec douceur.*

Tu me rends ce moment plus cruel que la mort. Si tu m'aimes, si tu chéris une mere, fuis à l'instant même, fuis en détournant les yeux; abandonne-moi au Dieu que nous adorons, ton amie t'en conjure, & le devoir te l'ordonne.

(*Elle s'arrache d'entre ses bras & fuit loin d'elle, tandis que Serena se retire lentement la tête panchée & dans un accablement mortel.*)

SOPHRONIE, *seule vers un coin de la Scène.*

O Dieu! c'est dans ce premier pas que j'implore ton assistance, éleve ma foible voix& rends la victorieuse de la timidité.



SCÈNE II.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE, TROUPE DE GUERRIERS.

ALADIN, *à un des Chefs.*

QUE l'armée déploie en ordre de bataille les légions qui la composent. Que ces troupes invincibles se rendent à la plaine qui regarde le midi de la Ville. Que j'embrasse d'un coup d'œil le spectacle belliqueux de ces héros qui soutiennent si dignement la justice de ma cause. Ces Perses si braves & si fideles marcheront les premiers au-devant de l'ennemi. L'honneur en est dû à l'Héroïne qui les guide. Je lui remets le sceptre de mon autorité. Que ses ordres soient des loix pour tous mes Guerriers. (*à Ismen.*) Ismen, faites commencer les prieres publiques. Que le Ciel soit appaisé. Olinde s'est emparé du quartier des Chrétiens ; je les regarde comme des victimes sous le glaive, & leur derniere heure va bien-tôt sonner.

ISMEN.

Que le pavé de la Mosquée soit lavé de

leur ſang.... Mais une Chrétienne oſe s'avancer.... L'aſpect de la Royauté ne la fait point trembler.... Elle ſoutient votre regard !

SOPHRONIE, *devant Aladin avec une fierté noble & douce.*

Sultan, ſuſpendez votre colere. Je viens vous découvrir & remettre en vos fers le coupable que vous cherchez. C'eſt moi qui ai déchiré l'écrit d'un faux Prophête qui outrageoit nos Loix ſaintes.

ISMEN,

O blaſphême !...ô vengeance !..

ALADIN.

Toi ! ſi jeune & ſi téméraire !

SOPHRONIE.

Le coupable eſt devant vous ; ce que vous appellez ſacrilège eſt l'ouvrage de ces mains. C'eſt moi ſeule que vous devez punir,

ALADIN.

Se peut-il que ſous ces traits de douceur tu voiles tant d'audace ? Malgré la foibleſſe de ton ſexe tu viens ici braver les ſupplices.

SOPHRONIE.

J'obéis à l'Arrêt qu'a publié votre courroux. Vous-même en me condamnant à la mort

devez approuver l'équité qui m'y conduit. Je ſauve mes freres innocens, & vous épargne l'injuſtice d'un affreux carnage.

ALADIN.

Que je l'étende ou non ſur toute ta ſecte, nous éprouverons bientôt dans les tourmens cette conſtance orgueilleuſe....

SOPHRONIE.

Vous eſſayez de m'intimider. J'annonce ſans effroi ce que j'ai fait ſans crainte.

ALADIN, *à Iſmen.*

Iſmen... La pitié ſe gliſſe dans mon ame. Apprends-moi à la ompter. A l'éclair imprévu de tant d'attraits....

ISMEN.

Reconnoiſſez le zèle inſenſé de ces fanatiques Chrétiens. Ils veiſent l'inſolence & la révolte dans de jeunes cœurs, empoiſonnés dès l'enfance de leurs maximes ſéditieuſes. Voilà le premier ſignal des complots qu'ils méditent. Bientôt une rébellion plus ouverte...

ALADIN.

Cet attentat cache un myſtère. Je te la livre, Iſmen... Il faut ſonder cet eſprit rébelle, remonter à la ſource d'une trame impie... qu'elle nomme ſes complices.

SOPHRONIE.

Seigneur, je n'en ai point.

ISMEN, *aux ſiens.*

Qu'on apporte des chaînes... Je vais la faire conduire dans nos ſouterreins... Il faudra bientôt dépouiller cette bravoure inſultante, & les tortures nous feront entendre un bien différent langage. (*à Sophronie*) Pourquoi tes couleurs commencent-elles à pâlir ... C'eſt trop tôt s'effrayer. (*aux Gardes*) Allez, qu'on la deſcende ſous les voûtes de la Moſquée : je vous ſuis. (*à Aladin d'un air triomphant*) Elle voudroit cacher les pleurs qui roulent dans ſes yeux, ils couleront bientôt en plus grande abondance; il faut anéantir un orgueil auſſi dangereux, & que ſes remords deviennent auſſi publics que l'a été ſon audace.

ALADIN.

Ta rigueur me ſert. Mon ame s'étonne d'être ſi lente à s'irriter. Lorſqu'à mon retour je ſerai aſſis pour la juger, garantis ton Roi de toute foibleſſe, & rend ſa juſtice inéxorable comme le Dieu qui demande vengeance par ta voix.

ISMEN.

Allons dans ſon Temple ordonner les prieres & lui promettre, s'il eſt poſſible, une réparation égale à l'offenſe.

(*Aladin ſort accompagné de ſa ſuite.*)

SCÈNE III.

SERENA, *s'avançant du fond de la ſcène où elle s'eſt tenue cachée.*

O malheureuſe Sophronie ! les cruels, t'entrainent... C'en eſt fait, ils vont porter les derniers coups... Tu es innocente & je t'ai abandonnée ! quelle foibleſſe ! ou plutôt quelle puiſſance enchaînoit mes pas & ma voix ! .. Sophronie ! ai je dû t'obéir ? O ſacrifice héroïque, je t'admire & ne puis te goûter !... Comment annoncer cette nouvelle à l'oreille d'une mere ?... Que va-t-elle devenir ? & c'eſt pour la conſoler que ſon amitié m'a commandé de lui ſurvivre .... Mais j'apperçois Olinde : mon cœur ne peut plus ſe contenir... Ah ! s'il pouvoit la ſauver ! courons à lui.



SCÈNE IV.

SERENA, NICEPHORE, OLINDE.

SERENA.

OLINDE... Olinde... Guerrier généreux ſecourez-nous.

NICEPHORE.

La fille de Melanne ne reconnoit plus un vieillard infortuné qui fut ſon ami.

SERENA.

Nicephore! vous ô ciel... En quel moment hélas! venez-vous nous redemander Sophronie?

OLINDE, *conſterné*

Il ſort de chez Mélanne, tremblant de ne plus vous voir à ſes côtés... Ses frayeurs mortelles ont paſſés dans mon ſein... Nicéphore ſous ma garde voloit vous chercher; & pourquoi Sophronie n'eſt-elle pas avec vous?... Où la trouver?

SERENA.

Dans les chaînes.... au milieu des bourreaux... au pouvoir d'Iſmen!

OLINDE.

Cruelle! que dis-tu?... Elle captive!

NICEPHORE.

O ma Sophronie !

SERENA.

Sophronie meurt dans les ſupplices, ſi vous ne pouvez la ſauver.

OLINDE.

Sophronie meurt ! Acheve, acheve de me déchirer l'ame.

SERENA.

Je trahirai ſon ſecret, la voix de mon cœur l'emporte ſur mes ſermens.... Sophronie innocente s'accuſe du forfait que l'on impute aux Chrétiens; elle veut acheter le ſalut de tout un peuple au prix de ſon ſang. Elle s'eſt livrée elle-même à ces Prêtres barbares.

OLINDE.

O mon pere ? eſt-ce bien une mortelle ?.. Eſt-il une vertu plus rare ! je te reconnois Sophronie, ame céleſte ! noble & grand cœur ! ah combien ne dois-je pas t'imiter !

SERENA.

C'eſt dans vous ſeul que chacun de nous eſpere... Vous approchez de ce Sultan redoutable...Je vous conjure pour elle... Ah ! ſi vous ſaviez, dans nos derniers entretiens, ce qu'elle m'a dit pour vous....

OLINDE.

Sophronie auroit penſé à moi ! auroit parlé !.. Serena, Serena, un mot, un ſeul mot & je vole....

SERENA.

Elle eût deſiré qu'un héros tel qu'Olinde eût marché ſous l'étendard de la croix.... Voilà ſes regrets, ſes plus grands regrets en marchant à la mort, mais je ne devois révéler ſon ſecret que lorſqu'elle ne ſeroit plus.

OLINDE.

Elle vivra, crois moi ! le plus bel ornement du monde ne deſcendra pas ainſi au tombeau.... Seche tes pleurs, Serena, ſeche tes pleurs & cours annoncer à ta mere la délivrance de Sophronie.

NICEPHORE.

Et quelles ſont tes forces ? employeras-tu le courage ou le pouvoir incertain des larmes ?

OLINDE.

Les larmes !... non... Les puiſſances qui la retiennent ſont trop multipliées pour pouvoir les briſer, & l'aveugle Sultan agit trop d'après Iſmen pour oſer eſpérer ſa grace, mais je ſais comment je la délivrerai.

NICEPHORE.

Courons-y de ce pas, mon fils !

SERENA.

Son fils !

OLINDE.

Je le ſuis, & tu reconnoîtras ſon ſang ... Je puis racheter les jours de Sophronie! ... Combien je te rend grace ô Ciel ! Voici le moment où tu m'ordonne de me nommer Chrétien... Il ne m'eſt plus permis de cacher ce titre glorieux.

NICEPHORE.

Et que prétends-tu ?

OLINDE, *avec feu.*

C'eſt mon pere qui le demande.

NICEPHORE.

Je ne t'ai peut-être que trop entendu, mon fils.... L'amour que j'ai pour toi me fait éprouver un moment de foibleſſe, je frémis.... Mais s'il le faut, ſi tu ne peux ſauver les Chrétiens & Sophronie qu'en périſſant....Hélas ! je ne puis achever... & moi auſſi j'irai, je préſenterai au Tyran cette tête couverte de cheveux blancs ; je lui dirai frappe, elle n'eſt pas indigne de ta vengeance.

OLINDE.

Mon pere! ſi vous m'aimez, ſi Sophronie vous eſt chere, gardez-vous d'accompagner mes pas. Vivez... Chere Serena, conduis-le chez ta mere; que ſa maiſon lui ſerve d'aſyle; que cet aſyle raſſure mon cœur alarmé... Allez, Sophronie ne tardera pas à vous y rejoindre. Adieu... Adieu mon pere.

[*Il va pour partir.*]

NICEPHORE.

Arrête, Olinde!... Mon fils arrête!... L'incertitude & l'effroi m'accablent.... Où vas-tu, & que vas-tu faire?.. Tu abandonnes bien promptement un malheureux vieillard qui n'eſpere, qui ne vit plus que par toi!

OLINDE.

Oſez-vous me rappeller! pourquoi ne me laiſſez vous pas échapper?... Tremblez d'aller contre mon devoir; contre Sophronie; ah fuyez, mon pere... Evitons de nous trouver enſemble. Vous ne voulez point faire chanceler ma vertu. N'êtes-vous plus Nicephore, & ſerez-vous plus foible que cette jeune Chrétienne?

NICEPHORE.

Je n'étois plus que ton pere... Oui, je

la ſens cette foibleſſe que la nature inſpire... Va, je ſaurai la dompter... Je t'admire en pleurant... Arrache toi de mes bras, & puiſque Dieu te guide ... Adieu, adieu, ſi tu péris, nous ne ſerons pas long-tems ſéparés.

SCÈNE V.

OLINDE, *ſeul.*

VOICI l'inſtant le plus glorieux de ma vie, le plus cher à mon cœur! Sophronie! des chaînes de fer ne preſſeront plus tes mains délicates. O mort! moment de joie & de volupté! je mourrai pour elle!... La ſauver eſt pour moi la plus grande félicité. Ma vie n'aura d'autre prix que celui de lui être offerte. Mais que dis-je? Ce n'eſt pas la perdre, c'eſt la rendre utile, glorieuſe, fortunée. Je vivrai dans ſa mémoire, peut-être dans ſon cœur. Je vois pourquoi j'ai reçu l'exiſtence. Je puis ſacrifier mes jours au plus digne objet dont le Ciel ait décoré la terre... O Dieu je te rends grace... tu m'aime... hâte cet heureux ſacrifice.

SCÈNE VI.

CLORINDE, OLINDE, *suite de* CLORINDE.

CLORINDE.

TA fierté me plaît ; tu laiſſes la foule de ces ſoldats vulgaires aller remplir la profondeur de la Moſquée. Je t'approuve. Ne deshonorons point la valeur par des ſermens. Qu'Iſmen déploie à ſon gré un appareil religieux, les fumées qu'exhale l'encenſoir, voilà ſes armes. Pour nous guerriers, manions le fer & n'humilions point les inſtrumens de la gloire devant la Thiare d'un Pontife. C'eſt ſur notre épée qu'il faut fonder notre eſpoir. La victoire eſt dans le cœur des héros & non dans ces cantiques qui vont frapper les voûtes d'un Temple.

OLINDE.

Ce Temple tombera pour écraſer & l'Idole & le Prêtre. L'Arbitre des combats n'eſt point ce Prophête impoſteur qu'ici l'on adore. Non Clorinde, non, ce n'eſt pas du fond de cette Moſquée que part la

victoire. Olinde doit faire connoître à quels autels il faut la demander, & c'eſt la ſeule gloire qu'il ambitionne & qu'il envie.

[Il quitte Clorinde. Clorinde reſte, & congédie ſa ſuite.]

SCÈNE VII.

CLORINDE, ARSETTE.

ARSETTE, *après un aſſez long ſilence.*

TU demeures penſive... crois-tu pouvoir encore déguiſer ton trouble. Chériras-tu en ce moment mon antique franchiſe? Ecouteras-tu le libre accent de l'amitié! Accoutumé à t'obſerver dès l'enfance, je te connois mieux que tu ne te connois toi même. Tantôt tu as outragé le Grand Prêtre. Tu protèges ouvertement un peuple ici déteſté. Apprends que tu n'as plus de ſecrets. Epanche ton cœur & permets-lui de ſe ſoulager, car pour moi je t'ai devinée... Rougis, mais parle..

CLORINDE.

Arſette, tu me fais frémir... ah! puiſque tes regards m'ont ſoupçonnée, je me

ſuis trahie. Loin d'éluder par un menſonge artificieux l'humiliant aveu que je me ſuis refuſé à moi-même, tu vas tout ſavoir. Je me ſens un aſſez juſte orgueil pour ne point redouter un œil étranger. Il ſeroit trop au-deſſous de moi de diſſimuler. Ma langue ſera l'interprête de mes ſentimens. Je ne déſavoue point un ſecret penchant. Je ſonge au héros qui en eſt l'objet... Arſette, vois ſi ce front rougit en prononçant que j'aime.

ARSETTE.

Tant de charmes enſevelis ſous le fer & perdus pour l'amour ont donc enfin connu cet aſcendant auquel l'héroïſme même ne ſauroit échapper.

CLORINDE.

Tu ſais comme j'ai mis ma gloire à triompher des foibleſſes de mon ſexe. Le vil eſclavage où je le vis ſoumis révolta mon jeune orgueil. J'ai fait voir un cœur né pour cette liberté, ame & principe des vertus guerrieres. C'eſt toi qui appris à ma main enfantine à gouverner le frein des courſiers, à manier la lance & l'épée. Endurcie aux exercices de la lutte & de la courſe, j'ai ſuivi ſur le ſommet des monts & dans le fond des forêts la trace des Ours & des Lions. J'ai montré tout-à-coup, à ces hommes éton-

nés, un bras auſſi redoutable que le leur. Ma valeur fut heureuſe. Les aîles de la Renommée ont daigné porter mon nom en différens climats; mais que je crains que la honte déſormais ne l'accompagne!..Quelle langueur ſecrette s'eſt mêlée à cette ardeur belliqueuſe qui ſembloit ſeule devoir en porter tous mes vœux. Pour la premiere fois, ſous ma dure cuiraſſe, j'ai ſenti mon ſein palpiter. Je voulus étouffer un ſentiment importun, & tout m'y rappelloit malgré moi. Je crus pouvoir l'anéantir dans les champs de la guerre. Mais hélas! au milieu des combats, parmi le choc & le cri des batailles, je verſois des larmes, & mes yeux couverts d'un caſque ne perdoient point de vue dans la mêlée le guerrier qui triomphoit des ennemis & de mon cœur... Je ne te le nomme pas... Arſette, ce n'eſt point comme alliée d'Aladin que je ſuis venue ſecourir Jéruſalem. Mon zèle a pour guide un plus cher deſſein. J'accours pour combattre à côté du héros qui depuis quatre années a de ce cœur guerrier ſoumis la fiere indépendance.

ARSETTE.

Il y a longtems qu'en voulant me dérober ce ſecret, tu as pris ſoin de me le révéler.

CLORINDE.

Ah ! ſi d'autres regards que les tiens ont pénétré dans mon ame, où fuir ? L'amour éteint la gloire, & devant ſon œil jaloux toute foibleſſe eſt un crime... Va, je ſuis toujours Clorinde, l'Aſie ne me verra point eſſuyer les dédains d'un ſuperbe vainqueur. J'appelle à mon ſecours ce calme intrépide qui m'accompagne ſur le ſanglant théâtre de la guerre. Je ne chancellerai point dans l'illuſtre carriere où j'ai porté mes premiers pas, & je me dompterai, duſſé-je éteindre mes feux dans mon propre ſang !

ARSETTE.

Tu pouſſes trop loin cet orgueil que moi-même ai pris ſoin de t'inſpirer. J'ai voulu te ſauver de l'amour, endurcir ton cœur, le rendre inſenſible au joug de cette paſſion fatale à l'héroïſme ; mais elle commande malgré nous. . . . . . Tant que j'ai vu ta jeuneſſe abandonnée à ces epreuves redoutables, percer de tes flèches les ours & les lions, les forcer dans leur ſanglant repaire, j'ai moins craint pour toi, je te l'avoue, que lorſque j'entends ces premiers ſoupirs échapper de ce cœur altier où l'amour une fois vainqueur doit régner avec empire.

CLORINDE.

La mort du moins ſaura m'affranchir.

ARSETTE.

Tu luttes contre le trait que tu ne peux arracher. Si ton penchant étoit vil ou malheureux, ſans doute il te faudroit mourir; mais après tout, Clorinde, mourir n'eſt pas vaincre. C'eſt fuir lâchement la vie... ne mollis point comme une ame vulgaire. Rappelle ton courage, & ſi tu chéris les combats & les palmes que la valeur y moiſſonne, élance-toi d'un vol plus rapide ſur le char de la victoire. Un jour plus brillant à tes regards, il pourra te porter aſſiſe & triomphante à côté d'Olinde.

CLORINDE.

De quelle image flattes-tu mon timide eſpoir!.. Je ſens trop à quel point il m'intéreſſe & combien j'ai d'ardeur à vaincre ſur ſes pas. Je connois la crainte, mais pour lui pour lui ſeul. Je frémis à chaque trait qui menace ſa tête; je veillerai ſur ſes jours qu'il prodigue; j'oppoſerai ce ſein à la flêche meurtriere; mais mon ſecret n'en reſtera pas moins dans mon cœur, & ne s'épanchera pas même avec mon ſang & ma vie... Ne me parle plus que des champs où je dois cueillir des lauriers! qu'Olinde me voye

voye combattre, qu'il admire un courage égal au ſien; qu'il me ſuive, tandis que ce bras emporté foudroiera l'ennemi; ou ſi ma valeur n'attire point ſes regards, s'ils demeurent indifférens & froids, peut-être que frappée tout-à-coup au milieu du carnage, il donnera quelques larmes à mon trépas. Si je les vois couler, s'il penche vers moi un œil attendri, ſi j'y lis un ſeul inſtant ſa douleur, la mort ne me ſera pas ſi cruelle. Que dis-je! elle me paroîtra pleine de douceur..... Où m'égarai-je, Arſette!.. ah! pardonne, & laiſſe une amante à ſes rêves inſenſés.

ARSETTE, *en ſoupirant.*

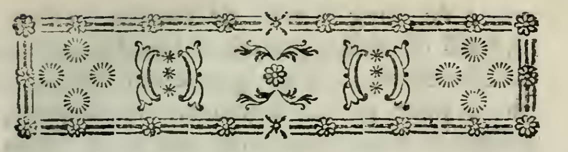
Ta bleſſure eſt entiere & nulle main ne peut la guérir. Crois moi, ne fais plus de ton amour un tourment volontaire. Tantôt dans un abandon déſeſpéré tu voudrois t'élever au-deſſus de toi-même, tantôt dans les erreurs d'une illuſion trompeuſe tu nourris ta foibleſſe en craignant d'y ſuccomber. Ton cœur courageux & tendre, auſſi neuf que rébelle, rougiroit-il de ſe trouver ſenſible? Fiere Clorinde! il eſt tems de te révéler tes tranſports: un jour l'amour doit t'enchaîner, tu pâlis... raſſure-toi. L'aveu que tu m'as fait n'a rien qui doive te faire rougir. Olinde eſt digne de toi. L'ar-

mée applaudira à ces nœuds mutuels, ils ſeront tiſſus des mains de la victoire. L'amour qu'adopte la valeur marche en vainqueur illuſtre, & tu pourras trouver, en lui cédant ton cœur, une félicité plus grande & plus vraie que dans la conquête de vingt nations ſoumiſes & tremblantes.

CLORINDE.

Ceſſe de m'abuſer, vaine illuſion! peut-on accorder la gloire & l'amour? L'une s'avoue à la face de l'univers, l'autre eſt faite pour l'ombre... Je ne veux ſuivre que la paſſion des grands cœurs. Aide-moi à reprendre cette mâle indépendance qui flattoit mon heureuſe jeuneſſe. Rends-moi ce cœur que tu formas dans les déſerts & dans le fond des forêts. Ce naturel farouche me paroit plus ſupportable que cette oiſive langueur qui me fait ſoupirer... Moi ſoupirer! terribles accens des combats! voix redoutable de la guerre! venez étouffer dans mon ſein ces gémiſſemens qui y naiſſent & qui doivent y mourir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ALADIN.

JE ſuis ſeul. Mon cœur frémit du ſupplice de cette jeune Chrétienne... Iſmen m'a arraché ce ſanglant Edit... Tour-à-tour chacun fatigue ma volonté, & ſouvent il n'eſt pas permis aux Rois, tout clémens qu'ils voudroient être, de ne point ſe montrer cruels... La pitié voudroit maîtriſer mon ame ; arrête pitié dangereuſe !.. N'ai-je pas le droit d'effrayer les hommes par l'exemple des châtimens ? Ne ſont-ils pas les ſoutiens de ma puiſſance?.. Oui, mais pourquoi donc cette crainte de l'injuſtice, cette terreur ſecrette .... ô Dieu ! me faudroit-il rendre compte de la liberté de chaque homme, de chaque

goute de ſang verſé, de chaque larme... ah! s'il eſt ainſi, pourquoi ſuis-je né ſous le Diadême?.. Pour gouverner les peuples, pour porter dignement le Sceptre, il faut poſſéder une ame active & forte. Le Sceptre bleſſe les mains qui ne le ſoutiennent pas avec fermeté. Mais voici cet Iſmen dont l'éloquence redoutable vient m'aſſiéger... Je le connois & je ſuis ſon eſclave!

SCÈNE II.

ALADIN, ISMEN.

ISMEN.

SEIGNEUR, quelle funeſte clémence vous arrête? Précipitez le ſupplice de cette fille inſolente qui vous brave, tandis que tout tremble à vos pieds. Saiſiſſez ce moment pour exterminer un peuple audacieux. Les Chrétiens frappés de ce coup ſeront à la fois ſurpris & terraſſés. Vous pourrez éteindre toute leur race; craignez que bientôt ſoulevés, furieux, dès que nos remparts ſeront aſſiégés, ils ne briſent le joug qui les captive.

ALADIN.

Et pourquoi ce carnage ?.. Non je veux que le glaive de ma juſtice demeure ſuſpendu. Le ſupplice de cette fille rébelle ſuffit pour les intimider. Qu'on veille ſur eux, mais qu'on reſpecte leurs jours. Contenus de tout côté, environnés de ſoldats que commande Olinde, que peuvent-ils encore ?

ISMEN.

Tout oſer. Vous faire repentir d'avoir ſuſpendu l'Edit qui confirmoit le repos de votre Etat & la ſûreté de votre Trône. Je ne ceſſerai de vous le répéter, Seigneur, Olinde m'eſt ſuſpect.

ALADIN.

Qui, lui ? qui m'a toujours ſi fidellement ſervi ?

ISMEN.

Un traître a toujours quelque ombre de vertu. Oubliez ce qui m'échape. L'avenir prouvera ſi mes ſoupçons étoient fondés. Mais quant à ces vils Chrétiens, en tout tems vos ennemis ſecrets, que tardez-vous à les chaſſer de votre Empire ?

ALADIN.

Ce ſol déjà épuiſé par la guerre, je le priverois encore de nombreux habitans ?

ISMEN.

Tout mouvement de pitié diminue en vos pareils l'autorité ſuprême. Les foudres du Trône une fois allumés doivent gronder ſans interruption, & tout rebelle qui ſouleve la tête doit être écraſé. La terreur ſera toujours la plus ſûre garde du Diadême... Eh! ne voyez-vous pas que ce peuple ſéditieux ne reſpire que dans l'eſpoir de voir tomber votre Couronne.

ALADIN.

Tu les crois auſſi dangereux, auſſi acharnés contre ma puiſſance?

ISMEN.

Je ſuis né au milieu d'eux. Dès l'enfance j'ai appris à les connoître, mais pour les mieux déteſter. Leurs principes attaquent l'autorité légitime. Le Ciel me préſerve de ces dogmes monſtrueux; il m'a donné l'eſprit de ſoumiſſion; il m'a conduit auprès d'un grand Roi, afin que je fuſſe auprès de lui le défenſeur de ſes droits, le ſoutien & l'organe de la vérité.

ALADIN.

Iſmen tu vois ce Trône où je ſuis forcé de m'aſſeoir; eh bien, il n'y a pas de jour qu'il ne me coute des ſoupirs; ce n'eſt qu'à toi que je puis l avouer.

ISMEN.

Et pourquoi, Seigneur ?

ALADIN.

Je frémis de me tromper ; je ſens que l'on me trompe ; je voudrois regner en paix, & ne trouve que ſujet de diſcorde & d'ennui... Mon Peuple n'eſt pas content... Il n'eſt pas heureux... On me tait ſes malheurs... On me preſſe toujours de punir.

ISMEN.

Pour moi, je n'entends qu'un cri univerſel qui proclame l'invincible Aladin le plus grand & le meilleur des Rois... Quoi que vous faſſiez, le peuple adorera votre clémence.

ALADIN.

J'aimerois à en être perſuadé, mais mon Sceptre en frappant les Chrétiens ne s'eſt-il pas appéſanti quelquefois ſur l'innocence & ſur la vertu !

ISMEN.

La majeſté ſouveraine abſorbe ces légeres taches, inévitables dans les rapides mouvemens qui font rouler les deſtinées d'un vaſte Empire. L'autorité a ſon code & ſes droits ſéparés des loix qui régiſſent les vulgaires mortels.

ALADIN.

Mais pourquoi donc cette voix intérieure qui me rend mécontent de moi-même, qui m'attriste & qui m'accuse en silence?

ISMEN.

Quel sentiment de foiblesse! & vous daignez l'écouter? Vous regnez par l'Éternel. C'est lui qui vous a placé sur le Trône, qui a posé la Couronne sur votre tête, qui a mis le Sceptre en vos mains; il a transmis en vous, avec le pouvoir, la science & l'esprit de sagesse. Bannissez de vaines allarmes. Est-il sur la terre un Monarque plus glorieux & dont on admire davantage le génie & le cœur. (*à part.*) Courage, Ismen, il te croira.

ALADIN.

Mais enfin ces murmures éloignés qui parviennent confusément à mon oreille...

ISMEN.

Vain bruit de quelques obscurs séditieux, mais qui n'interrompt point la publique harmonie des louanges. Ce sont ces Chrétiens dont la bouche insolente calomnie les Rois dans leur bassesse. Ils arrêtent un œil critique sur vos sublimes Ordonnances. J'ai fait poursuivre ces rebelles par

des regards qui me ſont vendus ; mais le nombre des délations fatigue les délateurs. Ces eſprits opiniâtres qui ne craignent pas la mort, ne redoutent aucun forfait ; ils ſe ſacrifient eux mêmes dès que la foi le leur commande. Ils immolent la fortune, l'amitié, la Nature : d'autant plus attachés à leurs opinions fantaſtiques qu'ils les comprennent moins. Leur orgueil & leur intolérance les rendent ennemis nés du genre humain. Ligués contre le Trône & l'Autel, leur loi eſt un flambeau de diſcorde qui leur ſert à diviſer les liens du ſang & de la patrie. Comme ils meurent avec joie, ils maſſacrent de même, & vous épargnez des monſtres toujours prêts au parricide & vous laiſſez reſpirer dans l'enceinte de cette Ville un Peuple de ſerpens qu'il faudroit écraſer.

ALADIN, *troublé.*

Tu m'y déterminerois.... Mais je les garde comme des otages qui pourront me ſervir contre l'ennemi qui vient m'attaquer.



SCÈNE III.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE.

(On voit Sophronie que l'on conduit les fers aux mains. Elle a les yeux modeſtement baiſſés.)

ISMEN.

On amene à vos pieds cette Chrétienne. Peut-on voir un orgueil plus impoſant ! Quel faſte dans ſa démarche, ſon regard & ſon maintien ! Elle ſemble s'avancer plutôt au triomphe qu'à la mort.

ALADIN.

Approche, fille ſuperbe ! ... Viens entendre & ſubir ton arrêt.

SOPHRONIE.

Vous devez le prononcer... Ce cœur s'eſt affermi d'avance contre ce qu'il peut avoir de rigoureux.

ALADIN.

Sous les dehors d'un ſexe timide tu caches une ame auſſi hardie ! Trop foible pour un pareil attentat, réponds-moi ? Qui a pu te l'inſpirer ? Quels ſont ceux

qui ont entraîné ta jeuneſſe à cet excès d'audace ?

SOPHRONIE.

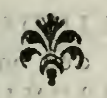
Je n'ai voulu céder à perſonne la moindre part de ma gloire. Elle étoit trop illuſtre & m'étoit trop chere. Seule j'ai conçu le projet, je l'ai réſolu & l'ai exécuté. Le Dieu qui me donne en ce moment la force de ne point trembler devant vous, ce Dieu maître des Empires à tout conduit...

ALADIN.

Eh bien, c'eſt ſur toi ſeule que tombera ma colere.

SOPHRONIE.

Il eſt juſte... J'attends mon arrêt.



SCÈNE IV.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE, OLINDE, GARDES.

OLINDE, *accourant avec chaleur, & perçant la Garde.*

SON arrêt!... Non, ce n'eſt pas elle... Arrêtez... Sophronie vous trompe par un pieux artifice. Faites tomber ces chaînes de ſes mains innocentes... Sultan, c'eſt ſur un autre que doit tomber votre vengeance. Le coupable eſt découvert, & je viens vous le livrer.

ALADIN.

Elle eſt innocente & vient ſe ſacrifier! Il faut lui confronter le criminel..... Où eſt-il.

OLINDE.

Devant vous... c'eſt moi.

SOPHRONIE.

O Dieu!..

ALADIN.

Eſt-ce Olinde qui parle?

OLINDE.

Ceſſez tous d'être ſurpris... je ſuis Chrétien.

ISMEN, *à Aladin, à voix basse.*

Eh bien, Seigneur !

ALADIN.

Toi Chrétien ! dans ma Cour... Parjure ! toi à qui je confiois mon pouvoir... tu déguisois l'ame d'un traître sous le masque d'un Héros.

OLINDE.

Je ne t'ai point trahi. Je viens sacrifier pour ma loi une vie que j'ai mille fois exposée pour la défense de ton Trône. Tu n'as rien à me reprocher, j'ai rempli tous les devoirs qui me lioient à toi ; mais je suis libre, je me dégage en ce moment, je me rends à moi-même, parce qu'une voix plus chere & plus sacrée antérieure à toute autre m'oblige à suivre les drapeaux de mes freres. Tu sais que la Religion commande au cœur de l'homme ; que c'est-là que la puissance des Rois expire, & que le culte d'un Dieu est l'hommage immuable devant qui tout autre s'abaisse & disparoît.

SOPHRONIE, *levant les yeux au Ciel.*

Je te bénis... il est Chrétien... O mon Dieu ! ce sont-là de tes coups.

ALADIN.

Surprise étonnante ! Et tu te persuades encore n'être pas infidele envers ton Roi.

OLINDE.

La vraie fidélité n'eſt point un eſclavage ſervile ou ſans bornes. Je ne t'ai point vendu mon ame & ma penſée. Je t'ai prêté mon bras. Il s'eſt acquitté envers toi; il m'eſt permis ſans doute de retourner à mes freres qui reclament les ſecours que je leur dois.

ALADIN.

Un guerrier tel qu'Olinde s'eſt abaiſſé dans l'ombre à commettre un lâche attentat, recours inſenſé du plus ſtupide fanatique.

SOPHRONIE.

Ah! ne le croyez point. Il n'a point fait le coup dont il ſe vante. Il veut me ravir cette palme immortelle que j'ambitionne & qui m'a fait tout oſer. Si vous en doutez, éprouvez une ame que la mort ni les tourmens ne pourront effrayer.

OLINDE.

Et vous, Seigneur, contemplez le ſexe, la douceur, la jeuneſſe, le maintien timide de celle qui s'attribue ce coup hardi. Comment a-t-elle pu imaginer, oſer, exécuter une ſi grande entrepriſe? Comment auroit-elle trompé les Gardes? Par quel moyen auroit-elle pu hazarder ſes pas dans le vaſte enclos de la Moſquée, franchir l'horreur des ténébres, briſer les obſtacles, & d'une

main tremblante & foible.... Moi seul connois les secrets détours....

SOPHRONIE, *l'interrompant.*

Il a plû au Dieu qui donne le courage de m'élever au-dessus de moi-même. Qui ne craint que lui n'a rien à redouter. D'ailleurs ce que j'ai fait n'est point au-delà des forces de mon sexe. Sultan, penseriez-vous qu'Olinde, entreprenant de venger la foi se seroit borné à se cacher nuitamment dans la Mosquée pour y déchirer un livre? Est-ce ainsi qu'un intrépide Guerrier se fait reconnoître? Ah! s'il eût voulu servir la Religion, c'est par des coups plus éclatans qu'il se seroit annoncé; c'est à la tête de l'armée qui l'appelle qu'il eût signalé son héroïsme.... Pénétrez dans son cœur & connoissez quel est le zèle qui le porte à vouloir me délivrer. Il s'égare jusqu'à s'accuser lui-même.... Sa générosité même atteste son innocence.

ALADIN.

Je demeure confondu.

OLINDE.

Ame aussi étonnante que sublime! tu sais t'agrandir encore en niant la vérité; mais elle parle, il faut qu'elle soit entendue. Non, Sophronie, non j'en atteste ton

propre cœur, ce n'eſt point toi qui oſas violer la Moſquée. Abjure un menſonge magnanime ; ceſſes de perſiſter dans ton deſſein... Pardonnes... Mais tu ne mourras point, je ne peux y conſentir... Seigneur, à moi la mort, à elle la liberté...

SOPHRONIE.

Ne puis-je donc ſans toi braver la colere d'un homme, & moi auſſi je me ſens le courage d'endurer ſeule le trépas.

ISMEN.

Tous deux outragent le pouvoir ſuprême par ce défi inſultant. Tous deux s'enorgueilliſſent d'un ſacrilege aveu. Qu'on les croie tous deux, Prince, & que l'un & l'autre remportent le prix tant diſcuté. Je reclame ici votre juſtice ſouveraine ; épargnez à mon oreille leurs blaſphêmes impies....

ALADIN.

Soit menſonge, ſoit témérité, vous frémirez, couple perfide ! Le même bucher vous unira dans les flammes. (*à Iſmen*) Toi, dont l'œil perçant pénétre les plus ſombres replis des cœurs, démêle ici quel eſt le vrai coupable. Une émotion inconnue d'attendriſſement ſe fait jour dans mon ame. J'en preſſens l'effet & m'en indigne... Pour ne pas fléchir, je détourne les yeux.

ISMEN.

Mes ſoupçons étoient - ils fondés, Seigneur?

ALADIN.

Tu me diſois vrai.... (*il ſoupire.*) Je te les livre. Malgré ſa gloire & ſes trophées, il n'aura pas impunément bleſſé la Majeſté des Rois. (*à Olinde & à Sophronie montrant Iſmen.*) C'eſt à lui que vous devez répondre. Voilà le Juge à qui je vous abandonne.

[*Il ſe retire avec toute ſa ſuite.*]

SCÈNE V.

ISMEN, OLINDE, SOPHRONIE.

ISMEN.

PRÉPAREZ-vous à fléchir. Abaiſſez devant le Miniſtre des Dieux & des Rois, ce faſte extérieur dont je connois le néant & la fauſſeté. Je lis au fond de vos ames, ma clémence vous accorde un ſeul inſtant, c'eſt pour éloigner la vengeance ſuſpendue ſur vos têtes... (*à ſa ſuite.*) Vous, veillez ſur eux, tandis que j'accompagnerai le Roi.



SCÈNE VI.

OLINDE, SOPHRONIE.

OLINDE.

O de toutes les vertus, merveilleux assemblage ! Toi dont la présence me fait oublier celle des Tyrans, dis, pourquoi veux-tu me laisser dans la mort le tourment le plus douloureux de te voir expirer avec moi? Je ne redoute que le coup qui menace tes jours. Laisse-moi mourir pour les Chrétiens, pour mon Dieu & pour toi.

SOPHRONIE.

Pourquoi viens-tu troubler les derniers instans d'une vie que je suis résolue à sacrifier; pourquoi viens-tu m'enlever ce trépas heureux que j'envie?

OLINDE.

Il m'appartient... Crois-en l'aveu de mon cœur. J'allois livrer ma tête... Tes pas n'ont fait que prévenir les miens... Sophronie ! je suis fier que mon ame ait ressemblé à la tienne : ne crois pas que ce soit l'amour qui me fasse tenir ce langage. Pour

braver nos tyrans, je n'ai point attendu que tes jours fussent en danger. J'en atteste ici le Ciel. A l'instant de cet horrible Édit j'avois conçu le même projet. Conserve la gloire de m'avoir devancé ; mais ne me ravis point ce noble sacrifice. Je suis guerrier, tout mon sang doit couler pour la cause commune... Que mes yeux avant de se fermer, voient tomber ces chaînes.

SOPHRONIE.

Laisse-les moi, je les porte pour le salut des Chrétiens.

OLINDE.

Je le suis, Sophronie ! Nous n'avons qu'une même loi.

SOPHRONIE.

Quand je ne serai plus, Olinde pensera-t-il de même, conservera-t-il la même foi ? Est-ce bien Dieu qui l'inspire ? Est-ce lui en effet qu'il adore ? Souvent une passion trompeuse nous aveugle & nous rend plutôt parjure que fidele.

OLINDE.

Avant de t'avoir vue, je suivois en secret les loix saintes du Christianisme. Le sang que mon pere a transmis dans mes veines n'est point idolâtre, il a signalé son bras contre les ennemis de la foi. Belle Sophronie !

l'auteur de mes jours ne t'eſt pas inconnu ; lorſqu'il eut entendu cette ſanglante proſcription, ce vénérable vieillard me dit en pleurant, en me preſſant ſur ſon ſein, meurs mon fils, meurs pour tes freres, pour la patrie !.. Vis pour le conſoler, toi dont la voix adouciroit les douleurs d'un monde ; ne le quitte point ce monde, il a beſoin du ſpectacle que tu lui offres chaque jour... Tu ne rejoindras que trop tôt l'Être parfait dont tu es ici bas la plus brillante image.

SOPHRONIE.

O joie ! Dieu ! ſoutiens ma foibleſſe. Olinde t'adore... Il eſt né Chrétien.

OLINDE.

S'il ne l'étoit pas, un ſeul de tes regards auroit porté dans ſon cœur les vertus de ton ame... Sophronie, en quel inſtant ma bouche oſera-t-elle avouer ce charme invincible qui depuis un an fait le bonheur & le tourment de ma vie.... Enivré de douleur & d'amour c'eſt ſur les bords du tombeau que pour la premiere fois j'oſe dire... je t'aime.

SOPHRONIE.

Si tu me chéris, ſi cet amour eſt pur, s'il eſt digne de moi il faut te rendre à ce que mon cœur déſire. Sophronie te conjure de

te dire innocent, de lui laiſſer cette couronne qu'elle attend. On rejettera ſur l'amour tout le tranſport que tu as fait paroître. Tu conſerveras tes jours pour un combat plus important. Aſſez d'occaſions vont s'offrir pour ſignaler le zèle héroïque qui t'enflamme... Sois aſſez grand pour oublier un penchant qu'il faut vaincre ; ne ſonges qu'au ſecours dont tu priverois un Peuple malheureux. Hélas ! tu deviens ſon plus ferme appui. Un mot doit te déterminer... Ta mort ſeroit infructueuſe, & tu peux la rendre utile. Laiſſe... une femme eſt la ſeule victime qui convient ici ; il ne s'agit que d'attendre le coup qui doit m'immoler ; cher Olinde ne me plains point ; lorſqu'on fixe la patrie immortelle, on paſſe avec joie ſur ces rapides inſtans.

OLINDE.

Malgré l'autorité ſuprême qui t'aſſujettit tout mon être, je ne puis me réſoudre à ta volonté... En commandant, donne-moi donc la force d'obéir ; non, jamais, jamais... En te voyant expirer, mon ame malgré toi ſuivroit la tienne.

SOPHRONIE.

Olinde !.. je t'ordonne de vivre.

OLINDE.

Eh ! le puis-je ſans toi ?

SOPHRONIE.

C'eſt moi qui ai choiſi le trépas.

OLINDE.

Et marqué l'inſtant du mien.

SOPHRONIE.

Réſous-toi... le Ciel te donnera le courage de ſupporter ma perte.

OLINDE.

J'ai le courage de mourir, je n'aurai point celui de te ſurvivre.

SOPHRONIE.

Oublie-moi, ſois heureux.

OLINDE.

Heureux ! ſur cette terre où tu ne ſeras plus.

SOPHRONIE,

Olinde !

OLINDE.

Sophronie !

SOPHRONIE.

Accomplis la loi que je t'impoſe.

OLINDE.

Pour qui ?

SOPHRONIE.

Pour la patrie, pour un peuple abandonné & qui n'eſpere qu'en toi... Olinde !

(Elle eſſuie une larme.)

OLINDE, *avec transport.*

Sophronie ! je vois couler tes larmes... Ne me les cache pas, chere Amante, ne me les cache pas... Elles payent ma vie. Elles augmentent l'ardeur que j'ai de me sacrifier.

SOPHRONIE.

Nos cœurs se sont permis trop de foiblesse; nous pleurons ! Est-ce-là l'emploi d'un Héros, d'une Chrétienne ?.. Ranimons notre courage & faisons un noble effort. Implorons le secours de celui qui commande à la volonté méme. Je l'invoque & je sens le calme renaitre dans mon sein.

OLINDE.

Ah ! songe qu'il te reste une amie, une mere, que le désespoir les attend, que tu dois leur épargner des momens plus affreux... Et quel cœur formé aux vertus consolantes va leur servir de soutien si tu les abandonnes ?

SOPHRONIE.

Tu me parles d'un monde que je ne vois plus. Je ne t'y laisse toi même qu'un instant, & nous ne serons pas longtems séparés; que dis-je, séparés ! Tu n'imagines point quel prix nous est offert ! Vois mon ame errante sans cesse autour de toi, t'accompagnant dans la retraite; te servant

d'Ange tutélaire ; aidant la flamme de ta priere à monter vers les Cieux. Vois-moi descendre du Trône brillant que l'éclat environne. Je t'apparois dans ces songes qu'enfante un paisible sommeil. Sur un front radieux, je t'offrirai les traits d'une joie pure & immortelle. Je te tendrai une main favorable. Je souleverai à tes regards charmés un coin de voile qui dérobe aux mortels le séjour de l'Éternité. Alors tu t'éveilleras dans un ravissement divin ; tu diras : *ce que j'aimois est dans un bien meilleur monde.* A l'heure funebre où la terre te perdra ; plus prompte que l'éclair, & jalouse de t'assurer la même couronne, tu me trouveras près de toi. Je fortifierai ton ame ; j'adoucirai pour elle ce douloureux passage, & lui traçant une route lumineuse, je la conduirai moi-même aux pieds du Trône auguste où nous adorerons ensemble l'Être magnifique & bon qui nous réunira pour jamais.

OLINDE.

O tendresse !.. O Sophronie !..



SCENE

SCENE VII.

OLINDE, SOPHRONIE, ISMEN, GARDES.

ISMEN, *aux Gardes.*

CONDUISEZ-LA où je viens de l'ordonner... Le tems de la clémence est passé, que celui de la justice commence.

SOPHRONIE, *à Olinde.*

N'oublie point mes dernieres paroles.

OLINDE, *s'élançant vers Sophronie.*

Où vas-tu? .. Je te suis.

ISMEN.

Qu'on retienne ses pas.

OLINDE.

Barbare ! rien de juste ne peut sortir d'un cœur tel que le tien.

ISMEN.

Demeure, tu dois m'écouter.

OLINDE, *sur le devant du Théâtre.*

D'un côté le comble de la vertu, de l'autre l'excès du crime. O monstre ! Et cependant... Ah ! gardons-nous de révéler ce qu'un pere... On l'emmene ! ô douleur !

SCÈNE VIII.

OLINDE, ISMEN.

ISMEN.

JE viens te porter les dernier paroles du Sultan. Il devroit te haïr, il t'aime. Il devroit te punir, il veut te ſauver. Il ſouffre pour toi, tandis que tu l'outrages. Ton ingratitude l'attriſte, au lieu d'enflammer ſa colere. Tu ſais qu'il a verſé ſur toi tous les dons de ſa magnificence ; il te voit cheri de l'armée entiere. C'eſt à regret qu'il ſe priveroit d'un Guerrier qu'il eſtime. Redeviens ſon ami, il t'en conjure. Aladin ſait combien les préjugés influent ſur des cœurs tels que les vôtres. Il ne veut point t'obliger à renoncer à ta foi. Diſſimule ſeulement, & retiens ton bras à ſon ſervice. Aladin croit à l'honneur & ſe fie à ta promeſſe ; mais abandonne un Peuple malheureux ; déſavoue ce fanatique attentat que je ſais bien en moi-même qu'aucun de vous deux n'a commis. On fera retomber le crime ſur quelque homme vulgaire. Crois-moi, la Cour a plus d'attraits que la mort n'a d'horreur. Oublie cette Secte mépriſée qui bien-tôt va s'éteindre de-

vant les étendarts du Croiſſant. Héros né pour les combats, devrois-tu avoir d'autre opinion que celle qui tient à la gloire des armes, & au génie de la victoire ?

OLINDE.

Je n'ai point oublié les bienfaits d'Aladin. Porte-lui mon reſpect & ma reconnoiſſance. Il ne m'eſt plus permis de ſuivre ſes drapeaux. Ce bras ne s'armera point contre mes freres. Aladin ſait que je l'ai ſouvent touché en leur faveur. J'ai plaidé la cauſe de l'innocence au pied de ſon Trône; il m'écoutoit alors, il accueilloit la vérité qui fuit à l'approche des Monarques. Je comptois l'éclairer, ou du moins le fléchir. Tu as détruit cet ouvrage commencé ſous d'heureux auſpices; tu es venu, cruel ! tu l'as enflammé de ton génie ardent & perſécuteur. Tourne contre moi ſeul les coups que tu prépares aux Chrétiens. Olinde déteſte la diſſimulation; il n'a jamais ſçu mentir à lui-même. Il aime ſa Patrie & prodiguera ſon ſang pour elle. Peut-être que cette Secte que tu affectes tant de mépriſer, fera pâlir ſes ſuperbes ennemis. Déjà ils s'aviliſſent, ils arment des bourreaux contre l'innocente Beauté.... Si tu es jaloux du peu de gloire qui leur reſte & qui va leur échapper, crois-moi, engage Aladin à épargner Sophronie.

Cette inutile cruauté ſouilleroit ſon régne, & terniroit ſa mémoire.

ISMEN.

J'ai lu dans ton ame. C'eſt moins le zèle de ta Religion que l'amour qui te rend infidele à la cauſe du Trône.... Eh bien tu peux ſauver ta Sophronie des flammes. Il ne tient qu'à toi de déterminer ſon ſort, de le rendre fortuné. Tu peux en ce jour même la conduire au Temple triomphante & couronnée, ſi tu veux.....

OLINDE.

Arrête.... Sans redouter tes diſcours artificieux, je frémis de les entendre. Ta voix afflige ce cœur ſincere. Olinde n'eſt accoutumé à traiter qu'avec des Guerriers, c'eſt-à-dire, avec des cœurs généreux, nobles, ouverts, ſans détours & ſans hypocriſie... Je me tais en ta préſence. Où eſt ma priſon? Qu'on m'y conduiſe...

ISMEN.

Mais d'un eſprit plus calme....

OLINDE, *avec fierté.*

Je ne t'écoute plus.

ISMEN, *aux Gardes.*

Allez, qu'on l'entraîne.

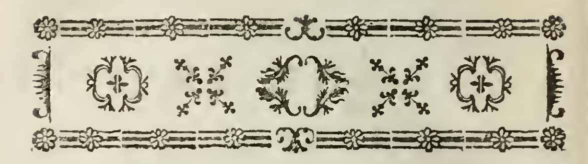


SCÈNE IX.

ISMEN.

JE n'ai pu ſubjuguer cette ame hautaine, & j'en ſuis flatté. Son mépris autoriſe ma fureur.... Mais que dis-je ? Sa mort & celle de cette jeune fanatique vont arrêter les fleuves de ſang que je brulois de répandre, & la ruine entiere de ce Peuple pouvoit ſeule me flatter. Chargé de la haine univerſelle, ce cœur ſe ſent plus ſatisfait.... Si Olinde eût renoncé aux Chrétiens, il me les abandonnoit, il les livroit tous à ma vengeance.... Du moins ce rival qui partage les faveurs du Sultan, bien-tôt ne ſera plus.... Mais Sophronie plus foible pourroit être effrayée.... O quelle victoire, ſi je pouvois leur enlever cette beauté dont ils s'enorgueilliſſent..... Il faut tout tenter..... Que ne peut la terreur du ſupplice, l'appas d'un bonheur offert, ou plutôt que ne peut un génie tel que le mien?

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre repréſente une priſon, & dans cette priſon une eſpèce de cachot voûté. Il eſt à demi éclairé par la lueur d'une torche enflammée. Sophronie eſt enchaînée à un pilier. Elle eſt dans l'attitude d'une perſonne plongée dans l'extaſe de la priere. Le flambeau de la priſon ne doit être apperçu que dans l'enfoncement; de ſorte que la nuit règne ſur le devant de la ſcène où ſe trouve Sophronie.

SCÈNE PREMIERE.

SOPHRONIE, *à genoux.*

O Dieu je te rends grace! tu m'as donné la force d'atteſter ton ſaint nom. Tu daignes me ſoutenir en ce moment, tu ne m'abandonneras point dans les dernieres épreuves... Je n'ai qu'à te benir, Olinde eſt Chrétien!

je puis l'aimer ſans offenſer ta loi, l'aimer & mourir.... (*Elle fait une pauſe*). Au milieu des ténébres qui m'environnent, un feu céleſte brûle dans mon ſein. Ces voûtes épaiſſes ne peuvent me dérober le Ciel. Je le vois, je tourne mes regards vers lui... O mon ame, tu appelles le moment, tu devances le trop lent miniſtère des bourreaux. Tu t'envoles déjà dans le ſein du Dieu qui récompenſe... Mais quel ſaiſiſſement me fait friſſonner ! je vais paroître devant le Juge de l'Univers... Anéantis-toi, Sophronie, anéantis-toi devant ſa préſence. Ton cœur n'eſt-il rempli que de ton Dieu ?... Ah !... mais ce Dieu eſt un pere tendre, il pardonne, il attend toute créature qui s'avance à lui ſous l'ombre de la croix. Élance-toi, mon ame, dans une ſainte confiance, & vous, miſéricorde divine, faites qu'elle ne ſoit pas trompée....

(*Elle ſe proſterne les mains jointes & le front appuyé contre le pilier de la priſon.*)

SCÈNE II.

ISMEN, SOPHRONIE.

ISMEN, *arrivant en ſilence, & après l'avoir contemplée quelques inſtans.*

Elle invoque le Chriſt, & ſemble paiſible ! elle croït & veut mourir; & moi qui ne crois plus, je ne ſuis point tranquille..... Je mépriſe les anathêmes de ces Chrétiens, & il eſt des momens où ils me font frémir... J'ai ſecoué le joug de leur loi, mais je ſuis le ſeul d'entr'eux; & malgré mes perſécutions, aucun n'oſa m'imiter.... Je tiens celle-ci en ma puiſſance, il faut qu'elle change où périſſe. (*Il déchaîne Sophronie & l'amene ſur le bord du Thédtre*). Approche, fille infortunée. Ton état m'attendrit; approche, & tu ne verras plus en moi un Juge redoutable, mais un pere indulgent & qui veut te ſauver. (*après un ſilence*) Le ſort t'a fait naître au ſein d'un culte ſuperſtitieux. On ne t'a inſtruit dès l'enfance que des erreurs dont tous les tiens ont été bercés. Si j'ouvrois à tes yeux le livre de ces cultes divers qui, ſur la terre ſe diſputent la primauté, ſi je t'expliquois par quels reſſorts ſecrets ces re-

ligions, d'abord obſcures, ſe ſont élevées, ſe ſont répandues à grands flots ſur la face de l'Univers, tu verrois que tu te forges un Dieu d'après tes ſtériles idées; tu foulerois aux pieds une abſurde croyance; tu reconnoîtrois l'impoſture de ces dogmes trompeurs conſacrés par l'intérêt des Chefs des nations. Déchire ce crédule bandeau que le menſonge attacha ſur ton front. On a voulu t'effrayer pour mieux te ſurprendre. Je veux te conduire à la clarté que j'ai ſçu découvrir à la faveur de l'âge, & hâter pour toi cette tardive lumiere. Crois-en un Prêtre qui, portant autrefois l'encenſoir à tes autels, a vu de près l'idole devant qui tu te proſternes. C'eſt un champ d'illuſions que fertiliſe la fourberie. Vois ces Chrétiens nommés le peuple de Dieu, vaincus, avilis, diſperſés, chaſſés deux fois loin de ces contrées. S'ils étoient les favoris du Ciel, ils ſeroient triomphans. Crois-moi, les heureux Muſulmans ſeront toujours maîtres de Jéruſalem; ces murailles ſeront à jamais invincibles. Renonce à l'eſpoir chimérique de voir tes freres environner ce tombeau, objet de leurs vains hommages. C'eſt donc là ce fantôme que tu adores, & qui, enflammant tes eſprits, t'a ſuggéré le deſſein de venir t'immoler? Penſe-tu qu'Iſmen ſoit à découvrir

ton impoſture. Elle te paroît héroïque, elle n'eſt que puérile & empreinte du ſceau d'un culte extravagant. Tu voles au devant du ſupplice ! mais ſçais-tu que tu n'as encore rien ſouffert? Ces chaînes, ces cachots, que ſonts- ils auprès de ce feu dévorant qui brûlera toutes les parties de ton corps, qui conſumera avec lenteur ce ſein que je ferai découvrir. Tout ton être ſouffrira des tourmens inouis & tu ne pourras mourir. Il me ſemble déjà t'entendre pouſſer d'horribles gémiſſemens, te voir à demi brulée, vouloir t'arracher du milieu des flammes, & maudire, mais trop tard, le malheureux aveuglement qui t'aura perdue... c'eſt moi qui ſuis le maître de ta deſtinée... promets de m'obéir & je deviens ton protecteur, je te délivre d'une mort cruelle... je te comble de dons, & de bienfaits... Réponds... réponds donc... as-tu bien entendu ce que ma bonté a daigné t'annoncer?

SOPHRONIE.

Je n'ai rien entendu... tes paroles qui ſans doute étoient des blaſphémes n'ont frappé mon oreille que d'un bruit confus. Dieu m'a préſervée de l'horreur de les entendre. Sa grace m'environne & me défend contre toi. Tu tourmentes ton génie, mais ton gènie t'aveugle... Je ne touches que

du pied à cette terre où tu régnes. C'eſt toi qui retiens le fragile lien qui m'empêche de voler au ſéjour éternel ; que tardes-tu à le briſer ? le bucher n'eſt-il pas allumé ?

ISMEN.

Quel fanatiſme obſtiné.

SOPHRONIE.

Iſmen ! ma voix foible ſe refuſe à réfuter tes diſcours... puiſſe Dieu t'éclairer au lieu de te punir. Je te laiſſerai le ſpectacle de mes derniers momens, ce ſera là toute ma réponſe. Mais ſonge lorſque la mort m'aura délivrée qu'elle ne ſera peut-être pas loin de toi. Te flattes-tu d'avoir alors cette tranquillité que la religion donne... Superbe ! tu changeras de langage... ces momens ſeront affreux à ton ame épouvantée, & moi j'appelle ce trépas qui doit aſſurer à mes mains la palme de la victoire.

ISMEN, *avec un ſourire forcé.*

J'admire comme dans ton délire inſenſé tu te plais à affoiblir l'idée d'un ſupplice réel... mais dis-moi, as-tu fait l'épreuve des tourmens que tu veux braver ? Connois-tu l'élément qui conſume la douleur horrible qu'il imprime à l'ame. (*Il va prendre la torche enflammée.*) Vois ce flambeau qui nous éclaire... il n'eſt qu'une foible portion

des pointes pénétrantes qui doivent ſe réunir pour te dévorer toute entiere... Eh bien ſoutiens-en les approches... ſignale ce courage intrépide ou plutôt ce faux héroïſme...

(*Il avance la torche enflammée.*)

SOPHRONIE, *étendant les bras avec nobleſſe.*

Vois ce qu'il eſt quand il rend hommage à la gloire du vrai Dieu... le ſupplice le plus lent... (*Elle met la main ſur la flamme.*

ISMEN, *retirant le flambeau.*

Quelle force!.. elle m'atterre!

SOPHRONIE.

Tu recules, Iſmen! ton cœur pourroit être ému; ta pitié me ſurprend plus que ta fureur.

ISMEN.

Réponds!.. où puiſes-tu ce courage qui m'épouvante?..

SOPHRONIE.

Connois une Chrétienne; ſon ame qui reſpire en Dieu peut ſouffrir tout pour ſon nom.

ISMEN, *à part en remettant le flambeau.*

Remettons-nous du trouble où nous ſommes. (*haut.*) Fille courageuſe! ah! qu'Olinde eſt loin d'avoir la même fermeté, d'at-

tendre les mêmes récompenſes, ou pour mieux dire, que plus éclairé il penſe différement !

SOPHRONIE.

Que dis-tu d'Olinde ?.. Il penſeroit autrement... non, garde-toi de le croire.

ISMEN.

Ame trop crédule ! Olinde né pour les honneurs les plus brillants, pour ces honneurs qui flattent la valeur même, vient d'abjurer aux pieds du Monarque un tranſport amoureux & paſſager. Il a conſacré au ſervice du Trône ſon bras & ſon épée. Rentré ſous les drapeaux victorieux du Prophête...

SOPHRONIE, *tombant à demi évanouie.*

Je me meurs... voilà mon plus cruel ſupplice... ô mon Dieu !.. mais non, vous ne l'avez pas permis. (*ſe relevant.*) Impoſteur artificieux ! je te reconnois ; tu calomnies un héros. Va, je ſuis ſûre de ſa foi comme de la mienne... laiſſe mes derniers momens paiſibles... commande à tes bourreaux de venir m'enlever, & que le bucher en flammes devienne l'aſyle où je puiſſe me ſauver de tes regards.

(*Elle retombe foible & pâle.*)

ISMEN, *furieux.*

Tu ne mourras point comme tu l'eſperes. C'eſt ſur ton amant que je déploierai la lenteur des tortures. Je ſaurai te frapper dans lui. Tu entendras d'ici ſes cris plaintifs & douloureux. Vois raſſemblés tous les bourreaux que tu invoques, vois-les forçant ſon ame à ployer devant moi...

SCÈNE III.

ISMEN, SOPHRONIE, NICEPHORE.

NICEPHORE.

Enfin j'ai pénétré juſques dans ces lieux. Que vois-je! Sophronie mourante. (*Il court à elle.*) Et c'eſt toi barbare, qui la fais expirer.

ISMEN.

Quel téméraire! mes yeux me trompent-ils?.. Nicephore! oui c'eſt lui! la haine de mon cœur l'a nommé.

NICEPHORE.

Il te feroit permis cependant de méconnoître un des infortunés que tu perſécutes.

Le nombre en eſt ſi grand que tu peux aiſément les confondre ou les oublier.

SOPHRONIE, *ouvre la paupiere & appercevant Nicephore court à lui.*

O vénérable vieillard ! eſt-ce vous qu'un Ange favorable conduit... après avoir pleuré votre mort, dans quel lieu & dans quel moment le Ciel vous ramene-t-il à nous !

NICEPHORE.

Sophronie ! ces momens extrêmes ſont pour des Chrétiens les plus beaux momens de la vie.

ISMEN.

A peine échappé des cachots, penſes-tu venir ici me braver impunément ?

NICEPHORE.

J'oſe d'avantage... Je viens tenter de réveiller en ton cœur un dernier ſentiment d'humanité que la Nature y cache peut-être encore. Dis-moi, quelle infernale rage te conſume ? Quel plaiſir trouves-tu dans le ſupplice du juſte & de l'innocent ? Quelle eſt cette ſoif ardente du ſang des Chrétiens ? Se peut-il que tu préferes les malédictions de tout un peuple aux larmes d'amour & de reconnoiſſance dont tu pourrois être l'heureux témoin ; & où eſt le fruit de tant de barbaries ? Tu as de l'or & du pouvoir ;

mais as-tu la paix & le repos ? Rentre dans ton cœur & sous cette Thiare superbe, tu te trouveras plus troublé que dans ces tems où tu vivois notre égal. Moins malheureux alors, moins tourmenté de remords, moins odieux à toi même, flottant entre le vice & la vertu, tu ne faisois que pencher sur le bord de l'abîme, & les soupirs étoient encore permis. Aujourd'hui tombé au fond du précipice, ce sont des hurlemens de rage qui mugissent dans ton ame ; elle se peint malgré toi sur ce front ténébreux ; elle le sillonne de traits durs & sombres, & ce teint pâle & livide releve les serpens dont ton cœur est rongé... Ah ! rappelle-toi ce jour où devant nos Autels tu répandis des larmes de joie ; ce jour où ta main après s'être levée devant l'Eternel s'abaissa pour serrer celle d'une épouse vertueuse, ce jour où tu lui juras une foi pure & qui devoit être inviolable.

ISMEN.

Qu'esperes-tu en me rappellant ces tems mêmes où j'ai puisé la source de ma haîne, & surtout contre toi. Oui, je ne me souviens que trop de l'obscurité dans laquelle je vivois. Tout comprimoit le ressort de mon ame. J'ai connu le néant de vos espérances imaginaires. D'autant plus orgueil-

leux que vous étiez foibles, vous vous nourrissiez de pompeux mensonges. Las d'être avili & confondu parmi un troupeau d'esclaves, je me suis permis une hardiesse utile; mon ambition eut pour base & mes travaux & mes talens; ils étoient faits pour m'élever; mais lorsque désertant vos Autels dépouillés, vous m'avez vu porter mes pas vers une plus brillante carriere, votre indigne jalousie a osé m'arracher la moitié de moi-même, l'épouse qui m'appartenoit, qui devoit me suivre & n'avoir d'autre loi que la mienne. Rendue rebelle par vous, elle m'a fui, elle m'a dédaigné.... Envain je l'ai cherchée... J'apprends au bout de plusieurs années que c'est toi qui l'as recellée, qui l'as dérobée à mon amour; qu'elle est morte entre tes bras... & tu oses blâmer la fureur qui m'anime, & tu demandes encore comment je peux chérir la vengeance. Mon nom eut-il jamais un seul ami dans ta secte fanatique? Je ne fais que rendre à toi, à ton Peuple, la haîne qu'il me porte, & s'il avoit la puissance en main, dis, épargneroit-il mon sang? Tu ne te plains de ma cruauté que parce que tu ne peux être cruel.

NICEPHORE.

Il étoit des poignards & des bras cou-

rageux .... Mais penſe mieux d'un Chrétien, il ſait pardonner & mourir. Il veut par un bienfait te punir de ta haîne...., Oui, nous avons dû ravir ton épouſe à l'air contagieux qui l'environnoit. Elle devoit fuir le déſerteur de notre loi. Toi-même as délié les nœuds qui attachoient ſa deſtinée à la tienne .... Ah ! que ne peux-tu me montrer un reſte de ſenſibilité, combien ton cœur pourroit s'ouvrir encore à la joie ! Iſmen ! je renferme un ſecret capable de te rendre au bonheur, & peut être à la vertu. Un ſeul inſtant a changé plus d'un cœur ... O mon Dieu ! le dois-je révéler !... Où ſuis-je !... Sophronie !.., Quoi ! c'eſt Iſmen qui devient ton bourreau !

ISMEN.

Il ne tient qu'à elle de me rendre ſon bienfaiteur.

SOPHRONIE.

Ah ! plutôt mourir mille fois ! Protecteur de mon enfance ! ſauvez-moi du tourment de l'entendre .... Vous à qui je dois tout, pour dernier bienfait, faites qu'il me conduiſe au lieu de mon ſupplice ; ou protégez ſeulement mes pas, je me ſens la force d'y marcher moi-même.

ISMEN.

Il n'eſt pas tems.

NICEPHORE, *à Sophronie.*

Ma fille ! arrête un inſtant... S'il étoit fait pour m'entendre ! j'ai bien de quoi le déſarmer.

ISMEN.

Toi ! ... Parle ... Si tu as quelque ſecret à me révéler, je t'écoute. En me faiſant un aveu ſincere, tu me trouveras peut-être plus clément que tu ne penſe.

NICEPHORE.

Es-tu ſi altéré de ſang qu'une ſeule victime ne puiſſe te ſuffire ? (*en montrant Sophronie*) Si tu la reconnois innocente ....

SOPHRONIE.

Ah, Nicephore ! ...

NICEPHORE.

Sophronie ! je reclame en ce moment l'auguſte vérité. Garde-toi de la trahir. Iſmen ! je vais te donner un témoignage qui ne ſauroit être ſuſpect. Le Guerrier qui veut mourir à ſa place n'eſt pas plus coupable qu'elle. Tous deux guidés par un héroïſme qui devroit te toucher veulent ſe ſacrifier pour la Patrie. Que te reviendra-t-il de leur ſupplice ? Qu'importe la victime pourvu que tu ayes une tête à frapper. Un témoin tel que moi doit t'être inſupportable. Déclare moi criminel. Anéantis l'homme dont le ſeul aſpect éveille tes

remords... C'eſt avec joie que j'embraſſerai ces chaînes...

SOPHRONIE.

Vous auſſi, mon pere! ... Laiſſez-les moi, elles ſont ma félicité.

ISMEN.

Qu'eſpere-tu, vieillard inconſidéré? Que viens-tu me propoſer? Ne ſais-tu point qu'à l'inſtant même je puis ordonner & ton trépas & celui de tout le peuple Chrétien.

NICEPHORE.

La vengeance divine pourroit auſſi prévenir tes coups; au lieu de défier la foudre, il t'eſt encore permis de la détourner.

ISMEN, *avec le ſourire du mépris.*

Tu me connois, Nicephore, change de langage. Eſt-ce ainſi que tu veux me toucher?

NICEPHORE.

Je n'en déſeſpere pas, ton cœur fût-il encore plus barbare... Te ſouvient-il du fruit de ton amour encore enfermé dans le ſein de ton épouſe au moment qu'elle te fut ravie?

ISMEN, *ſurpris.*

Que me rappelles-tu?

NICEPHORE.

Si le nom de pere t'eſt cher, je puis te faire connoître à qui tu peux le donner.

ISMEN.

Eh quoi, cet enfant n'a-t-il pas péri avec ſa mere ?...

NICEPHORE.

Non, Iſmen, non... Il vit, & moi ſeul peux le nommer.

ISMEN.

Tu peux le nommer... Il vit !.. Triomphe, Nicephore ! tu viens d'ébranler mon ame... Parle ? Acheve. Où faut-il aller ? Où dois-je trouver ?...

NICEPHORE.

Demeure. Sois inſenſible, ingrat, parjure, j'aurai fait mon devoir... Trahis, ſi tu l'oſes, la Nature qui te rappelle par ma voix... Approche, barbare ; fixe de plus près cette jeune fille adoptée par les Cieux... As-tu pu méconnoître dans ces traits l'image de ton épouſe... Pardonne, ô ma chere Sophronie ! mais voici ton pere.... J'ai dû lui ſauver un parricide.... Ma fille ! on ne t'a caché l'auteur de tes jours que parce qu'il eſt Iſmen.

SOPHRONIE.

Lui !... O mon Dieu !

ISMEN.

Quel trouble m'a ſaiſi... Quel coup tu me gardois !... Nicephore... eſt-il vrai !

NICEPHORE.

Auſſi vrai qu'Olinde eſt mon fils.

ISMEN.

Toi, ſon pere !

NICEPHORE.

Oui, conſerve ta haine... Renonce à cette heure au nom d'homme. Brûle le fils ſur le corps du pere ; plonge ta fille dans les mêmes flammes ; abjure de nouveau le Dieu qu'adora ton enfance, ou tombe entre ſes bras.... Reviens à nous Iſmen ! Ouvre ton ame à la Religion qui pardonne, au repentir qui juſtifie, à cette loi ſainte & miſéricordieuſe qui fera de toi un homme nouveau. Tes forfaits ſont grands, mais ils peuvent être effacés. Tous tes freres ſont prets à t'embraſſer. Je ne parle point ici de reconnoiſſance. Voilà la médiatrice heureuſe que le Ciel t'accorde pour te frayer la voye du retour. Tremble ſi tu rejettes un tel bienfait... Eh, quelles faveurs des Monarques peuvent balancer notre amour, ſa tendreſſe & le repos de ton cœur ?

ISMEN.

Où ſuis-je?

SOPHRONIE, *allant à Iſmen:*

Dieu que j'implore ! Vous qui me l'avez donné pour pere, faites qu'il ne ſoit pas votre ennemi.... Epargnez-moi l'horreur

de le croire au rang des réprouvés ... Mon pere ! oui, je l'oſerai prononcer ce nom... Il m'attendrit, il me proſterne à vos genoux; reconnoiſſez le Dieu que vous avez adoré ſi longtems. Il a choiſi ce moment pour vous rappeller; il n'attend qu'un ſoupir vers lui... Ah! faites que mon cœur vous aime autant qu'il le doit... J'offre au Ciel des vœux pour vous; ils ſeront entendus! ... Que ce jour ſoit réſervé aux miracles. Pourquoi vous éloigner? Redoutez-vous mes pleurs? Mon pere... Ah! je ne vous quitte plus; mes ſanglots paſſeront dans votre cœur....

ISMEN, *à part & ſe détournant.*

Si je fléchis, que deviendrai-je?

NICEPHORE.

Tu peux tout, & tu balances! S'il te faut une victime, prends ma tête. Je te dégage de tout ce que tu me dois. Que mon fils ſoit délivré & je t'embraſſe ſous ces voûtes ténébreuſes, & je vole au bucher en te béniſſant.... Tu héſites, tu pâlis... Ah, Sophronie! liſons tout notre malheur dans ces regards qui ſe détournent....

(Ici l'on voit des ſoldats, les uns portent des flambeaux, les autres ſont armés de lances.)

ISMEN, *interdit à l'apparition de Clorinde.*

Clorinde s'avance.... Ah! gardez-vous de parler.... Soldats, éloignez ces deux criminels; que personne ne les approche. (*à part.*) Nature, ambition, vengeance, que de tourmens!

SCÈNE IV.

ISMEN, CLORINDE, *suite de* CLORINDE.

CLORINDE.

TU traites avec bien de l'inhumanité ces infortunés dont le sexe & l'âge attendriroient tout autre que toi. N'es-tu Prêtre que pour avoir un cœur féroce, & n'offres-tu aux Dieux pour encens que les soupirs de ceux que tu tourmente? Tu tiens Olinde dans les chaînes, je veux lui parler.

ISMEN.

Clorinde connoît son crime, & demande à le voir.

CLORINDE.

Fais-le conduire ici.... Je l'attends.

ISMEN.

ISMEN.

Princeſſe ! l'autorité qu'Aladin m'a confiée ....

CLORINDE.

C'eſt par ſon ordre .... Obéis.

ISMEN.

Il eſt Chrétien ; & vous daignez ....

CLORINDE.

Clorinde n'eſt point faite pour répondre à tes pareils. (*à ſa ſuite.*) Vous, qu'on me laiſſe.

(*Iſmen ſort.*)

SCÈNE V.

CLORINDE, *ſeule.*

UNE fauſſe honte a trop longtems enchaîné ma langue... Que le lâche déguiſe en tremblant les ſentimens de ſon cœur, une grande ame ennoblit juſqu'à ſes paſſions... Quoi ! je verrois Olinde couduit à la mort, & je n'oſerois qu'étouffer mes ſoupirs... Quel eſt donc ce joug qui prétend me captiver ? La liberté de mon être ſera-t-elle ſubordonnée à des préjugés capricieux. Quoi ! les accens de la haîne & de la ven-

geance s'annoncent avec appareil à la face de l'Univers, & pour dire j'aime, il faudra chercher l'ombre & le myſtere!.. Ce cœur indépendant n'eſt point fait pour adopter ces miſérables loix forgées par la ſervitude. Il me dit qu'Olinde eſt né pour moi; c'en eſt aſſez... Je haſarderai tout pour lui... Olinde eſt un héros!.. Ne tremble plus, mon cœur, ne crains point de t'offrir tout entier à ſes regards...

SCÈNE VI.

CLORINDE, OLINDE, GARDES.

OLINDE, *dans le fond du Théâtre.*

NE pourrai-je jouir de mes derniers inſtans.

CLORINDE, *aux Gardes.*

Éloignez-vous. (*après un aſſez long ſilence.*) Eſt ce toi? Eſt-ce là le vengeur de la Patrie? Voilà donc la récompenſe de tes exploits? L'outrage que l'on fait à ta gloire offenſe ceux qui en ont été les témoins. Tes mains valeureuſes portent des chaînes!

OLINDE.

Elles ne deshonorent que le coupable, elles ſont la gloire de celui qui ne les porte que pour une cauſe juſte.

CLORINDE.

Je viens les briſer. Crois-tu que Clorinde demeurera ſpectatrice inſenſible de tes revers. Ta cauſe eſt la mienne. Leve cette tête que j'ai vu ſi altiere au milieu des combats. Reconnois celle qui a bravé cent fois la mort à tes côtés. Elle veut te ſauver ou périr.

OLINDE.

Clorinde haſarderoit à me défendre contre un Pontife cruel, un Monarque irréſolu, un Peuple d'ennemis... Eh qui t'excite à tant de généroſité?

CLORINDE.

Ne me le demande point, ſi ton cœur ne t'en inſtruit, ſi tu n'entends cette voix qui ne peut s'exprimer...

OLINDE.

Tu ſais que c'eſt le zèle de ma Religion qui me conduit à la mort.

CLORINDE.

A la mort! Toi!.. Tu me fais frémir... Non, tant que ce bras ſoutiendra la lance des combats...

OLINDE.

Ta généreuse pitié pour un infortuné...

CLORINDE.

Que dis-tu ? Ma pitié... Connois-moi toute entiere... Je t'aime, Olinde, & mets ma gloire à t'en faire l'aveu. Heureuse, si joignant ma main à ta main triomphante, j'unissois mes destins aux destins d'un Héros. Tous deux guerriers, marchons sous les mêmes drapeaux. Nous combattrons, nous vaincrons ensemble... Ne m'objecte point ta loi, mais parle, & Clorinde qui jusqu'ici ne s'est soumise à aucun joug, en adoptant le tien, ne sera plus libre de ne pas penser comme toi.

OLINDE.

Ah ! Clorinde, noble Clorinde ! Que ta pitié & ta tendresse ont droit de me toucher... Laisse périr un malheureux, laisse.

CLORINDE.

Est-ce le secours de mon bras, est ce mon amour que tu dédaignes ? .. Ma franchise est peut-être ma seule vertu, imite-moi...

OLINDE.

Adieu Clorinde. Mon devoir & mon cœur m'entraînent vers la tombe.

CLORINDE.

Ton cœur !.. Arrête... Haïrois-tu celle qui ne peut que t'aimer.

OLINDE.

Moi ! te haïr... Le Ciel m'eſt temoin de la reconnoiſſance dont je voudrois te payer..... Mais je n'ai qu'un cœur, il n'eſt plus à moi.

CLORINDE.

N'acheve pas, tu déchires le mien... Mais quelle eſt donc celle qui a ſu me ravir un Héros tel que toi ? Qu'a t-elle fait de grand ? Dis-moi ſon nom, ſon rang ? Nomme-moi ſes exploits ?

OLINDE.

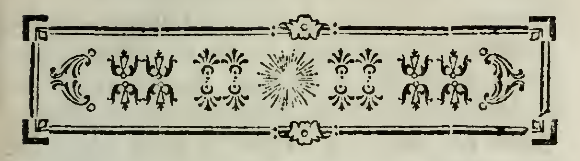
Le bucher eſt l'autel qui doit nous unir... C'eſt là que doit périr l'objet de l'amour le plus tendre. Dans une heure la flamme te vengera de ta rivale & de moi. Nous ne formerons plus enſemble qu'une même pouſſiere. Ton ſecret ſera pour jamais enſeveli, & Clorinde oubliera le ſeul inſtant de foibleſſe qui ait ſurpris ſon cœur... Adieu.

SCÈNE VII.

CLORINDE, *ſeule.*

ANÉANTIE dans l'abîme où je ſuis deſcendue, ſi j'exiſte encore, c'eſt pour ſentir ma honte... Je la repouſſe en vain, elle m'accable... Tout ſemble autour de moi m'écraſer de ſon poids... Cachez-moi, murs épais, cachez-moi s'il ſe peut à moi-même... Clorinde! Ah! raſſemble en ce moment toutes les forces de ton ame... Il ne s'agit plus d'aimer, il faut te vaincre... Dompte l'amour, dompte l'ennemi de ta gloire.... Comme il s'eſt dérobé!.. Il brûle pour une autre, & ce cœur eſt encore à lui... Fuis malheureuſe amante... Enſevelis à jamais une paſſion fatale; ce fantôme que j'idolâtrois s'eſt évanoui... Triſte ardeur des combats es-tu la ſeule qui du moins ne trompe pas... Ah! viens, viens donc au défaut du bonheur enflamer & remplir toute mon ame.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

Le Théâtre repréſente une place publique en face de la grande porte de la Moſquée. On peut entrevoir l'intérieur du Temple. Un bucher eſt élevé au milieu de la place. Les barrieres forment un demi-cercle & contiennent la foule du peuple qu'on doit appercevoir accourir & ſe preſſer en dehors. Dans l'enceinte ſe trouve la ſuite d'Iſmen ; elle environne le bucher.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISMEN, *ſur le devant de la Scène.*

QUEL trouble me pourſuit ? .. Il ſembleroit que je ſuis la victime & que ce bucher me menace. Bravons les regards de cette multitude qui m'obſerve. C'eſt par un front dédaigneux qu'on lui annonce un

Maître... Que ce peuple ſe rempliſſe de la terreur des ſupplices. Il eſt né pour craindre, pour ſervir & pour adorer... Mais il fut un moment où Nicéphore alloit triompher de moi. J'ai réſiſté à cette foibleſſe dangereuſe qui crioit grace dans mon ſein... Qui, moi! rentrer ſous la chaîne des Chrétiens, reprendre un culte que j'abhorre, ramper ſous une loi dure, fléchir ſous un Dieu que j'ai trop d'intérêt à rejetter... Cependant ce cruel vieillard eſt venu m'empoiſonner l'ame... tout, juſqu'à la vengeance, devient amer à mon cœur... Il périra dans l'ombre, & ſon ſuperbe fils, cet ennemi ſecrettement élevé contre moi, va tomber en poudre... Dans la carriere où je ſuis entré, il ne faut point reculer d'un pas. Eh qu'ai-je à craindre ou des Dieux ou des hommes? Ils ſe taiſent. Ma fureur eſt juſte. Ils m'ont laiſſé ignorer que je ſuis pere. Ils ne m'ont rendu ma fille qu'après lui avoir appris à me déteſter... Elle ne périra point... J'effrayerai ſeulement ſes regards de l'appareil du ſupplice & ſaurai bientôt la forcer à penſer comme moi. La moleſſe d'une Cour voluptueuſe fera plus ſur elle que l'aſpect de la mort. Quelques tems d'épreuves au milieu du luxe & des plaiſirs ; au milieu d'un monde dont

elle ne ſoupçonne pas encore les attraits me la raméneront ſoumiſe... Elle ignore ſes charmes & ſa propre ſenſibilité. Tout m'aſſure d'elle... Peut être qu'un jour elle deviendra mon plus ferme appui auprès du Sultan.

SCÈNE II.

ISMEN, OLINDE, SOPHRONIE, GARDES ET PRÊTRES.

(*Les barrieres s'ouvrent, des Gardes & des Prêtres amenent Olinde & Sophronie enchaînés.*

OLINDE.

LE voici ce bucher, Sophronie ! eſt-ce-là l'autel qui devoit nous unir. Eſt-ce-là la flamme qui devoit embraſer nos cœurs d'ardeurs mutuelles. L'amour me promit d'autres nœuds... Si longtems ſéparés & réunis aujourd'hui pour la mort... Pleurée de tous, toi ſeule ne te plains point... C'eſt ta deſtinée qui m'afflige, ce n'eſt pas la mienne, puiſque je meurs à tes côtés... Ah ! dis-moi, chaſte Amante ; te ſens-tu la force d'endurer ce ſupplice ? Il ne m'eſt affreux que pour toi.

SOPHRONIE.

Mon cher Olinde ! le Ciel en ce moment m'éleve au-dessus d'une mortelle. Je ne demande qu'à souffrir pour exposer aux yeux de ce peuple la constance qu'un Dieu a daigné m'accorder. Il me semble déjà voir une même couronne suspendue sur nos têtes & nos ames dégagées des liens terrestres s'envoler ensemble dans le sein du même pere.

OLINDE.

Que cette mort seroit pour moi une mort heureuse ! que mes souffrances me sembleroient douces & fortunées, si j'obtenois que je pusse, le cœur pressé sur ton cœur, exaler mon ame avec la tienne, & confondre ainsi nos derniers soupirs !

SOPHRONIE.

Ami ! l'état où nous sommes demande d'autres pensées, & sur des objets plus importans. Que ne t'occupes-tu plutôt à rappeller à ton esprit ce Dieu magnifique qui prodigue ses largesses à ceux qui meurent pour sa loi... Aspire avec joie au séjour de sa gloire. Regarde le Ciel, vois comme il est brillant !... Regarde le Soleil, cette image du Très-haut ; il nous invite à nous élancer vers lui ! Par-delà ces Cieux qui nous environnent, vois-tu ce monde étonnant,

ce monde de félicités qui déjà luit & qui s'ouvre... Suis-moi !

(*Elle marche au bucher.*)

OLINDE.

Fuyons de la vie. Iſmen s'avance.

SOPHRONIE.

Lui !

OLINDE.

Détournons nos régards & prions pour nos bourreaux.

ISMEN, *ſaiſiſſant Sophronie par la chaîne & la ſéparant d'Olinde avec effort.*

Demeure.

SOPHRONIE, *jettant un cri.*

Olinde ! On me ſépare de toi... Ah !

ISMEN, *aux Satellites.*

J'ai dégagé la vérité des ombres qui l'ont obſcurcie. Apprenez qu'Olinde eſt le coupable. Je ſuis leur juge ; je le condamne ſeul à périr dans les flammes.

SOPHRONIE, *à Iſmen.*

Laiſſez-moi, laiſſez-moi le ſuivre... Je ne veux que mourir.

ISMEN, *à Sophronie.*

La grace que je t'annonce doit te préſager l'heureux avenir que ma bonté te réſerve.

OLINDE, *se retournant.*

Qu'ai-je entendu ! eſt-il vrai ? La pitié pour Sophronie deſcend dans ton cœur ! heureux miracle !.. Iſmen ! puiſque tu ſauve l'innocence, j'oublie tous tes crimes. Je rends grace à mon ſort, à toi. O fortuné moment ! je te bénis...

SOPHRONIE.

Trop foible Olinde ! quelle joie t'égare ! Je perds une éternité heureuſe. Un moment dans ces flammes n'eſt-il pas préférable ?.. Il me faudra vivre en ſa puiſſance.

OLINDE.

Tu vivras pour le changer. Le Dieu qui connoît tes vertus a veillé ſur tes jours. Il a ſes deſſeins... Te réſiſtera-t-il ? A toi ! non, le Ciel parle & te réſerve le pouvoir de le toucher... tu conſoleras mon pere.

SOPHRONIE.

Ton pere, hélas !.. L'infortuné vieillard eſt deſcendu dans nos cachots & n'a pu amollir ſon ame. Que pourrai-je ? Il expire peut-être à cette heure ſous ces voûtes ténébreuſes que nous venons d'abandonner.

ISMEN, *aux Satellites.*

Hâtez-vous d'appaiſer le Ciel & le Monarque qui regne par lui.

OLINDE.

Nicéphore en la puissance du barbare ! .. O mon Dieu ! mourons.

(*Il monte sur le bucher.*)

ISMEN.

Serrez ses liens ; vous, Ministres de la loi ! approchez... (*On allume les torches.*) Portez ici les flambeaux.

SOPHRONIE, *s'élançant au-devant des bourreaux.*

Arrêtez... Il manque une victime.

ISMEN, *la maîtrisant avec force.*

Vains efforts d'un fanatisme que tu abjureras bien-tôt...

SOPHRONIE.

Laissez-moi... Olinde, je te rejoins...

ISMEN.

Oses-tu me désobéir...

SOPHRONIE.

Au nom de ma mere. laissez sa fille retourner à elle... Elle me tend les bras... Elle m'appelle loin de ce monde.

ISMEN, *aux Satellites.*

Que la flamme l'environne ; qu'elle étouffe sa voix & me dérobe ses regards odieux !

(*Il arrache un flambeau des mains d'un Satellite & met le feu lui-même au bucher.*)

OLINDE, *tournant la tête vers ſon amante.*

Sophronie, je te vois encore ! Adieu, adieu pour la derniere fois. Nous ne devions pas vivre enſemble ſur la terre... C'eſt dans le ſein d'un Dieu éternel & juſte que je t'attends.

SOPHRONIE, *tombant à genoux les bras tendus vers lui.*

Nous ſerons réunis, Olinde ! Je ſens que je vais expirer avec toi.

SCÈNE III.

CLORINDE *& les Acteurs précédens.*

(Les barrieres s'ouvrent avec un grand tumulte. Clorinde s'avance avec rapidité, & remplit le cercle de toute ſa ſuite. De loin elle fait ſigne de ſa lance, & lorſqu'elle eſt à portée d'être entendue, elle s'écrie d'une voix forte & majeſtueuſe.)

CLORINDE.

ECARTEZ ces flambeaux ! éteignez ces brandons allumés ! Que tout demeure ſuſpendu. C'eſt Clorinde qui l'ordonne au nom de votre Roi.

ISMEN.

Moi ſeul dois ici parler & commander en ſon nom... Je vous le défends...

CLORINDE.

Obéiſſez... (*Les Soldats de Clorinde éteignent la flamme.*) O ſcène affreuſe & révoltante ! le défenſeur de la Patrie lâchement garotté & ſur le point d'être brulé par la main des Prêtres. . . L'indignation m'enflamme. Eſt-ce bien là Olinde ?

OLINDE.

Ces momens ſont ſérieux, Clorinde ! Garde-toi de les troubler. Mon poſte eſt plus glorieux ici qu'au milieu des combats. Mourir n'eſt pas le plus grand malheur... Laiſſe-moi remporter la victoire, & ſi ta grande ame brule de ſe montrer, oſes protéger Sophronie, contre ſon propre pere, & vole arracher le mien aux cachots où la mort l'attend loin de moi.

CLORINDE.

Qu'entends-je ? ſon pere ! & le tien...

OLINDE.

Eſt Nicephore un vieillard débile qui va périr ; hélas ! dans les ſouterreins de la Moſquée.

CLORINDE, *à une partie de ſa ſuite.*

Courez le délivrer & qu'à l'inſtant on l'amene à ſon fils.

ISMEN.

Clorinde ! respectez mon Ministere ? Songez que vous êtes devant ce peuple qui demande un sang criminel... Redoutez.

CLORINDE.

Tremble toi-même !

ISMEN.

Téméraire ! Fuyez de ces lieux marqués du sceau de la vengeance céleste. Egarée par une aveugle pitié, craignez de profaner la sainteté de ces instans redoutables. Vous n'ignorez pas le pouvoir suprême dont je suis revêtu. Ministre des Autels & du Trône, la cause Divine & humaine sont remises entre mes mains. Elles ne seront point trahies. Ne me forcez pas à les défendre contre vous.

CLORINDE.

Imposteur ! Ma voix suffiroit à te confondre, mais ton audace excite ma pitié.... Tiens voilà l'ordre de ton Roi, & la grace de ces deux victimes. Innocens ou coupables, elle m'est accordée. C'est moi qui viens te la confirmer.

ISME , *prenant le papier.*

(*à part*). Je te reconnois foible Aladin. (*haut*). Ainsi vous avez pu surprendre le Monarque.... mais non, l'Arrêt est irrévocable; je suis l'interprête de sa volonté; elle ne

peut ſe manifeſter que par moi. Je ſçaurai tenir pour lui-même ce qu'il doit à la Divinité.... Peuples tremblez ! elle tonne, elle menace encore du fond de cette Moſquée, & les calamités ſuſpendues ſont prêtes à retomber ſur vous. Peuples frémiſſez ! Tandis que nous délibérons, l'ennemi eſt aux portes de la Ville. Un inſtant de plus, & nos murs tombent, & ces Palais ſont en feu, & le fer moiſſonne vos femmes & vos enfans. Que vos cris repouſſent la colere des Cieux ! Pour détourner la foudre, preſſez le ſacrifice que le Prophéte exige. (*on entend une rumeur mêlée de différens cris, & le Peuple paroît s'animer*). Soldats ! & vous Miniſtres des Autels, venez, approchez les flambeaux. Que craignez-vous ? Embrâſez ce bucher; c'eſt la voix du Peuple, c'eſt celle de Dieu même qui vous l'ordonne.

CLORINDE, *s'avançant à la tête de ſes troupes.*

Gardez-vous d'oſer....

ISMEN, *ſoulevant le Peuple.*

Tombez en ma préſence, profane étrangere, & vous Peuple, vengez mes droits !... Frappez.... Exterminez....

(*Le Peuple ému ſe précipite en foule.*)

CLORINDE, *avec courroux.*

Ton audace a laſſé ma conſtance.... Tu

appelles la révolte. C'en eſt trop, céde ou frémis.

ISMEN.

Que je céde ! (*Il ſaiſit un flambeau & porte la flamme au bucher*). Eh quoi ! vous reſtez... Avançons, forçons cette femme impie ; que la flamme & le fer....

(*Le Peuple fait un grand mouvement.*)

CLORINDE, *étend le bras avec la rapidité de l'éclair & le perce de ſa lance.*

Elle t'arrache la vie, monſtre furieux.... Expire.

ISMEN, *faiſant trois mouvemens le flambeau à la main & tombant.*

Ah !

SOPHRONIE, *elle ſe jette ſur le corps d'Iſmen.*

Mon pere !

(*La ſuite de Clorinde fait une évolution rapide autour du bucher & s'apprête à combattre.*)

CLORINDE.

Amis ! j'ai frappé le chef, balayez ce reſte vil trop indigne de mes coups, Diſperſez ce bucher, & que ſes débris nagent dans le ſang des bourreaux qui l'ont dreſſé. Laiſſez approcher le peuple ; qu'il voie le bras vengeur, arbitre du ſalut d'Olinde & prêt à le défendre, s'il le faut, contre tous les Dieux. (*Les barrieres ſe rompent, les Prêtres fuyent,*

l'enceinte ſe remplit d'un peuple tumultueux. On délie Olinde ; on diſperſe le bucher.) (*Clorinde continue avec l'eclat de l'héroiſme, & ſemblable à une Divinité guerriere*). Peuple ! je ſuis Clorinde : je viens dans ces lieux pour défendre avec vous vos Etats, & une Religion qui nous eſt commune. Ce bras ſervira votre cauſe, ſoit ſur le champ de bataille, ſoit dans l'enceinte de ces murs.... S'il eſt des Dieux qui protégent l'impoſture, qui favoriſent Iſmen, qu'ils s'expliquent, qu'ils faſſent gronder leur tonnerre à l'inſtant même.... Je les appelle tous contre moi & les défie ; mais non, tous applaudiſſent au trépas du fourbe qu'a puni ma juſtice....

OLINDE.

Ah, Clorinde ! c'eſt toi qui me ſauves de la mort !

CLORINDE.

Quel lâche abandon te l'a fait deſirer ? Tu ſçais vendre ta vie dans les batailles, & ta valeur ici reſte enchaînée !

OLINDE, *allant à Sophronie.*

Sophronie ! Ah, quelle douleur eſt dans ton ame & ſe peint dans tes yeux !

SOPHRONIE.

Aidez-moi à le ſecourir ! Il faut le ſoulever. (*des ſoldats ſoulevent Iſmen & le poſent*

ſur quelques débris du bucher). Tâchons d'arrêter ſon ſang. Son ame expirante s'arrête ſur ſes lévres. Il ne lui faut qu'un moment, & ce moment ſuffit pour l'Eternité.... O ſuprême clemence, accorde-moi ſoixante années de douleur ſur cette terre d'exil, & daigne l'abſoudre en ce dernier inſtant .... Mon pere ! mon pere ! Il ouvre les yeux. M'entendez-vous, mon pere ? ... Tournez vos regards vers les Cieux. (*avec un ſentiment profond*). Mes larmes ont appellé les ſiennes . , . Il pleure, Olinde ... Une larme coule. . . . il eſt juſtifié.

SCÈNE IV, & *dernière.*

NICEPHORE, & *les Acteurs précédens.*

NICEPHORE, *conduit en triomphe.*

DIEU de Jéruſalem, je te reconnois ! O mes enfans ! ... Mais quel objet de terreur & de pitié.

OLINDE.

Approchez-vous de lui, mon pere ; uniſſez vos prieres aux nôtres. Appellez ſur cet infortuné la grace du Ciel.

NICEPHORE, *avec grandeur.*

Son état me fait oublier ſes forfaits, (*Il*

lui pose la main sur le front & lui prend une main). Ismen ! un seul mot, & tu répares ta vie. Rappelle ce Dieu que tu as servi dans l'innocence du premier âge. Il est miséricordieux. Implore sa clémence, il va t'ouvrir son sein. Sois répentant, sois Chrétien.

ISMEN, *avec un douloureux effort, & d'une voix entrecoupée & mourante.*

Hélas ! il n'est plus tems de l'être. Ce Dieu me fait frémir... Je ne demande que le néant, & crains trop qu'il me soit refusé.... L'horreur m'environne, & c'est vous qui me secourez... O ma fille !

NICEPHORE.

Que Dieu te pardonne comme nous te pardonnons ! Nous te plaignons, nous prions pour toi ... Nous haïrois-tu encore ?

ISMEN.

Que me rappellez-vous ? C'est un autre que moi qui vient de me succéder. Ismen vivant est un spectre qui me glace d'effroi. Qu'il s'éloigne.... Le flambeau qui m'éclaire me montre ce que j'étois. Ah ! que n'ai-je eu plutôt le regard d'un mourant ! (*il éléve un peu plus la voix, & Clorinde qui s'approche se trouve à la tête du peuple & des soldats, ensemble confondus*). Clorinde ! toi qui, dans cet instant redoutable, parois devant moi

comme l'Ange de la mort, reçois l'aveu que je dois faire publiquement. Aucun d'entre les Chrétiens n'eſt coupable du viol de la Moſquée... Mes mains ont déchiré cet Alcoran pour en rejetter ſur eux toute la vengeance..... Incrédule.... Hypocrite..... Barbare...... En opprimant les hommes, c'eſt moi que j'ai trompé.

SOPHRONIE, *pouſſant un cri douloureux.*

Il ſe meurt!

(*Elle ſe met en priere, tandis qu'Olinde eſt attaché au mourant, & que Nicephore le ſoulage avec ſon fils*).

CLORINDE, *au Peuple.*

Témoins de ſon dernier aveu, allez porter au Roi ce que vous venez d'entendre. Que le reſte du peuple en ſoit inſtruit. (*aux ſiens*). Vous, ſéparez-les de ce corps qui va ſe glacer. (*on emporte le corps d'Iſmen*). Olinde! je te rends à ton pere, à Sophronie. Allez enſemble rejoindre l'armée de Godefroi. Aladin craint de garder près de ſoi tant de vertus unies. La foule des Chrétiens doit ſortir des frontieres de la Paleſtine. Tel eſt l'ordre d'un Monarque abſolu. Il ne garde dans ſon Empire que le ſexe qui a la foibleſſe pour partage & les timides enfans. Partez ſous l'eſcorte des miens. Ils vous ſauveront de toute main perfide.

NICEPHORE.

Révolution inattendue ! Mon fils ! O ma fille ! vous vivrez époux.

OLINDE.

Magnanime Clorinde ! mes regards confus n'ofent fe lever vers toi !...

CLORINDE.

Fuis, Olinde, fuis ! la fortune nous nomme ennemis. C'eft à moi, s'il fe peut, de dédommager les Sarrafins de ta perte. Je ne me vengerai que trop peut-être, fur cette armée qui t'arrache aux anciens compagnons de tes exploits. Mais vous, deftinée terrible & meurtriere, deftinée aveugle qui préfidez au fort des batailles ; qui, dans l'horreur des combats, précipitez les Guerriers l'un contre l'autre !... ah ! gardez-vous du moins de m'oppofer Olinde.

Fin du Tome premier.



TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

JENNEVAL OU LE BARNEVELT FRANÇOIS.

LE DÉSERTEUR.

OLINDE ET SOPHRONIE.